

Éric Girard
avec Pierre Ballester

JE N'AI QU'UNE PAROLE



JE N'AI QU'UNE PAROLE

Éric Girard
avec Pierre Ballester



Éditions
de La Martinière

*Money Time*¹

À bien y regarder, je pourrais me croire dans un vestiaire un soir de match, à vingt minutes du coup d'envoi. Le briefing vient de se tenir et je me retrouve dans l'état d'apesanteur qui suit, quand les corps gravitent en lenteur dans leur espace insonorisé. Tous ensemble et pourtant si seuls. Je me repasse mécaniquement les consignes les yeux fermés. Je sais faire, j'ai toujours fait. Autour de moi, un air tiède en suspens, un mobilier sommaire qui ne retient pas les yeux, un silence de chapelle. Mon esprit lui aussi est en lévitation. Des embryons de pensée se chevauchent sans pouvoir s'agripper. Ma tête est un puzzle dont je ne retrouve plus les pièces. Au-dessous de moi, ce qui s'apparente à une table de massage supporte mes rares turbulences après le passage du kiné. Le chronomètre épuise son crédit, la porte du vestiaire va s'ouvrir. Je m'en remets à une dernière introspection avant que la cage ne s'ouvre à la furie d'une salle, à l'aléa d'un résultat. Je déteste l'aléa.

À mieux y regarder, il n'est pas loin de 7 heures du matin. Les stores plaqent les stries du petit jour au

1. Les tous derniers moments du match, là où la victoire se joue.

plafond. Le vestiaire est vide. Mes joueurs se sont volatilisés. Les cloisons sont désespérément blanches. Je peux à peine bouger la tête, lourde, encalminée, affaissée. Ce n'est pas un vestiaire mais une chambre d'hôpital. Ce n'était pas un kiné mais un infirmier. Ce n'est pas une table de massage mais un lit médicalisé. Je ne suis plus le joueur, je ne suis plus le coach, mais un patient lambda, un malade ordinaire. Le maillon faible de l'équipe. Je déteste être faible.

Ce match, mon match, ne va pas se jouer dans une salle des sports bondée mais dans une salle d'opération fantomatique. Me voilà cloué depuis la veille au deuxième étage du centre régional de lutte contre le cancer Oscar-Lambret, à Lille. Je n'avais jamais mis les pieds dans un hôpital. Si, pour les oreillons et les amygdales, rectifiera ma mère. Pour une rougeole aussi. Soit. Ça remonte à l'enfance, je retourne dans le Maine-et-Loire, dans la petite ville de Jallais, où le basket m'a fait grandir ; où j'ai grandi pour le basket. Là aussi, ma chambre de gosse se trouvait au deuxième étage de la maison familiale, mais avec vue sur le panneau de basket scellé dans le jardin et non sur le parking des ambulances.

Ma nuit a été celle d'un type qui devine ce qui l'attend. Voilà un mois que je me prépare. Sandra, ma compagne, m'avait conduit la veille jusque dans cette chambre pareille à ses voisines, et moi pareil à ceux qui enfilent une chasuble bleue avant de glisser sous un drap. Sandra maintient son sourire, meuble de mots et d'énergie la pièce aseptisée. Elle est encore plus belle lorsqu'elle me parle comme ça, et même si je ne sais

pas quoi lui répondre, je ne le peux pas de toute façon. Cette jolie femme, à bien y réfléchir, est mon meneur de jeu sur le terrain de la vie. À elle, que je sais si attachée aux célébrations, je ne trouve rien de mieux que d'offrir une carne bardée de canules, de fistules, de gélules, et le jour de la Saint-Valentin encore. Quel con.

À l'heure de quitter les lieux, Sandra a pu suivre sur mes lèvres une énième réflexion intime, de celles qui surgissent quand il y a un enjeu. Elle devait être folle ou inconsciente pour être à mon côté depuis neuf ans, lui avais-je murmuré. Je feignais l'étonnement d'un pubère, j'attendais le soulagement d'un macho. À quoi elle avait rétorqué qu'il existait peut-être une troisième option que je n'étais pas en état d'entendre pour l'instant ; qu'elle m'en ferait part après. Après cette nuit, quand je me réveillerais de ce qu'elle considérerait comme un cap à franchir. J'aime les caps à franchir.

Une équipe médicale a bientôt investi la pièce. Des mots clairs, sans termes tarabiscotés, pour m'expliquer la nature de l'intervention. Moi qui dictais depuis vingt ans la marche à suivre, qui donnais le tempo, les ordres, la stratégie, je ne faisais qu'acquiescer ; moi qui avais traversé l'adolescence en des un-contre-un interminables au-dessous d'un arceau, voire en des un-contre-le-panier, totem impassible, jusqu'à ce que la pénombre siffle la fin de mes parties, je me retrouvais seul face à un adversaire que j'avais pourtant déjà terrassé, mais qui était revenu sous une forme plus vicelarde qu'on appelle « récidive ». J'ai passé la nuit à échanger des textos avec Sandra, revenue en voiture chez nous, une heure et demie après

m'avoir lâché les doigts. Mon « installation au château » n'a rien d'emballant. J'ai pianoté sur mon ordinateur, consulté mes e-mails, les statistiques de l'équipe. Les mecs avaient bien rebondi après deux défaites en allant s'imposer à Bourg-en-Bresse la veille de mon admission. J'ai visionné des vidéos de notre prochain adversaire, Charleville-Mézières, qu'on allait jouer dans huit jours. Sandra, c'est mon héroïne, mais les matchs, c'est ma came. Ils me font tenir debout ; et les victoires me font avancer. J'en redemande d'une manière obsessionnelle. Il faudra quand même revoir notre système défensif car on concède beaucoup trop de points. Au-dessus de 70, ce n'est pas admissible.

Par deux fois, à 4 heures puis à 6 heures du matin, une infirmière est venue m'apporter un verre d'eau avec un cachet. Pour me détendre, paraît-il. Je ne veux pas être détendu, je veux être lucide. J'ai pourtant les sens barbouillés quand un infirmier fait irruption dans ma casemate. L'aube s'étire au-dehors. C'est un jour nouveau. Quand il s'adresse à moi, face à ma couche métallique, je repars vingt ans en arrière. C'est à lui de distribuer les consignes, de dérouler les recommandations, et à moi de hocher la tête. Son briefing répète en substance celui de la veille, pour être sûr que le joueur que je suis redevenu ce matin-là a bien saisi ce qu'on attend de lui. Ses mots me rappellent ceux que je soulignais aux feutres de couleur sur le paperboard du vestiaire avant le match, histoire de synthétiser la somme d'instructions livrées précédemment : des termes simples, des phrases clés. « Défendre », « faire bloc »,

« défi physique »... Oui, c'est aussi ce qui m'attend tout en bas, au sous-sol. Je vais me battre, je vais aller au contact, je vais défier.

Mon lit devient chariot, qui pénètre alors dans un monte-charge. Mon chariot devient caddie qui stationne un temps avec d'autres dans un recoin. Le sol n'est plus un parquet brillant où virevoltent des athlètes, mais un linoléum de bazar sur lequel le personnel hospitalier chemine à pas feutrés. Très vite, un visage familier se penche sur le mien. C'est le professeur Lefèbvre, celui qui m'avait reçu, qui m'avait tout dit, qui va maintenant m'opérer pour ce qui sera l'une de ses dernières interventions avant de prendre sa retraite. Je tente un coup de malice dans un chuchotis qu'il devine :

– Bon, doc, finissez bien votre carrière, hein ? J'ai encore des trucs à faire.

Pour un peu, je lui aurais tapoté la fesse comme à mon meneur de jeu au sortir d'un temps mort.

Le professeur sourit, émet quelques sons de réconfort mais je n'y suis déjà plus. J'entre dans le *money time*. L'anesthésiste approche à son tour. Je suis Neil Armstrong avant le lancement d'*Apollo 11* en juillet 1969. Depuis l'annonce inéluctable de l'opération, mon compte à rebours a mis un mois à s'égrainer. Ma conquête de l'espace s'annonce incertaine et je ne suis plus le maître de mon temps présent. En échange de celui d'après. Mais en dépit des antécédents, on ne sait pas trop si le décollage va merder, si l'alunissage va foirer, si le retour sur Terre va échouer. Le professeur Lefèbvre est mon Cape Canaveral, ma rampe de lancement. Non, je n'ai

pas peur, je n'ai pas rédigé de testament. Il me restait quatre mois à vivre, je compte bien en récupérer six cents. Hé, doc, tu m'entends ? Vire-moi cette merde. Racle tout ce que tu veux, tue tout ce qui tue, quitte à ce que je perde conscience, quitte à ce que je perde ma voix. Je me débrouillerai bien pour en retrouver une.

Entre-deux

Je pétai la santé. Pour être plus explicite, jusqu'à l'approche de la cinquantaine, elle ne m'a jamais posé de problème. À tout âge, mon corps et ma tête ont répondu à mes injonctions sans que j'y prenne vraiment garde. Les envies tombaient, le corps exécutait. C'était simple, évident, naturel, comme un moteur qui vrombit après qu'on a actionné la clé. La maladie, au sens large, n'a jamais approché mon habitacle, pas même mon périmètre familial jusqu'à la toise de mes trente ans. Elle pouvait bien sûr s'insinuer dans des conversations environnantes, le père de l'un, la tante d'une autre, mais jamais proliférer dans mon cercle. La maladie, c'était celle des autres, comme des attentats lointains qui surgissent dans le téléviseur. Dans ma sphère d'enfance, tout juste parlait-on de bobos, puis plus tard de blessures, de celles qui freinent une carrière sportive, la placent en hibernation. La blessure, c'est notre maladie à nous qui avons fait du sport une carrière professionnelle. Pas tant la douleur qu'elle peut éventuellement engendrer, mais l'immobilité qu'elle impose. Une soumission insupportable

pour quiconque cherche physiquement à être d'attaque. Alors, le cancer, franchement, j'en étais à des années-lumière. Dans mes yeux profanes, c'était une poisse qui devait frapper comme la foudre calcine un arbre ; à la rigueur, il germait dans des constitutions vulnérables, s'entortillait dans des vies dissolues. Mais moi, moi, je n'y prêtais pas le flanc. J'étais un enfant de la balle et, comme elle, la vie tournait rond.

*

Oui, un enfant de la balle. Ceux qui sont entrés dans la ronde savent de quoi je parle ; ceux qui sont étrangers à son magnétisme doivent comprendre ma nécessité de revenir un moment sur l'envoûtement qu'elle suscite.

D'où je viens, le pays des Mauges, la planète est orange et sa Terre sainte est en lames de bois verni. Elles nous viennent des patronages paroissiaux du siècle passé, dédiés à l'éducation populaire des classes modestes et dévotes, imaginant peut-être dans cet arceau céleste un début d'élévation de l'âme humaine...

Toutes les microrégions de France ont leur fierté : une abbaye du XIII^e, une spécialité charcutière, une foire d'antan.

Chez moi, dans la Vendée angevine, notre église qui s'emplit de fidèles païens, notre appétit qui dénoue les serviettes, et même notre orgueil qui enfle les week-ends, c'est dans la salle de basket qu'on les retrouve.

Chez moi, tous les gymnases, tous les préaux d'écoles, tous les hangars abritent une ou deux auréoles aplaties

sous lesquelles résonnent les échos de ce ballon en cuir synthétique et ceux des ouailles qui vont avec.

Chez moi, c'est notre NBA faite maison dans des villages à touche-touche. Chemillé, Saint-Lézin, Beau-préau, La Chapelle-Rousselin, Andrezé, Saint-Macaire-en-Mauges, La Séguinière, Bégrolles-en-Mauges... À chaque virage, son club, ses couleurs, ses équipes seniors, féminines, ou ces poussins qui piaillent leur petite enfance. Tenez, sur les dix-huit derniers kilomètres de la départementale 15 qui plongent sur Cholet lévitent en processions sautillantes Saint-Léger-sous-Cholet, Le May-sur-Èvre, La Jubaudière et, bien sûr, Jallais. Ces météorites rebondissent dans un espace en gravitation depuis près d'un siècle autour d'un astre bipolaire, qu'il soit « Jeune France de Cholet », sous la bénédiction des abbés jusqu'en 1966, qu'il soit aussi Cholet Basket depuis son entrée dans les ordres du professionnalisme en 1975. Comment résister à cette attraction magnétique ?

Mon père jouait à La Vendéenne de Jallais. À l'époque, le club évoluait en Fédérale, l'équivalent de la Nationale 4 d'aujourd'hui. Le paternel troquait chaque week-end son veston sombre de comptable dans une maternité pour un maillot satiné bleu et blanc. Le temps d'un match, d'un après-midi, d'une tireuse à bière où l'on refaisait le match, il sortait de sa condition et de son bureau. Moi, j'épousais ses pas, ses dribbles, ses shoots. La salle municipale Cathelineau, c'était la sortie de la famille, ma mère à un bras, moi à l'autre, comme d'autres s'offrent une bonne table du

coin, une virée en barque, une cueillette de giroles. Du plus loin qu'il m'en souviene, je n'ai pas gardé en mémoire d'autres univers que ces chapiteaux en dur où s'exclame la vie des gens.

Autant vous confesser que dans ces liturgies où le panier de basket relève du sacerdoce dominical, ma quête de sens ne se retrouvait guère dans les sermons du rythme scolaire. Les cours de français et d'anglais trouvaient parfois grâce à mes yeux, un échantillon de biologie un peu plus tard, mais pour le reste, je n'avais qu'une seule envie : me retrouver à l'ombre du palmier.

Mes parents habitaient dans le bourg de Jallais. Une première maison dont je ne revois en détail que la courette gravillonnée et son panneau suspendu au mur, qui a été mon meilleur copain de jeu. Seul, en tenue, je scénarisais mes films fleuves... Neuf secondes à jouer : je profite d'un écran pour me débarrasser de mon vis-à-vis, une feinte de bassin et j'enrhume l'ailier qui se présente, j'engage mon double pas, fais mine de passer la balle et hop, d'un bras déplié, j'évite le contre du pivot pour ajouter deux points de plus avec l'appui de la planche. L'équipe adverse est médusée. Mes potes se...

– À table, Éric ! Je dois te le dire combien de fois ?
Merde, on allait jouer la prolongation.

Combien de fois me suis-je évadé dans ces neuf mètres carrés...

Puis nous avons déménagé dans une maison toute proche, rue Philippe-Gallet, et son terrain en terre battue duquel sortait ce palmier, geysier végétal auquel je ne

prêtais pourtant guère d'attention. À dire vrai, je lui préférerais son voisinage immédiat, celui qui renvoyait le ballon et mes rêves de hauteur. Mon cocotier.

Ce n'est pas que ma mère s'inquiétait pour son fils aîné, mais il avait peut-être mieux à faire que de mimer dans le jardin, une fois le cartable posé, les gestes de ses devanciers jusqu'à la nuit. Institutrice au collège Saint-Louis de Jallais, elle perpétuait une noble idée de l'instruction, que je piétinais sous un cercle trop haut pour moi. Mes bulletins scolaires la rendaient perplexe, surtout quand les observations rédigées à la marge ramenaient à un constat immuable, quelle que fût la matière : « Passe plus de temps à regarder le panneau de basket que le tableau. » Le directeur du collège avait épaissi le rouge du trait en moquant régulièrement mon goût immodéré pour une matière tout juste bonne à animer une cour de récréation. « Girard, vous n'arriverez à rien de rien avec votre basket » ; « Girard, ce n'est pas un métier, ça » ; « Girard, faudrait penser à devenir sérieux », « Girard, votre avenir, vous y pensez à votre avenir ? » ; « Girard, vous... » Girard, monsieur, il se libère dehors quand il se morfond dedans. Vous l'avez dégoûté. Vous l'avez persuadé. Vous pouvez comprendre ça ?

Mon père me suivait des yeux. Ma mère me comprenait. Elle observait son jeunot dégingandé, renfermé, taiseux, aux cheveux devenus longs pour masquer ses oreilles décollées, qui ne se plaignait jamais, ne s'extériorisait pas plus, juste heureux de ses dialogues échangés avec ce bout de bois planté derrière la maison.

Aux heures creuses de l'hiver, quand le gris des rues s'éternisait, j'allais rendre visite à ma grand-mère paternelle qui habitait à proximité. Ancienne couturière, elle me confectionnait avec des tissus de récupération des maillots ou des shorts longs, de ceux qui habillaient les jambes de l'Amérique du basket, de ceux qui débarquaient des premiers magazines nous présentant la NBA comme on nous emmène aujourd'hui virtuellement à la conquête de Mars. Un jour, ma grand-mère m'avait demandé de la suivre dans sa remise. Elle sortit d'un carton un short bordeaux, strié de bandes jaunes et parsemé d'étoiles. Lointain apparemment à la tenue des Lakers, celle de Wilt Chamberlain, de Kareem Abdul-Jabbar, de Magic Johnson, de dieux intemporels. J'étais à la fois dans sa cuisine carrelée qui embaumait le potage du soir et sur le parquet satiné du Forum d'Inglewood à Los Angeles. Au dos du maillot, elle avait cousu le numéro 6. Celui de son fils, de mon père, appris-je plus tard. Un maillot pour héritage.

Et un bocal pour le bocage.

Aux heures chaudes de l'été, quand les herbes sèches craquaient sous les roues de mon vélo, je sillonnais la campagne pour aller embrasser mes grand-parents maternels, à la lisière du bocage vendéen. Je revenais souvent de chez elle avec un sac gigotant d'orvets, de couleuvres, de vipères à l'occasion, débusqués dans les taillis alentour, et qui finissaient leur vie dans un vivarium artisanal que j'avais modelé dans un recoin de ma chambre, comme un enfant qui monte un château fort sur une plage humide. Ce qui n'empêche

pas la vague montante, comme ce jour où ce petit monde rampant et séquestré fila ventre à terre pour se répandre dans la maison. Sur l'instant, ma mère comprenait moins.

Au moins ne se faisait-elle plus un sang d'encre sur l'étrangeté de sa progéniture quand Nicolas, mon jeune frère, arriva huit ans après moi pour agrandir le cercle ; quand on lui rapportait ces bêtises de mon âge, de celles qui rassurent en somme, comme ces expériences aux pétards qui avaient cramé une partie de la pelouse du terrain de foot, ou bien ces boums organisées au fond du jardin, dans d'anciens box de chevaux retapés en salle de vie pour ados naissants, avec bar à gogo, canapés assoupis, lumières tamisées et premières galoches, sur fond déchiré de guitares électriques des Status Quo, Deep Purple ou AC/DC que seuls des esprits agités peuvent considérer comme un piège à filles...

La chambre de ma préadolescence, en prise directe avec la catapulte à ballon dominant le jardin, n'était pourtant pas punaisée de rockers en transe qui *smo-kaient under the water* ou prenaient le *highway to hell*. Je leur préférais deux solistes qui ont, à leur manière, traversé les mêmes années soixante-dix à coups de récitals qui levaient les foules : Alain Gilles et Jacques Cachemire¹. Deux posters côte à côte : la

1. Natif de Pointe-à-Pitre, Jacques Cachemire a comptabilisé 248 sélections en équipe de France (1969-1983) et a été considéré comme l'un des meilleurs ailiers européens de sa génération. « Cachou » est le troisième meilleur marqueur des Bleus du basket

liane antiboise qui shootait au-dessus de la commode ; le maestro villeurbannais qui orchestrait le jeu au plus près de la fenêtre, au milieu des étoiles aujourd'hui. Il doit se marrer à jongler avec elles. Avec ces deux phénomènes dans la chambrée, je pouvais imaginer toutes les options offensives possibles une fois la lumière éteinte.

Mais au-dehors aussi, tout parlait basket à Jallais. Une fois les matchs du week-end terminés, notre petit monde se retrouvait le dimanche soir chez Strugareth, le bar des supporters, à raconter la passe décisive de l'un, le tir improbable de l'autre, à reconstituer l'interception fatale entre les tables en formica, avec demis, panachés et saucisses-frites.

Et pas seulement au masculin pluriel. L'équipe féminine de la petite localité jouait à hauteur d'yeux des plus grandes au niveau national, et il n'était pas rare que Valérie Garnier¹, d'un an ma cadette, me défiât en des un-contre-un teigneux une fois sortis des devoirs que j'expédiais d'une passe à l'aveugle dans ma chambre, sous le regard d'Alain Gilles. Le premier à vingt points valait autre chose qu'un huit

(2 825 points). En club, il a évolué à Lyon, mais surtout Antibes, puis Tours (1969-1984). Meneur emblématique de l'ASVEL pendant près de vingt ans (1965-1986), Alain Gilles a connu 159 sélections en équipe de France et a été élu meilleur joueur de l'histoire du basket français. « Monsieur Basket » est décédé en novembre 2014 à l'âge de soixante-neuf ans.

1. Coach actuel de l'équipe de France féminine et du club de Bourges, Valérie Garnier est également originaire de Jallais et a porté 61 fois le maillot national.

sur vingt partout ailleurs. Et on récrivait nos lignes de stats à l'envi.

Si bien qu'à force de travailler ingénument mes shoots, mon dribbling, ma lecture du jeu, plutôt que mes équations à deux inconnues, les concordances des temps et mes examens, mon jeu devint plus fluide, efficace. Minime, je jouais avec les cadets ; cadet, j'étais le meneur de jeu des juniors et ainsi de suite. J'étais à pied quand ils roulaient à vélo, à vélo quand ils roulaient en mobylette et ainsi de suite. Si j'étais à la traîne dans les modes de transport, j'avancerais pourtant plus vite que les autres.

Les temps libres devenaient mon occupation majeure, et mon agenda un panneau d'affichage. Les dirigeants du club de Jallais avaient bien évidemment décelé mes facilités comme mes envies. Être enfermé, pourvu que je respire à mon air libre. Et tant qu'à être meneur de jeu et distribuer les stratégies, autant l'être dans de plus grandes largeurs. C'est tout naturellement qu'on me proposa de cornaquer l'équipe des poussins, puis celle des benjamins, puis celle des minimes. Cela ne me serait pas venu à l'esprit mais mon esprit y a vite souscrit. À quinze ans, je n'étais plus seulement passeur ou scoreur mais entremetteur. Si cela avait été de l'athlétisme, je serais devenu le sprinteur et le témoin à transmettre. Et les tours de piste se sont enchaînés. À seize ans, je quadrillais le périmètre sur mon vélo demi-course pour rallier les clubs voisins de La Jubaudière, de Saint-Lézin, de La Séguinière. À l'orée de mes dix-huit ans, je me taillais la route et une petite réputation. Mes contours

avoisinaient ceux du canton. Certes, comme je m'épanouissais plus ballon en main que pédale au pied, un joueur, un dirigeant ou ma mère me transportaient en voiture quand il s'agissait d'encadrer plus loin, comme à Chemillé, à une quinzaine de kilomètres de mon cocotier.

Là-bas, chaque mercredi, j'entamais les entraînements à 13 h 30 avec les poussins, puis débarquaient successivement les hordes de benjamin(e)s, de minimes, de cadet(te)s, les seniors filles et, pour finir, les seniors garçons, certains ayant le double de mon âge... Les néons du gymnase pouvaient fermer leurs yeux brillants vers 22 heures. Quant aux week-ends, j'entraînais ou j'accompagnais ces mêmes équipes quand l'horaire de mon match me le permettait. Je m'éclatais, *je fumais sous l'eau, je roulais sur l'autoroute pour l'enfer*. C'était une vie en survêtement et non en pantalon Tergal. Mais j'étais tellement à l'aise dans mes baskets ! Pour un vaurien, un cancre, un traîne-savate, le Girard du fond de la classe était quand même très demandé. Et, quitte à vous agacer, monsieur le directeur, comme enseignant.

J'étais alors un farouche partisan du cumul des postes, des mandats et des trousseaux de clés des gymnases alentour. Alors que les garçons de ma classe constituaient leur argent de poche en participant au ramassage des plants de tabac ou des fleurs blanches de camomille, ma cueillette au ras des parquets devint vite payante. Cent francs ici, trois cents ailleurs. Je touchais bien vite le jackpot : une 103 Peugeot, la mobylette qui en jetait plein les mirettes des nénétes.

Aussi brève fût-elle, chaque période hors du champ scolaire était prétexte à un duel, à une partie sur un demi-terrain, à un entraînement avec François, Chuchu, Ploc, Jef, Gogo... et les plus longues, à un camp, à un stage, à un rassemblement. Ah, les camps d'été... C'étaient ma cité du Machu Picchu, mon temple tibétain, mon mât de cocagne. Basket à donf, dortoir à huit, échanges à gogo. C'est au cours de l'un d'eux que j'ai rencontré Laurent Buffard. Il venait de Trémentines, un clone du Jallais de Maine-et-Loire, plus au sud. On partageait les mêmes rêves, les mêmes ballons. On s'était même promis un jour d'acheter ensemble une bagnole, d'y fourguer le plus de ballons possible et d'écumer les camps d'été à prodiguer les vertus de ce partage comme la Croix-Rouge distribue des médicaments. Laurent était déjà cet homme volubile, démonstratif, inimitable quand il s'agit de raconter la dernière vanne, de mimer tel personnage. C'est lui qui m'a tendu la main quand, devenu entraîneur de Cholet Basket, il cherchait un deuxième assistant à son côté. J'avais vingt-neuf ans.

C'est aussi lors de ces camps estivaux qu'on découvrait les premiers joueurs et formateurs américains qui avaient débarqué en France. L'Amérique se rapprochait, on pouvait même la toucher. Parmi eux, Tom Becker, quatorze ans de plus que moi. Un Ricain des *playgrounds* de New York devenu entraîneur, parachuté en Suisse par un concours de circonstances, puis en Angleterre, avant d'atterrir à Cholet. On s'était tapé dans les mains, il m'avait tapé dans l'œil. Tom finira

sa carrière de coach au Mans avant d'être professeur d'anglais à Nantes. Avec lui, je n'ai pas seulement écouté une langue à l'accent chewing-gum, mais aussi appris un langage qui phosphorait basket. Et quand l'adrénaline en redemandait, j'allais me frotter à James Hodge, le joueur américain de La Séguinière qui évoluait alors en Nationale 3, trop content qu'il était de trouver un petit Frenchie pour lui rappeler ses années de basket de rue.

Bref, je jouais, j'écoutais, j'observais, j'absorbais. Parallèlement à mes cours – je parle ici de mon propre fonds de jeu –, j'étoffais le contenu de mes séances d'entraînement. Naissantes, elles s'inspiraient de mes entraîneurs de Jallais – principalement de Bernard et Suzanne, M. et Mme Cesbron dans le civil, et de Jean Garnier, le père de Valérie –, mais aussi des livres potassés – c'étaient bien les seuls –, des stages que j'avais enchaînés, des échanges que j'avais pu avoir avec d'autres entraîneurs aguerris qui encadraient les camps d'été et, enfin, d'exercices que je réadaptais à l'intention des populations diverses auxquelles je m'adressais. Échauffement, perfectionnement individuel, gestuelle du tir, consignes défensives... On ne s'adresse pas de la même manière au petit Léo qui vient de passer en CP et au responsable poissonnerie du supermarché qui vient de finir sa journée.

Sans le vouloir, j'étais déjà ordonné, scrupuleux. Mes plans de jeu étaient consignés dans un classeur aux feuilles à petits carreaux bariolées de croquis, de mots soulignés, de mémentos. Pour chaque catégorie

d'âge, un onglet ; derrière chaque onglet, un cursus graduel. Mon manuel pédagogique et empirique à la fois s'épaississait, se diversifiait, se réinventait. Si mon statut de joueur me conférait un certain respect, je devais avoir réponse à toutes les questions hors de mes statistiques personnelles. Cette fois, au tableau d'affichage, je ne me contentais plus de flirter avec la moyenne. La spirale de la réussite n'épouse pas forcément celle qui maintient des feuilles de cahier. C'est alors que l'astre télescopa la comète.

Le club de Cholet Basket m'avait repéré. J'avais dix-neuf ans. De l'Excellence régionale à Jallais, puis de la Nationale 4 lors de ma dernière année à La Jubaudière, je posais le pied dans notre Hall of Fame¹. Cholet, même en Nationale 2, c'était déjà l'OM du basket : un rayonnement, une ferveur peu commune, des joueurs de renom. C'était aussi l'Auxerre du basket : un centre de formation unique, de la rigueur, de l'humilité.

J'avais quitté l'école sans entrain avec un BEP comptabilité en poche, j'allais faire mes classes dans une salle vénérée. Depuis toujours, j'avais compensé un déficit de brio par un travail de besogneux. Des aptitudes à défaut de talent. Des gammes à répétition à défaut de virtuosité. Je faisais, reprenais, recommençais. Je m'imposais l'effort, son oubli, son dépassement, pour être à la hauteur. Je ne disposais pas d'énormes moyens physiques, je n'étais pas très adroit, mais je cultivais la

1. Littéralement « temple de la renommée », le Hall of Fame est l'équivalent du Panthéon regroupant les plus grandes personnalités de ce sport à travers l'Histoire.

persévérance et l'exigence. Sur ma patinoire en bois, je traçais obsessionnellement mes figures imposées quand d'autres virevoltaient dans la grâce de leurs patins à semelles rembourrées. Je saluais le génie, je suais l'envie.

Dernière roue d'un carrosse rutilant, j'étais arrivé sur la pointe des pieds au Cholet Basket. On n'attendait pas vraiment que je casse la baraque, juste que je trouve mes marques le temps d'un lendemain possible. Parallèlement, je m'étais pris au jeu des autres et on me proposa alors de manager l'équipe des minimes qui disputait le championnat de France. Au milieu des loupiots de douze ans se détachait un corps fluet, presque chétif : Antoine Rigau¹. Notre équipe se hissa jusqu'en finale – ma toute première finale d'entraîneur ! –, perdue de peu contre le Cavignal de Nice. Antoine, se disait-on, il prendrait dix centimètres qu'il deviendrait un tout bon. L'année d'après, il poussait de dix centimètres.

J'aimais le jeu, j'aimais les jeunes, et dans mon manège enchanté de joueur-éducateur, ma passion était assouvie presque à l'identique pourvu qu'un collectif que j'avais façonné en partie décroche la queue du Mickey. En 1985, j'agrippais avec l'équipe senior le titre de champion de France de Nationale 2, nous propulsant dans le corps d'élite du basket français. Voilà,

1. Considéré comme l'un des meilleurs joueurs de l'histoire du basket français, Antoine Rigau (127 sélections en équipe de France de 1990 à 2005) était entraîneur du Paris-Levallois jusqu'en décembre 2015.

on y était. J'y étais. Bientôt, je pourrais m'acheter une moto, entrer dans la lumière des plus belles salles de France, offrir, qui sait, un maillot signé de la main d'Alain Gilles à ma grand-mère, et continuer à crier à tue-tête ce qui hurle dans mon intérieur.

Défense de zone

J'ai traversé de belles années. Euphoriques, frustrantes, haletantes, rageantes. Plus de vingt ans à ne me soucier que de sport, d'élan collectif, d'émotions en partage. Plus de vingt ans à traquer l'alchimie volatile de la réussite d'un groupe, à chasser le doute, à prévoir l'aléa, à dominer l'incertain. Une obsession égoïste pour qui l'observe à courte distance, de la table du déjeuner à la table de nuit ; une quête jamais assouvie pour celui ou celle qui la porte au quotidien. Les proches la vivent, l'acceptent, s'y résignent, parfois s'éloignent de guerre lasse. Trois semaines par an à lever le pied au mieux, des week-ends la tête ailleurs, une quarantaine de clés d'hôtel chaque année, dont certaines oubliées au fond du sac, des nuits à califourchon sur un canapé, à visionner les ratés d'un match, à préparer le suivant. Tenter de comprendre, essayer de surprendre. Et des compteurs remis à zéro, ou presque, chaque semaine. Oui, soixante-quinze matchs en moyenne par an, soixante-quinze épées de Damoclès virtuellement suspendues au plafond de salles bondées, trois cent quarante jours à marteler les lames brillantes des parquets pour être

fixés sur notre sort. C'est notre taf, notre addiction. Les entraîneurs sont de drôles de zigs, à s'embarquer dans des zags. Pour moi, ce fut tout d'abord à Cholet, puis au Havre, à Strasbourg, à Limoges. Des clubs huppés que j'ai eu le bonheur d'amener à une finale, à une accession, à un titre. Une vie de saltimbanque jamais vraiment installé, lestée de soupirs réprimés, de sourires éphémères, d'excès bruts d'adrénaline qu'on avale cul sec, qu'on rejette comme un cracheur de feu. Cette vie est tangage, incandescence, sans répit, sans repos. Car rien ne dure, tout s'enchaîne, se construit, se délite, se remonte. Nos cycles sont faits de scores, de chiffres, de statistiques, château de cartes instable sur le sable mouvant de nos mécaniques insatisfaites. Une série de succès et l'on pourrait se croire arrivés, une série noire et nous voilà retombés. On reballe, on repart. Rebondir, toujours rebondir. Une vie à marcher devant, à courir après. Une vie de grand malade qui, pourtant, serait encore plus malade s'il s'en séparait.

C'est cette course perpétuelle qui m'a conduit à Limoges en 2009. Le CSP Limoges, pour un entraîneur, ça ne se refuse pas. Limoges, sa porcelaine bien sûr, mais aussi son Cercle Saint-Pierre, ses Verts, son public d'inconditionnels et son palais des sports de Beaublanc, ses triomphes, ses trophées qui s'empilaient depuis 1983 comme des offrandes au pied de César... Neuf titres nationaux, trois Coupes de France et cinq conquêtes européennes, dont un sacre dans le saint des saints, la Coupe d'Europe des clubs champions en 1993 – désormais l'Euroligue. Même un Limoges végétant

alors en Pro B, la deuxième division professionnelle, mais porteur d'un projet de reconquête de ses lumières passées, ne pouvait laisser un entraîneur indifférent.

J'y avais débarqué en catastrophe, en avril 2009, pour garder le paquebot à flot. Une saison plus tard, en juin 2010, et le navire-amiral touchait terre en regagnant enfin la Pro A, la première division, après cinq ans de vague à l'âme, d'échouage, encalminé dans des eaux vaseuses à marée basse. Le Tout-Limoges avait retrouvé son île au trésor. Le porte-étendard d'une ville, le porte-drapeau d'un pays, exprimait sa fierté après cinq ans d'indignité, de cachot. Alors, retrouver son rang parmi l'élite, gonfler les voiles, ressortir ses ors, cela fait bomber le torse, redresser les têtes, s'animer les conversations. Et moi, de ma vigie d'entraîneur, j'en étais l'un des porte-parole.

Seulement, le début de saison 2010-2011 qui suivit ce retour en grâce avait été cahoteux. Notre meilleur joueur, l'Américain Cedrick Banks, le plus gros salaire du club, était blessé à un genou sans que le corps médical en trouve la cause en dépit de multiples examens. Parfois il restait en survêtement sur le banc de touche, parfois il jouait, mais sur une jambe, situation qui nous empêchait tout remplacement par ce qu'on appelle un « joker » médical. Son indisponibilité était mal vécue, à tel point que les dirigeants, et même une partie du public limougeaud, pensaient qu'il simulait... Ce n'est qu'après Noël que la cause de son inaptitude – une exostose¹ de

1. Petite tumeur bénigne, constituée de tissu osseux, qui se développe à la surface des os.

la tête du péroné – nous fut révélée. Dans l'intervalle, l'équipe tournait à petit régime avant de recevoir Vichy, le samedi 29 janvier 2011 à Beaublanc. Le succès était acquis quand l'arrière américain de Vichy, Jamal Shuler, arma son tir... du milieu de terrain. Un panier venu d'ailleurs, une défaite sur le fil (74-76). La consternation.

Le dimanche matin, mon téléphone portable vibra. C'était un texto de Frédéric Forte, le président du CSP Limoges. « Peux-tu passer au bureau demain à 16 heures ? » Cela ne présageait rien de bon.

J'y suis arrivé un peu avant l'heure dite, face à la porte du bureau du président, situé à l'étage, qui domine la salle d'une grande baie vitrée. Frédéric Forte m'attendait. Une poignée de main pour commencer puis cet échange :

– Bon, dis-moi, comment ça se fait qu'on ait perdu ce match ?

– Pardon ? Comment veux-tu que je t'explique que le mec d'en face plante un panier du milieu de terrain ?

Bref silence.

– On ne peut pas continuer comme ça, relance-t-il.

– Comme ça comment ? Avec des paniers inscrits du parking ?

Forte hoche la tête.

– Bon, on va arrêter ton contrat.

– Tu fais comme tu veux. Si tu penses que c'est la meilleure solution pour le bien du club, fais-le.

– ...

Je le pensais par dépit, faute notamment de pouvoir renforcer l'équipe, une possibilité de recrutement qui

fut d'ailleurs accordée à mon successeur. Mais surtout, j'endurais. J'avais supporté l'insupportable. Voilà pourquoi je dirai le minimum sur ce personnage, au risque de ne pas satisfaire la curiosité du lecteur. Je livrerai mon ressenti : j'ai dû lutter à armes inégales contre ce qui m'apparaît encore comme des incohérences dans son système, au gré de ses états d'âme, ses décisions prises à mon insu, son omniprésence auprès de certains joueurs pour marquer son emprise, sa volonté de régner dans un sport qui réclame juste l'inverse pour entretenir un esprit d'équipe. Frédéric Forte président devrait désigner Forte Frédéric entraîneur. Je restais persuadé d'avoir la clé pour maintenir le club en Pro A, mais réussir dans de telles conditions relevait de la mission impossible. Je n'avais dès lors qu'une seule réponse possible.

– Bon, tu me notifieras par courrier mon absence aux entraînements à compter d'aujourd'hui et tu verras avec mon agent afin de me régler l'intégralité de mon contrat.

L'entretien a pris une poignée de minutes ; la rédaction de ma lettre de licenciement, deux jours. Le règlement de ce qui m'était dû, une semaine. Être entraîneur à Limoges tient d'une séance de rodéo. Il faut avoir les reins solides pour tenir les rênes plus de deux ans. Depuis 1995 et le mythique entraîneur serbe Božidar Maljković¹, le CSP a valdingué dix-sept entraîneurs en vingt ans, neuf sous

1. L'un des entraîneurs européens les plus respectés (4 titres Euroligue, 1 Coupe Korać, 6 titres nationaux dans trois championnats différents). Sous sa conduite (1992-1995), le CSP Limoges est devenu le premier club français de sport collectif à remporter un titre européen (1993), sans oublier deux titres de champion de France et deux Coupes de France, le tout en trois saisons.

la présidence de Forte, depuis 2004, et je suis celui qui a tenu le plus longtemps sur la selle.

Un coach macédonien me succéda, fort de moyens financiers supplémentaires et de renforts de joueurs que j'avais réclamés. Mais le pompier des Balkans prit feu : le club replongea en Pro B. Moi, je signais un CDD à Pôle emploi.

L'année 2011 avait commencé en me coupant les ailes. Elle allait me sauter à la gorge.

*

Moi qui planifie, programme et anticipe depuis près de trente ans, qui vis à la minute près, voire au dixième de seconde selon l'état du chrono au tableau d'affichage, je serais fichtrement incapable de resituer le moment précis où tout a débuté. La chronologie me ferait écrire que ce big-bang remonte à l'automne 2011, lorsque j'ai commencé à plonger régulièrement ma cuillère dans un pot de miel.

Ce recours est instinctif. Une gorge enrouée, un débit encombré, et c'est la recette de grand-mère qu'on applique. Depuis quelques mois, le chômage avait réduit ma voix au silence. Elle devait se conformer à ce nouveau mode de vie : plus de joueurs à remonter, plus d'équipe à motiver, plus de briefings à marteler. Ma parole s'était faite rare. J'étais passé du statut d'entraîneur qui avait redonné son standing au club du CSP Limoges à celui de statue qui n'allait plus pouvoir parler.

Oui, ce doit être à l'automne 2011 que la gêne s'est manifestée. Elle se dissipait un temps, revenait, s'atténuait, persistait. Pour autant, je n'avais rien conclu d'alarmant. Après tout, pour les joueurs, c'était la période de la remise en jambes ; pour moi, ce devait juste être celle d'une remise en mots. Un incident passager, un contrecoup.

Mais de la cuillère, je suis passé au mug de lait chaud avec sa dose de miel. Puis sa surdose. Puis à la gelée royale. Je ne pouvais pourtant pas me cacher derrière les vocalises de mon boulot d'entraîneur : depuis février 2011, j'étais sur la touche du banc de touche. Depuis huit mois, je sortais dans Limoges mais n'entraîmais plus à Beaublanc. Entre deux matchs télévisés de basket ou des virées pour assister à ceux de l'équipe voisine de Boulazac, mon quotidien avait fait sa mue. Je suis allé voir travailler les équipes espagnoles de Barcelone et Badalone, j'ai échangé pendant une semaine en Italie avec Ettore Messina, alors entraîneur du Kinder Bologne où évoluait Antoine Rigau, mais aussi avec des entraîneurs de football, tels que Joël Muller du temps où il dirigeait le RC Lens, ou encore Paul Le Guen. On organisait des dîners plus qu'à l'accoutumée avec des amis limougeauds pour animer les soirées, et je n'entendais pas rester les bras ballants.

J'avais créé ma petite auto-entreprise de consultant en prévision de conférences sur le coaching, sur la gestion du stress. Voilà maintenant plus de vingt ans, depuis mon intégration dans le staff des entraîneurs de Cholet Basket, que j'avais découvert l'univers de la

communication d'entreprise. Louis-Marie Pasquier, le président du club de l'époque, était le P-DG de Pitch, le numéro un de la viennoiserie industrielle en France. Il avait sollicité sa société de communication, DGE Conseil, dirigée par Paul Demurger, pour mettre en place une formation auprès des cadres de son équipe de basket. J'étais alors jeune entraîneur, novice en la matière, mais le courant passa d'entrée. Tant et si bien que Paul Demurger devint mon tuteur et m'initia aux subtilités du métier au point de me solliciter à son tour pour intervenir dans ses formations ou coachings en entreprises. Depuis cette période choletaise, j'avais gardé la main et la voix au gré des sollicitations, notamment lors de mon passage à Strasbourg, où j'étais intervenu devant divers auditoires de cadres, ceux de la Banque populaire d'Alsace, d'Adidas, de la Chambre de commerce et d'industrie, de l'association Élevage de France, de Delphi... Il me fallait réactiver ce réseau.

J'ai mis quelque temps à réaliser. Une voix moins puissante, l'impossibilité de monter dans les aigus, le souffle qui s'essouffle. Puis une gêne pour déglutir, qui devient contrariété. Mécaniquement, j'économise ma voix puisqu'elle me fait grimacer à chaque sollicitation, à la manière d'une rhinopharyngite sévère. Fin novembre, Sandra me convainc d'aller consulter un ORL, Philippe Defaye, installé dans les locaux de la clinique Chénieux, à Limoges. Dans la salle d'attente, je ne m'attends à rien de précis mais surtout pas à ce qui suit : la douleur vive que provoque l'endoscopie,

ce serpent souple doté d'une mini-caméra qui se faufile dans une narine pour explorer les cavités de ma gorge. Un clone des orvets de mon enfance qui prennent leur revanche. Un vrai supplice. L'impression d'avaler un crayon télescopique, et le rejet qu'il inspire... J'en suis toujours à me tripoter le nez quand l'ORL lève le sien. Il fait la moue.

– Bon, ce n'est pas très net tout ça.

– Pas très net ? Vous voulez dire quoi ?

– Disons que j'ai du mal à me faire une idée. Je préfère que vous fassiez des examens complémentaires.

– Ah ? Et quel genre d'examens ?

– Un scanner. Selon le résultat, on procédera alors à une biopsie.

Je ne suis pas d'une nature inquiète. Et tout bien pesé, il n'y avait pas de quoi l'être. L'incertitude peut créer un malaise mais un examen va lever les doutes.

Le 8 décembre, le compte rendu du scanner cervical était intitulé « Bilan d'une lésion de la corde vocale gauche ». Ah bon, une lésion. Le terme ne m'effraya pas plus que ça. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'une coupure, d'une brûlure, d'une plaie. La lecture ligne par ligne du constat n'était d'ailleurs pas alarmante : en face de chaque organe – langue, sinus, oropharynx... – ou des tissus inspectés – cartilage, espaces graisseux –, les qualificatifs relevaient de la normalité. Tout en bas, dans les conclusions rédigées en caractères gras, il y avait juste deux phrases qui se démarquaient sensiblement du reste : « Disparition de la visualisation du ventricule laryngé gauche. Il existe

un léger rehaussement au niveau de la corde vocale gauche. » Oui, bon, et alors ?

Une biopsie, autrement dit le prélèvement d'un fragment de tissu, allait sûrement me donner une réponse à ce charabia. Une bonne réponse avec sa solution : « Voilà, monsieur, vous avez tel problème et on va vous le régler. » Je n'imaginai pas les choses autrement. Le plat du jour, un café serré, l'addition.

Une semaine plus tard, retour à la clinique Chénieux, mais cette fois au bloc opératoire sous anesthésie générale. L'intervention n'a pas duré une demi-heure. Le chirurgien passe peu après dans ma chambre alors que je suis en phase de réveil.

– L'intervention s'est bien déroulée, monsieur Girard. Vous allez récupérer très vite. La nature de l'opération vous prive cependant temporairement de votre voix.

Je veux le questionner mais je ne trouve qu'un faible sourire à lui retourner.

– Ça s'est bien passé mais ce n'est pas terrible-terrible, reprend-il. Il y a une suspicion de quelque chose mais je ne peux pas me prononcer avant le retour d'examen de la biopsie pour confirmer mon diagnostic, vous comprenez ?

Le chirurgien devance ma question :

– Oh, dans une petite semaine tout au plus.

Une semaine pour connaître le résultat de ce truc. Une semaine à ne pas pouvoir prononcer un mot. Et moi qui devais passer quelques jours auprès de ma mère. Je ne peux plus reculer. Mais il ne faut pas

qu'elle me voie dans cet état-là, mutique, en tenue de camouflage. Ce n'est pas le moment.

Parce que Xavier...

*

Je suis arrivé chez elle, à Loublande, tout près de Cholet où elle avait déménagé, le cou enserré dans un col roulé. Fin novembre en Anjou, il n'y avait là rien d'incongru. Aux premiers échanges, je lui fais comprendre par quelques mots caverneux que j'ai chopé une saloperie, une sorte d'angine blanche carabinée mais que, ne t'inquiète pas, c'est une question de jours, ça va passer. Tout est toujours passé, non ?

À dire vrai, ma mère a d'autres chats noirs devant les yeux. Quinze jours plus tôt, elle a perdu l'homme qui partageait sa vie depuis vingt-quatre ans. Xavier, mon beau-père, avait succombé aux dernières attaques d'un cancer du pancréas qui le dévorait depuis plusieurs mois. Nous étions auprès de ma mère pour lui prodiguer un fugace réconfort, gérer la paperasserie, la dispersion des cendres. Xavier avait souffert, ma mère morflait toujours. Elle avait souvent morflé en silence, ma mère.

Parce que papa...

Il y eut une vie après le basket pour mon père, mais cette vie-là emprunta une trajectoire à jeter au panier. L'enchaînement a éreinté bien des familles : perte d'emploi dans la quarantaine, dépression à suivre, mauvais alcool pour finir. Au fil de sa dégringolade,

mon père devint méconnaissable, pire même. Désarmés, nous n'avions que notre hébétude à lui opposer. Un soir de 1991, pareil à bien d'autres soirs, il était rentré dans un état second, pareil à d'autres de ses ivresses éruptives, titubantes, irrépressibles. Sa tête heurta brutalement le sol carrelé. Il ne se releva pas. Nous non plus, pas totalement.

Lors de mon séjour à Loublande, je n'avais rien dit à ma mère de la gravité de mon cas personnel pour ne pas ajouter du sombre au noir. Ni à ma fille Marine, elle aussi marquée jusqu'au sang par le décès de Xavier, son grand-père de substitution, tandis qu'elle effectuait un stage de six mois dans un hôtel de Tenerife, aux îles Canaries, dans le cadre de son master en management et commerce international. Après tout, j'avais quoi ? Un cancer du pancréas, des douleurs à s'en briser les dents, un foie gorgé de flaques de vin ? Non, non, un résultat d'examen à venir, une simple biopsie.

Le rendez-vous était fixé au matin de la Saint-Nicolas, le 6 décembre 2011. C'est le docteur Xavier Zasadny, oncologue radiothérapeute, qui me reçut. Un homme élancé, brun, lunettes sombres. Juste un bureau entre lui et moi.

– Bonjour, monsieur Girard, asseyez-vous, je vous prie. Une question tout d'abord : avez-vous déjà fumé ?

Je fais signe que non de la tête.

– Bien, je ne vais pas tourner autour du pot. Les résultats de la biopsie révèlent un cancer de la corde vocale gauche. En somme, c'est le cancer du fumeur.

Sur le moment, je reste coi. Presque lointain. Et que pouvais-je répondre puisque ma bouche ne traduirait pas ?

Le médecin enchaîne presque aussitôt, comme pour atténuer l'effet de surprise ; il me soumet trois protocoles d'intervention distincts qu'il développe succinctement : l'intervention chirurgicale, le traitement par chimiothérapie, ou alors la radiothérapie. En gros, où voudrais-je provisoirement habiter : sur Mars, Pluton ou Mercure ? Je dois choisir entre trois mondes qui me sont totalement étrangers. D'une moulinette de la main, je lui fais comprendre que j'ai besoin d'un délai de réflexion.

– Bien sûr, bien sûr. Revenez me voir assez rapidement cependant.

Je ne me souviens plus de la teneur des phrases qui ont suivi. Je le remercie mécaniquement, sors de son cabinet, regagne ma voiture. Ce n'est qu'une fois assis au volant, moteur arrêté, que je décompose rétrospectivement les propos sobres du praticien.

Un cancer ? Oui, sûrement, puisqu'il le dit, preuve à l'appui. Les faits, quand ils sont avérés, provoquent chez moi un accord tacite. Je ne me lamente pas, je ne fonds pas en larmes, je ne lance pas un « pourquoi moi ? » implorant au plafonnier tout en serrant les poings. L'émotion est mauvaise conseillère en pareil cas, elle ne doit pas prendre le dessus. Un cancer, c'est dans l'ordre des choses dans nos sociétés. J'ai bientôt cinquante balais, j'ai échappé à bien des accidents dans ma vie, à part cette rupture du ligament croisé

antérieur qui a achevé mon genou et ma carrière de joueur à vingt-sept ans.

Me voilà maintenant face à un cancer. Soit. Je ne suis pas dupe. Cette voix qui fatigue, l'ORL et sa mine dubitative, le chirurgien et sa biopsie en suspens... Pour autant, sur le parking de la clinique, je revois la scène, les mots, comme si je décryptais le jeu de notre prochain adversaire à la vidéo. Le cancérologue ne m'a pas dit : « Monsieur Girard, vous allez mourir ! », « Monsieur Girard, vous n'allez plus pouvoir travailler ! ». Non, il m'a dit qu'il y avait une solution, qu'elle était très efficace, que j'allais reprendre mon boulot bientôt. C'est comme dans ma vie d'entraîneur, dans ma vie tout court : je ne me laisse pas déborder par un emmerdement. Je dissocie, je cloisonne, j'analyse, j'organise, je me mets en ordre de bataille. Et je trouve.

N'empêche que cette emmerde occupait le haut de la pile.

Un couple sort d'une voiture, passe à ma hauteur, me dévisage. Des sympathisants du CSP Limoges qui m'auront reconnu, probablement. Je leur souris un peu bêtement. En toutes circonstances, j'ai toujours adopté la politique de la bouteille à moitié pleine, même lorsqu'il ne reste que dix centilitres. J'étais préparé à entendre quelque chose de l'ordre de l'imprévu. J'avais mis le mot générique de « maladie » dessus. Et une maladie, ça se guérit. Je l'apparentais à un challenge, un défi d'une autre nature que dominer l'équipe d'en face, museler le pivot adverse ou se qualifier pour

une finale. Un cancer ? OK, partons pour un cancer puisqu'il en est ainsi.

Mais la colère me gagne progressivement. Ce qui me fait gesticuler sur mon siège conducteur, ce sont les mots de l'ORL qui ont suivi : le cancer du fumeur. Du fumeur ??? Mais pourquoi toucherait-il des personnes qui n'ont jamais aspiré de tabac et toutes les saloperies qui vont avec ? Pourquoi l'appelle-t-on cancer « du fumeur » s'il affecte des gens qui n'ont jamais fumé ? Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce cancer, si ce n'est un cigarillo que j'humidifiais du bout des lèvres lors des grandes occasions ? Qu'est-ce qu'il vient foutre chez moi, ce cancer ? J'explore ma mémoire, en extrais finalement un souvenir diffus, ce tabagisme passif que nous subissions à la maison, quand mon père, amorphe, mutique, se perdait dans ces voiles nuageux qui stagnaient sous le plafond de la salle à manger. Non, ce cancer-là, n'est pas foncièrement normal. Il est même foncièrement dégueulasse.

Bon, assez cogité, remettons les choses en place. Mon processus d'entraîneur reprend alors la main : j'évacue l'émotivité, j'analyse à froid avant de prendre une décision qui peut décider du sort du match. Dans ma nébuleuse, deux points sont clairs : j'ai bien saisi que l'opération comme la chimiothérapie sont des protocoles lourds et lents, n'offrant guère plus de garantie que la radiothérapie à ce stade de la maladie, et qui me priveraient à coup sûr d'être rapidement opérationnel si un club se manifestait. En gros, j'assume sans trop de casse avec la radiothérapie ou bien je tente le

coup avec la chimiothérapie ou l'intervention chirurgicale pour en finir à coup sûr. Mon critère de choix n'est pas le moyen mais la fin : reparler – et donc entraîner – le plus rapidement possible ! J'ai toutefois besoin d'avis plutôt que de jouer à Am-stram-gram. Allez, zou, mets le contact et file te renseigner. Radiothérapie, chimiothérapie, opération : j'avais un jeu de bonneteau dans la tête. Et deux pistes qui pouvaient m'aider à soulever le bon gobelet.

Les échanges avec les professeurs Patrick Dufour et Alain Zannetti m'ont été précieux. Le premier, un proche de l'oncle de Sandra, était alors cancérologue et directeur du centre Paul-Strauss à Strasbourg ; le second, que j'avais connu alors qu'il était le médecin du club de basket de Cholet, exerçait comme cancérologue et endocrinologue à la polyclinique du Parc de Cholet. Leurs avis confortaient le mien : les rayons semblaient promettre un taux de guérison analogue en moins de temps et je devais retrouver ma tessiture originelle dans quelques mois. Ce que le docteur Zasadny approuva une fois que je revins le voir.

– Dans votre cas, la radiothérapie constitue en effet un bon compromis. Les résultats sont très bons. Nous allons donc entamer prochainement ce traitement.

*

Nous vivions alors dans un chouette appartement de location aux abords de la Vienne, en proche périphérie de Limoges. Mais avec une perte d'emploi pour com-

mencer et un cancer pour finir, j'avais connu mieux comme environnement. Des couples explosent en vol pour cent fois moins. Et Sandra, ma compagne depuis cinq ans, ma Miss qui vécut le tralala des podiums de mannequinat, les tournées des grands ducs et la vie sur un grand pied, pouvait bien déchanter à la vue de mes dégringolades. Mais non. Ce fut même carrément le contraire. Non qu'elle ait fait preuve d'une compassion sucrée... Combien de fois l'avais-je entendue me remettre à ma place : « Tu perds un match de basket et tu fais la gueule, tu refuses une bière, tu ne parles à personne, tu ne dors pas de la nuit, tu nous pourris le jour d'après ? Hé, ho, c'est quoi ces caprices ? Tu te prends pour Bruce Willis qui va sauver le monde, le scientifique qui a trouvé un vaccin contre le sida ? Et je suis quoi, moi ? Une table de chevet, une assiette creuse ? »

Oui, Sandra remettait déjà l'église au milieu du village. Et quand les cloches se sont mises à sonner le glas, elle en a couvert le bruit. Comme elle, je combats le fatalisme, la résignation. Mais ça fait toujours du bien de se faire sonner les mâtines.

J'avais prévenu quelques proches de ma tuile. Ni ma mère, ni ma fille, surtout pas ; juste mon frère Nicolas – et Sandra bien sûr – dans le giron familial ; et des amis tout près ou au loin, de ceux qui balisent le cours d'une vie à coups d'amitié et de souvenirs en commun : mon meilleur pote Gérard Leroux, Gégé, c'est le maillon fort de la chaîne de mes amitiés. Depuis mes trente ans et l'obtention de notre brevet d'État 2^e degré

à l'INSEP en 1994, nous n'avons jamais rompu le fil. Lui, le Briochin pur beurre, moi le Choletais en partance ; lui, assistant coach quand Saint-Brieuc évoluait en Pro B, moi entraîneur un peu partout. Mais toujours réunis pour des anniversaires, des parties de pêche vers la pointe des Guettes ou le Rocher des Tablettes, des dégustations de grands vins auxquelles il m'a initié, la vie qui passe, les fous-rires et les vagues à l'âme. Quand la mer s'est creusée autour de moi, Gégé a toujours eu la main secourable, l'écoute élégante, les mots qui vous remettent d'aplomb. Thierry Liaud, un copain de longue date, ancien coéquipier à Cholet, qui vit maintenant en Guadeloupe ; Bernard Ibanes, mon président quand je jouais à Salon-de-Provence ; Anne Bitz, une amie proche depuis mes années strasbourgeoises. Et puis Bubu, *alias* Franck Butter, mon *yang* des soirées limougeaudes, un phénomène celui-là. Pas seulement pour sa carrière de baroudeur qui l'a baladé sous les paniers de Mulhouse au Mans en passant par Orthez, Caen, Montpellier et bien sûr Limoges ; pas vraiment pour sa carcasse de deux mètres dix qui touchait l'arceau du panier comme on attrape un stylo ; mais pour la sincérité de sa nature humaine qui m'a vite sauté aux yeux.

On s'était rencontrés dix ans plus tôt lors d'un dîner organisé par un ami commun au Havre quand j'y étais entraîneur. Un type rock'n'roll, démonstratif, gouailleur, soit le verso de mes penchants, mais franc du collier, doté de principes, droit dans sa ligne de vie, ce qui me ressemblait beaucoup plus. Après sa

carrière, il s'était fixé près de Limoges et on se voyait de temps à autre dans les parages du CSP quand j'y étais entraîneur, comme à l'inauguration du restaurant de Frédéric Weiss, son successeur au poste de pivot du CSP Limoges et en équipe nationale. Mais je n'ai découvert l'énergumène que quelques jours après mon éviction du poste d'entraîneur début 2011. Il m'avait appelé. « Ça te dirait de venir faire une petite bouffe à la maison ? » À une période où le cercle des relations se raréfie progressivement pour se volatiliser ensuite, où le chômage vous réduit à l'isolement, l'invitation était saine et réconfortante. Une autre « bouffe » a suivi, puis une troisième, une quinzième, qu'elle ait lieu dans une auberge de la région ou soit improvisée chez l'un ou l'autre, sur le pouce, autour d'une omelette ou d'un plateau de fromages. On s'est organisé des week-ends à Royan, à Bordeaux, des sorties aux concerts, des visites de caves, des parties de pêche, des raouts familiaux...

Un jour que j'avais été sollicité par Paul Demurger et sa société de communication pour une conférence sur le coaching auprès d'une entreprise d'Angers, j'avais emmené Bubu avec moi. La veille de mon intervention, on avait partagé la même chambre d'hôtel. Je lui avais réservé une petite surprise... Au matin, la fonction réveil de mon téléphone portable nous tire du sommeil. Ni une ni deux, voilà mon Bubu qui file dans la salle de bains, prend sa douche, se rase de près puis revient dans la chambrée. « Hé, grouille-toi, à ton tour, trompette ! » Il me voit tordu de rire sous

les draps. J'avais avancé l'alarme de mon téléphone portable : il était 4 h 15 du matin... Tous ces petits riens qui forment un tout ont fait de ce grand escogriffe un titulaire de mon Cinq majeur personnel.

Voilà, des personnes de confiance, des appuis, des confidents. Pour tous les autres, je cachais ma voix cassée derrière une écharpe, un col boutonné, un mensonge.

La première séance de radiothérapie avait été programmée le lundi 19 décembre 2011, à 11 h 20, à la clinique Chénieux, après un nouveau scanner. Les conclusions de ce « Bilan d'extension thoraco-abdomino-pelvien chez un patient de 47 ans », autrement dit de la face antérieure du corps, des épaules au bassin, avaient circonscrit la zone, comme un colonel encercle au feutre rouge le secteur ennemi sur une carte d'état-major : « Absence d'élément péjoratif de diffusion secondaire. » Du moins, c'est ce que j'en avais compris...

L'adversaire était nommé, ciblé et maintenant dans le viseur des rayons. « Je vais au practice », disais-je à Sandra en claquant la porte de la maison, histoire de dédramatiser le rendez-vous, de l'inclure dans mes habitudes d'entraîneur. Je n'avais pas vraiment idée de la chose. Probablement des salves de rayons dans un caisson comme on en voit dans les salons de bronzage. J'avais un peu potassé la question sur Internet. J'y découvrais ce qu'était une corde vocale. Qu'on n'en avait que deux. J'imaginai des cordes de harpe harmonieusement tendues dans la gorge et qui vibraient au passage de l'air. Voire les tuyaux lyriques d'un

orgue de cathédrale dont les claviers habitaient dans le ventre. La réalité anatomique est moins mélodieuse. Elles sont le repli horizontal de deux membranes du larynx qui s'approchent ou s'écartent l'une de l'autre quand on s'exprime. Deux bouts visqueux de muqueuses qui clapotent au sommet d'un goulot, dont l'un était colonisé par une tumeur cancéreuse. Ma voix, que je forçais sans le savoir, que je maltraçais sans le vouloir, passait par là. Ma vie aussi.

Parce que j'avais réalisé une chose : mon métier d'entraîneur tenait entre ces deux minuscules bouts de chair flasque, dont l'un qu'on allait brûler.

Je suis arrivé peu avant l'heure. Moi qui apprécie la ponctualité et le minutage, j'étais servi. Quarante rendez-vous ont été fixés, cinq par semaine, à 11 h 20 tapantes, jusqu'au 9 février. Deux mois à me faire canarder le cou et une idée fixe : minimiser la répétition des impacts, la considérer comme une routine au milieu de nos routines, quand on se retrouve à la même heure pour les entraînements à la salle. Voilà, me dire que c'est comme une séance de shoots du milieu de terrain qui finiront bien par rentrer à force d'insister.

Et si parler me coûtait, il y avait de toute façon la petite voix. Vous savez, cette voix intérieure connue de vous seul, la petite sœur de la pensée intime, celle qui part du cerveau, stationne dans l'arrière-gorge, qui n'attend qu'un mot de vous pour vomir les siens, ce « mais quel con, ce mec ! » devant le prétentieux qu'on écoute, ce « on se fait grave chier » dans un

pince-fesses de représentation, et autres débits d'opinions que le sens de la convenance – et ma mère – réprouvent. Oui, cette petite voix de pipelette qui vous amuse, vous calme, vous secoue. La mienne n'arrêtait pas de m'encourager comme au temps où je me jouais de l'équipe fantomatique qui me séparait d'un panier au fond de ma courette. « Allez, mon garçon, vas-y, relève-moi ce défi, va lui casser les pattes à ce putain de crabe, va le bouffer, on te regarde. À toi de jouer ! »

Je me rendais à la clinique en catimini, un sweat sur le dos, capuche sur la tête, et je prenais soin de stationner ma voiture à distance pour ne pas éveiller la curiosité. Des passages programmés, ça signifiait aussi un temps d'attente minimal, des patients qui se succédaient chaque demi-heure, une procession de têtes basses solitaires, de silhouettes fugitives. À chaque fois, je quittais le site par une porte dérobée à l'arrière du bâtiment, ni vu, ni connu, moi qui l'étais dans une ville qui crie son basket à tue-tête. C'est peut-être bizarre, mais je craignais plus la réaction des gens que l'examen proprement dit. Personne ne fut mis au courant.

Sur place, un vestiaire, puis une salle blanche avec un sarcophage en son milieu. Je m'y présentais torse nu, à plat dos. Des mains gantées me plaquaient sur le visage un masque alvéolé en plastique souple, préalablement moulé sur mesure, prolongé jusqu'aux épaules. Je changeais de peau. Je devenais chevalier de l'ordre du Temple enfilant sa cotte de mailles avant de guerroyer ou Hannibal Lecter dans *Le Silence des agneaux*. Sauf

que j'allais être celui qu'on immobilisait sur une table coulissante, poignets et chevilles attachés, tête ensermée, yeux clos. Dix minutes à ne pas bouger sous le bombardement d'un rayon laser vert fluo. Je ne sentais rien, ni pendant, ni après. Dans mon for intérieur, je supposais que le mitraillage devait faire un sacré carton. Non, j'en étais sûr. À son tour de morfler, la bestiole. D'ailleurs, un filet de voix apparaissait au bout de mes lèvres comme un ruisseau de montagne se réapproprie doucement son lit après une sécheresse. Je devais juste économiser l'eau.

C'est au bout d'un mois, à la mi-janvier 2012, que les effets secondaires des radiations sont apparus. La peau du cou d'abord, qui rougeoya comme sous une poussée d'eczéma, qui se fripa comme du papier journal, puis qui devint insensible au toucher. Les poils de barbe ne repoussaient plus. Ce n'était plus seulement Hannibal, c'était Attila. La déglutition ensuite : de plus en plus gênante, puis pénible, puis douloureuse. Je ne pouvais plus avaler d'aliments solides et Sandra nous prépara d'abord des purées, puis des soupes.

Qu'importe. J'aurais pu finir l'affaire avec une paille, je ne pensais qu'à sortir de ce guêpier. Ma voix parvenait peu à peu à retrouver la sortie dans ma cheminée œsophagienne. Comme un chrono qui descend l'échelle du temps, je n'avais qu'une date en tête : le 9 février à 11 h 20, la dernière séance, bazarder ce masque comme on remise un plâtre, une minerve, une paire de béquilles dans une cave, merci tout le monde, au revoir là-bas, et renouer le fil. En attendant ce lointain

vendredi, j'accepterais de passer un Noël en sourdine, une existence monacale, à regarder passer les barques sur la Vienne. Deux mois de contemplation, c'est long pour un homme qui observe aussi le silence. Deux mois qui étaient cependant devenus plus supportables depuis qu'une ampoule s'était allumée à l'autre bout du tunnel.

C'était une fin de matinée de décembre 2011. Au bout du fil, Pascal Jullien. L'ancien meneur de Limoges était revenu sur ses terres du Pas-de-Calais et occupait depuis dix ans le poste de manager du club de Le Portel, près de Boulogne-sur-Mer. À mi-saison, l'équipe nordiste n'allait pas bien fort et ses dirigeants sondaient pour un prochain changement d'entraîneur. Pascal Jullien était alors entré en contact avec Xavier Séverin, un agent – qui allait devenir ensuite le mien –, avant de m'appeler.

– Ça t'intéresserait d'être celui-là ?

Je ne fermais pas la porte. Parce qu'il y en avait une qui s'ouvrait ! Lorsque j'étais joueur, je ne disposais que d'une ou deux pistes pour rebondir en fin de contrat. Et pour un entraîneur, le choix n'est jamais large quand la demande engloutit l'offre sur un marché national qui propose au maximum trente-six postes. A fortiori une demi-douzaine en cours de saison, au gré des limogeages...

De ma voix en réapprentissage, je fais toutefois comprendre à mon interlocuteur qu'une arrivée immédiate n'est pas possible. J'ai des... des... des paperasseries administratives à régler, des affaires à boucler, et le

tout devrait bien me prendre facilement un mois et demi.

– Pas de problème, Éric. De toute manière, je prends juste l'info au cas où ça se gêterait pour nous. Tout dépend des résultats de la séquence de matchs qui arrive.

J'étais soulagé. Une occasion se présentait pour me remettre en selle, revenir dans le cercle, prouver que j'avais de l'avenir, que ce cancer n'entravait pas ma carrière professionnelle. J'étais coach, je serai coach. Le crabe, je vais te le réduire en poudre. Encore un sale mois à passer avec ce mensonge, cette omission plutôt, qui me chiffonnait quand même. Mais je tenais le bon bout.

J'étais partagé. Une opportunité, oui, génial ! Mais où ? Au Portel... Je m'y étais rendu avec Limoges l'année précédente, pour le championnat de France de Pro B, la deuxième division professionnelle. Je convoquai mes souvenirs. Ils étaient vagues. J'entrepris quelques recherches. Ah oui, j'y étais : ils n'ont même pas de salle, sont obligés de jouer dans celle du voisin, Boulogne-sur-Mer. C'était en février 2010, on avait pris une fessée (81-63). Et puis ce public aussi : en vert et blanc, comme à Beaublanc. À feu et à sang, comme à Beaublanc.

Bon, c'était sympa comme touche. Sympa, oui, de penser à moi. Mais depuis vingt ans que j'entraînais, je n'étais jamais passé sous une ligne de flottaison, même financièrement parlant. Le Portel, c'était le ventre mou de la Pro B, le mou du mou, le cran situé juste au-dessus du

National, soit le premier niveau amateur. J'avais entraîné l'élite, à Cholet, au Havre ; j'avais décroché le titre de champion de France de Pro A avec Strasbourg, le seul du club alsacien à ce jour ; j'avais coaché Limoges, le CSP, que j'avais fait revenir en haut du panier. J'avais été un général qui avait ouvert les portes de l'Europe, emmené ses équipes en Grèce, en Espagne, en Serbie, en Turquie, partout où le basket est un royaume. Partout où j'étais passé, le club avait vécu au minimum une finale, si ce n'est un sacre. Alors, Le Portel qui s'intéressait à moi...

Avec un tel palmarès, je pensais tout bonnement être l'un des meilleurs entraîneurs européens, que la situation était transitoire, que des clubs de renom ne tarderaient pas à m'appeler... D'accord, depuis dix mois, je ne coachais personne, je cochais plutôt des cases sur le site de Pôle emploi. Sandra ne s'est pas privée de me le rappeler. De dégonfler le ballon qui me servait de tête. De mettre des mots sur ce qui me servait de voix. Oui, je suis un bon entraîneur, quel est le problème avec ça ? « Ben toi, mec, répondait ma petite voix. Tu veux reprendre ta vie de coach ? Tu veux prouver que tu en as encore sous la pédale ? L'ORL te confirme même que tu devrais être apte dans quelques semaines ? Parfait ! Tu te mets à nu ? Mais tu es déjà à poil, mon pauvre garçon ! Alors, sois patient. Et redescends d'un cran, s'il te plaît. »

À la mi-janvier 2012, j'ai encore trois séances de radiothérapie à subir, une vingtaine de soupes à avaler, et la fameuse « séquence de matchs » du Portel ne s'est

pas bien passée. Xavier Séverin, mon agent, me contacte : le club nordiste est toujours à la recherche d'un pompier pour sauver une saison mal embarquée.

Pour tout dire, j'avais déjà connu une situation analogue trois ans auparavant, en avril 2009. Débarqué de Strasbourg pile un an plus tôt, j'avais un temps côtoyé un club à consonance serbe – qu'on appelle Assedic – avant d'arriver en opération commando à Limoges. Mon prédécesseur en poste avait été blackboulé alors que le club limousin était pourtant toujours en course pour disputer les play-offs¹, et donc potentiellement en lice pour la remontée en Pro A. Le sol d'une vie d'entraîneur est truffé de mines qui peuvent sauter chaque week-end. Tapis de fleurs quand ça rigole, tapis de bombes quand ça dégringole.

J'avais alors accepté la mission parce qu'il restait sept matchs à jouer, parce que c'était Limoges tout de même, bien qu'en Pro B, parce que j'aimais reprendre la barre d'un bateau à la dérive, parce que j'étais persuadé que nous formerions un duo performant avec Frédéric Forte... Nous, les entraîneurs, avons beaucoup de certitudes dans un environnement incertain. On joue à saute-mouton, les uns par-dessus les autres, poupées gigognes qui cachent toujours une plus belle que soi sur l'étagère des trophées.

1. À l'issue de la saison régulière, l'équipe classée première est sacrée championne de France de Pro B et accède à la Pro A. Les équipes classées de 2 à 9 disputent des play-offs d'accession à la division supérieure au meilleur de trois matchs allers-retours. Seul le vainqueur est promu en Pro A.

Il était toutefois nécessaire que je mette Xavier Séverin dans la confiance. Ma traversée du désert – près d'un an sans entraîner – était ponctuée d'un épisode cancéreux en passe d'être résolu. Encore trois semaines de traitement et je serais totalement sur pied. Alors, la porte que j'avais entrebâillée avec Le Portel s'est ouverte en grand sur des négociations vite abouties. Ils semblaient ravis de la conclusion, j'étais partant pour ce recommencement. J'allais pouvoir replonger dans le bain, pas une piscine olympique certes, mais suffisamment large pour ma tête rétrécie. Il avait été convenu que j'arriverais sur place en mars 2012, en remplacement de Cédric Binauld, soit, là aussi, sept matchs à jouer pour modifier la trajectoire du club qui filait droit vers la relégation. Stressant ? Bien sûr, encore heureux, c'est passionnant ! Être bon d'entrée, remobiliser les forces, les âmes, réactiver le souffle d'un brasier, raviver un instinct de guerrier et se jeter au feu en hurlant !

Sauf que pour hurler, comme j'en étais coutumier sur les bancs de touche, j'allais encore devoir attendre un peu. Un dernier passage habillé en Hannibal Lecter, puis une dernière visite chez le docteur Xavier Zasadny, l'ORL de Limoges, me délivraient toutefois le bon de sortie.

– D'accord, monsieur Girard, c'est un peu rapide comme reprise d'activité mais ça me paraît jouable. Sachez toutefois que vous fatiguerez un peu au début. Ne sollicitez pas trop votre voix pendant un temps.

– Mais je suis tiré d'affaire, non ?

– On peut dire que oui. Plus précisément, les symptômes ont disparu. Vous entrez désormais dans une phase de rémission.

– C'est-à-dire ?

– Que vous devrez être suivi régulièrement pendant plusieurs années pour vous assurer que tout va bien. En vertu du principe de précaution qui nous gouverne, disons que vous êtes tiré de ce mauvais pas à 95 %.

Le certificat médical qu'il pousse vers moi me procure l'excitation de la délivrance.

« Je soussigné docteur X. Zasadny certifie que l'état de santé de M. Éric Girard [...] est en cours de traitement par radiothérapie exclusive jusqu'au 9 février 2012 inclus pour une néoplasie¹ d'une corde vocale localisée de faible dimension classée cT1aNOMO. Par ailleurs, dans ces conditions, les chances de guérison théoriques sont statistiquement importantes puisque supérieures à 95 %. Une simple surveillance endoscopique tous les trois mois puis tous les six mois sera programmée. Certificat fait à Limoges et remis en main propre pour faire valoir ce que de droit. »

Je ne pige pas tout mais je comprends l'essentiel. Je suis apte ! C'est le baccalauréat de l'étudiant, le permis de l'adolescent, mon agrégation. J'obtenais un diplôme d'aptitude dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Le 20 février 2012, la conclusion du compte rendu de fin de traitement qui m'est remis confirme mon soulagement : « Très bon état général. Retravaille

1. Développement de cellules malignes, qu'on appelle aussi tumeur.

dans les prochains jours. » Pas de contre-indication à la reprise d'activité, pas d'objection, la dernière barrière se levait. Le cancer avait été refoulé, la parenthèse se refermait, je pouvais reprendre le boulot. Mes « pape-rasseries administratives » étaient derrière moi.

J'ai exploité le mois qui me séparait du Pas-de-Calais à me renseigner sur le club du Portel, à me faire plus présentable aussi. J'ai toujours été scrupuleux sur ce point : survêtement sur le dos et tennis aux pieds, c'est l'uniforme qu'on porte au quotidien, mais les soirs de match, c'est un club qu'on représente aux yeux des autres, mais aussi un peu à ses propres yeux. Une chemise blanche, un blazer, des chaussures vernies, une dignité. Du paraître, pourrait-on croire. Du respect mutuel, ai-je toujours pensé. Le sport professionnel est constitué de règles sans lesquelles il ne serait pas, et le code vestimentaire est une observance, même accessoire, de sa discipline. Sans être coquet, j'apprécie le bel habit, la jolie coupe, l'élégance sans outrance. Des effets que j'avais mis en sommeil le temps de mon anesthésie sportive. Après tout, l'opération commando allait être menée par un ex-cancéreux qui enfile un treillis, le cou en piteux état, la parole en convalescence. Mais un Rangers apte au combat, prêt à fouler un autre champ de mines.

La veille de notre déménagement, toutes nos affaires étaient empaquetées. J'inspectai une énième fois nos bagages pièce par pièce dans l'appartement quand mon téléphone portable sonna. Le nom de Xavier Séverin s'afficha, mon agent qui m'avait mis en relation avec Le Portel.

- Oui, Xavier ?
- Salut, Éric, tout va ? Dis, le manager d'un club souhaite prendre contact avec toi.
- Ah ? Mais tu connais ma situation. J'ai...
- Oui, mais je voulais tout de même t'en avertir. Le projet semble intéressant.
- Ah ? Et quel est...
- C'est le Riyadi Club de Beyrouth, le plus réputé du Liban, sept titres de champion d'affilée. Le manager a insisté pour te parler. Il va t'appeler dans quelques minutes, d'accord ?
- Euh, d'accord, d'accord.

Trois minutes ne se sont pas écoulées quand mon téléphone sonne à nouveau. Au bout du fil, une voix chaude, pleine d'assurance, au français délié, et qui va droit au but : le club de la capitale du Liban cherche à me recruter. Et son manager d'enchaîner les arguments : des titres à aller chercher, un salaire triplé, une femme de ménage, un chauffeur à disposition permanente, une maison dans le petit Saint-Tropez de Beyrouth, une vie de nabab... Les moyens du club ? Une enveloppe de 300 000 dollars annuels pour dégoter un joueur américain ! Ce n'est pas le Liban, c'est le Pérou...

Je navigue alors entre deux sens : les yeux interrogateurs de Sandra d'un côté, la voix du manager libanais de l'autre, qui comprend la situation et souhaite alors lui parler. Je tends mon portable à Sandra et le manager de lui livrer sur catalogue une vie rêvée : oui, les femmes vivent là-bas comme en France, sortent où bon leur semble, peuvent boire de l'alcool, n'ont pas

à porter le voile, sont libres de... Sandra le remercie avant de me repasser le téléphone. Je clos la conversation poliment, faisant savoir à mon interlocuteur que je lui livrerai rapidement ma décision.

Notre dernière soirée limougeaude s'est étirée entre bons amis et bonnes bouteilles dans un restaurant avec feu de cheminée et quartiers de bœuf limousin, avant que je ne me retrouve avec Sandra face à deux points cardinaux opposés. Le Pas-de-Calais en haut, le Proche-Orient en bas. L'assurance d'un point de chute au nord, l'aventure aventureuse entre Syrie et Israël au sud. L'un était ficelé – comme nos affaires –, l'autre tombait du toit. Bien sûr, comme un joueur qui remplit sa grille de Loto, je n'ai pu m'empêcher d'élaborer une projection sur les bords de la Méditerranée, mais des principes de vie et Sandra m'ont vite ramené sur la Côte d'Opale. Trop loin, trop aléatoire, trop abrupt pour elle ; trop tard pour moi. J'avais donné ma parole aux dirigeants du Portel qui m'avaient accordé leur confiance et avaient joué cartes sur table avec moi. Et puis, sait-on jamais, un pépin de santé là-bas me posait question. Adieu mezzés, falafels et baklavas, bien le bonjour au Portel, sa bière, ses chicons, son public...

Le 23 mars 2012, quatre mois après la découverte de mon cancer, la voiture était bourrée jusqu'au toit, le camion de déménagement surchargé, mais mon cœur si léger. J'avais prévu d'évoquer mes blessures de guerre à mes nouveaux dirigeants une fois sur place, rien de tordu là-dedans puisque c'était une affaire révolue. Voilà, cap plein Nord, six cent cinquante bornes à

tracer plein pot pour me retrouver au Portel, tout là-haut, même si ce n'était pas l'Euroligue. Le contrat : sauver le club, mais sans se prendre pour Bruce Willis ; sauver sa raison d'être aussi. L'autre contrat : un salaire pratiquement divisé par trois. Ce n'était pas un pont d'or. Mais un pont basculant à deux tabliers qui allait relier les rives de ma vie. Comme deux cordes vocales qui laissent passer un souffle.

Rebond offensif

Mal en point, et même patraque, voire au bord du trou. Quand j'ai posé le pied à Le Portel en mars 2012 – oui, à Le Portel, disent-ils, et non au Portel, une singularité linguistique locale –, la situation du club était grise comme le ressac de la Manche qui griffe ses côtes. L'équipe venait d'enchaîner quatre défaites, flirtait avec la zone de relégation et les joueurs semblaient démobilisés au vu des deux derniers matchs concédés avec un écart moyen de vingt-cinq points.

Oui, ça sentait la déchéance, la fin de vie en Pro B – la deuxième division –, le retour à l'ordinaire en Nationale 1 pour un gros village sans gros moyens qui s'était pourtant fait à l'idée du miracle permanent depuis cinq saisons en se maintenant dans le giron professionnel. La menace de devoir rebrousser chemin inquiétait. L'équipe était rongée par la maladie contagieuse du doute, avec pour effets secondaires l'anémie et le fatalisme. Tout ce que je venais de bouter hors de ma vie, en somme.

J'arrivais dans la peau du médecin urgentiste. Requinquer le moral des troupes, réapprendre à gagner, se sortir du guêpier. Ça, je savais faire. Au Havre comme

à Limoges en tant qu'entraîneur ; au début de l'hiver en tant qu'homme. L'adversité se décline à l'envi quand elle décide de nous assaillir ; mon antidote est d'une même composition : repousser le doute, métaboliser les mauvaises nouvelles, traquer celles qui pourraient être bonnes, s'armer de confiance, avancer ne serait-ce que d'un pas, quelle que soit la déclivité du parcours.

J'arrivais comme le cancéreux masqué, appelé à soigner les maux des autres. L'hôpital qui vient au secours de la charité, penserez-vous. Le coup d'arrêt, l'immobilisation et le défi qui en découlait avaient plutôt décuplé mon appétit de réussir la mission. Je n'en avais pas seulement l'aptitude médicale mais aussi la fraîcheur mentale du capitaine qui n'a pas pris la mer depuis des lunes. Je voulais à nouveau me jeter à l'eau, mobiliser un équipage, être gîlé d'embruns, dormir peu. L'ex-malade que j'étais débordait d'énergie rien qu'en sachant qu'il allait en dépenser. « *Cap'tain Girard is back*, m'sieurs-dames ! me répétait ma petite voix. Remontez la pioche, hissez les voiles, dégagez les culs de plomb, virez ensuite à tribord et viendront les verres à ras bord ! » Pour tout ça, j'étais l'homme de la situation.

J'arrivais, enfin, avec un pedigree et une réputation. Assez pour que chacun se sente important aux yeux de l'autre. En temps normal, la signature d'un contrat de ce type est purement formelle : une flopée d'e-mails, due à des amendements contractuels de part et d'autre, précède une rencontre formelle avec le manager général ou le président du club pour parapher l'engagement.

Cette fois, il s'agissait d'une rencontre débonnaire autour d'une tasse de café et de spéculoos.

Un samedi en milieu de matinée, accompagné de mon agent Xavier Séverin, j'avais rencontré Yann Rivoal, l'un des deux présidents avec Pierre Leprêtre, absent ce jour-là, ainsi que les principaux actionnaires, au domicile de Pascal Jullien, le manager du club. Une vaste maison contemporaine de Boulogne-sur-Mer où, dès le perron, j'étais manifestement le bienvenu. Poignées de main chaleureuses, boisson chaude et tournées de biscuits, bonne humeur sans calcul, échanges sans esbroufe qui se sont prolongés autour d'une bonne table de restaurant, où nous rejoignit Frédéric Munch, qui allait être mon assistant. J'étais bien. Xavier Séverin me l'avait prédit : « Tu verras, ce sont des gens vrais là-bas. » Il savait pourtant que je me méfiais de ces étiquettes ; il savait tout autant que mon envie de soulever des montagnes était intacte ; il savait surtout que j'allais trouver un sens que je ne soupçonnais pas dans cet environnement familial. Je lui avais en effet confessé d'une voix rauque que j'étais arrivé à un moment de ma vie où les relations à long terme prévalaient sur le business à court terme.

J'ignorais où j'avais mis les pieds.

La mayonnaise a très vite pris. Mes interlocuteurs suivaient des oreilles et des yeux l'entraîneur du Strasbourg champion de France en 2005 et élu entraîneur de l'année, celui qui avait ensuite ramené Limoges parmi l'élite, qui avait dirigé quatre cents matchs en Pro A et plus d'une centaine dans les compétitions européennes en une vingtaine

d'années. À les regarder me regarder au point que c'en était presque gênant, j'avais le sentiment d'être porté aux nues quand je ne faisais qu'arriver. Xavier Séverin m'a raconté plus tard qu'il n'avait jamais observé une telle capacité hypnotique... Un type bardé d'un pareil palmarès qui accepte de débouler au club dans une période critique, c'était une aubaine pour eux. C'était aussi la mienne. Ils n'avaient jamais cru que je me déplacerais ; je n'aurais jamais pensé que j'y poserais mon sac.

Je leur ai évoqué mes vues, mes principes de vie de groupe. Ils souriaient. « Bon, je vais imprimer les contrats, on est d'accord comme ça ? » lança à la cantonade Pascal Jullien. J'ai hoché la tête. On a finalisé les termes de notre accord, portant sur la fin de saison et la suivante, avec toutefois une clause de départ si un autre projet se manifestait, parés à faire un bout de chemin ensemble. Après le feu vert médical, j'obtenais le laissez-passer sportif. Mon espace Schengen personnel. Il me restait désormais à leur dire d'où je revenais pour être tout à fait libre comme l'air.

C'est au cours d'un déjeuner, quelques jours plus tard, que j'ai poussé mes derniers jetons sur le tapis. Même si la « gêne vocale » était révolue, il s'agissait tout de même de leur parler cancer. J'avais demandé à voir Pierre Leprêtre et Yann Rivoal, les deux présidents du club, ainsi que Pascal Jullien, le manager, les trois personnes qu'il me paraissait logique d'informer confidentiellement, « sous secret médical », d'autant plus que Pierre Leprêtre était médecin du sport. On s'est retrouvés au restaurant du casino de Boulogne-sur-Mer, un partenaire du club qui y

organisait fréquemment ses réceptions d'après-match. J'y ai joué cartes sur table, pudiquement je crois. Je leur ai livré sans fard mon autre palmarès, moins visible, celui de mon historique médical. Pascal Jullien a pu alors comprendre tout le sens de mes « démarches administratives », du délai de « réfection » que j'avais fait valoir. Pour conclure, je leur ai montré le certificat médical de l'ORL de Limoges, Xavier Zasadny, et les ai assurés que j'avais retrouvé mon esprit de guerrier. Dans ma gorge, dans ma tête, tout était au clair. Je leur laissais toutefois la main : ils pouvaient déchirer le contrat s'ils avaient le moindre doute sur mes aptitudes. Il n'en fut rien. Leur confiance en moi renforçait la mienne en eux. Je leur aurais appris que j'étais borgne, sourd et trépané qu'ils n'auraient pas levé un sourcil. Cette confession a eu le don de nous rapprocher pour de bon.

Je n'étais jamais monté aussi haut sur la carte de France. Je n'étais jamais descendu aussi bas dans la hiérarchie du basket depuis mes tout débuts à Cholet, vingt-cinq ans plus tôt. Le challenge n'était pas uniquement sportif et le tour du « propriétaire » me ramena à cette réalité. Pascal Jullien m'avait pourtant prévenu par téléphone que je ne disposerais pas des mêmes infrastructures que celles que j'avais connues... Un bâtiment vétuste situé dans le centre-ville en guise de siège de l'association sportive où s'activaient quelques bénévoles ; en contrebas, la salle Carpentier, plus proche du gymnase de collège de ZUP que du complexe sportif, pour les entraînements. Pas de bureau, pas de salle vidéo, pas de salle de vie, pas de vestiaire personnalisé ni d'espace récupération pour

les joueurs, pas de salle de musculation, une salle de danse pour les petits rats du coin, attenante au terrain de basket, pas de... J'avais quitté Cholet, Le Havre et surtout Strasbourg et leurs équipements quatre étoiles ; je me retrouvais dans un gîte rural, certes avec feu de bois jovial, cantine garnie et yeux qui brillent, mais au confort rudimentaire et système D.

J'ignorais vraiment où j'avais mis les pieds.

C'est d'ailleurs dans une maison d'hôtes, chez Chris, accolée sur les hauteurs de la vieille ville de Boulogne-sur-Mer, que nous avons pris nos premiers quartiers, dans l'attente d'une maison. Son compagnon d'alors figurait parmi les sponsors du club. Tout chez elle respirait l'hospitalité spontanée, les mots simples, le bien recevoir. Chris nous a offert une visite de la vieille ville, protégée par des remparts au pied desquels fourmillent bonnes petites adresses et animations en tout genre, et Sandra s'y est trouvée bien. Sandra a d'ailleurs cette capacité à s'intégrer en un clin d'œil, à rebondir, à assumer sa fibre d'indépendance, à trouver un boulot, ce qu'elle fit trois mois plus tard en tant qu'assistante administrative auprès d'une société norvégienne d'élevage de saumons.

Quelques jours après notre emménagement chez Chris, les deux femmes ne se quittaient presque plus. Notre hôtesse acheva d'épater Sandra en l'emmenant se balader à la « pointe aux Oies », portion de la Côte d'Opale, entre Wimereux et Ambleteuse, où le sauvage inaltéré de la terre, du ciel et de la mer réduit à néant la ronde des clichés d'un Ch'Nord pauvre et

industrieux. Mais je n'étais pas venu ici dans la peau d'un randonneur du dimanche. Dans cette installation provisoire, je devais maintenant occuper le poste de pilotage. J'avais devant moi sept matchs à disputer pour sauver les meubles.

*

Quinzième sur dix-huit, à trois points de la relégation. Tout n'a pas été rose mais le vent du nord avait finalement balayé les nuages au-dessus de la Côte d'Opale à la mi-mai. Le club avait sauvé sa chemise et la mienne restait immaculée.

En l'espace de deux mois d'une opération commando, j'ai appris beaucoup sur eux. Sur moi du même coup. À Limoges, j'étais comme assis derrière le volant d'un 4 x 4 allemand suréquipé. Du moins le pense-t-on du bord du trottoir. J'avais pris la route avec un copilote progressivement envahissant, des gardes du corps sur la banquette arrière, un pilotage automatique derrière des vitres teintées, et un carburateur qui pompe rapidement tout le jus qu'on y met.

À Le Portel, on roulait plutôt en « deudeuche » customisée qui franchissait malgré tout les cahots placés sur son chemin. On se déplaçait en minibus, on se jetait sur les promotions hôtelières quand on ne pouvait faire autrement que d'arriver la veille chez nos adversaires, on ménageait le matériel, on dépensait plus d'énergie que d'argent. Je me retrouvais au temps de La Jubaudière ou de Jallais de mes années choletaises. C'était folklorique,

mais je ne pouvais pas m'en contenter. Entraîner des joueurs professionnels dans ces conditions ne pouvait satisfaire mes impératifs personnels conditionnés par l'ambition. Il était nécessaire d'apporter à la guimbarde un supplément de puissance tout en réaménageant l'habitable et son garage si on voulait voyager loin. Des pneumatiques aux essuie-glaces, il y avait donc à faire : étayer la structure professionnelle, réaménager la salle Carpentier pour que les joueurs disposent d'une salle de vie (ce salon réservé aux joueurs dans tous les clubs) digne de ce nom, réorganiser les plannings de travail, déléguer, responsabiliser, porter un projet collectif... La mairie, la coprésidence du club, les dirigeants, les bénévoles, les joueurs n'attendaient que ça : tous ont mis la main à la pâte – ou au portefeuille – pour donner du brillant à l'ensemble.

En un rien de temps, on m'a déniché une maison spacieuse à Wimereux, un peu plus haut sur la Côte d'Opale ; un bureau, une salle vidéo et une salle de vie furent aménagés dans l'espace jouxtant le terrain de basket ; une discipline s'était instaurée, des objectifs fixés. Tous les corps constitués s'étaient retroussé les manches pour travailler en accéléré, à la manière de ces émissions de rénovation d'habitat qui vous changent une grange en loft cosy. Je comprenais un peu mieux comment le club d'une ville désargentée de près de dix mille habitants était parvenu à préserver son équilibre, même précaire, sur le fil d'une compétition sans merci ni au revoir. Il demeurait toutefois un point noir sur lequel le meilleur management possible n'avait aucune prise.

Ce club qui possédait une âme n'avait pas de corps à lui donner. En raison de sa petite salle Carpentier qui ne répondait pas aux normes requises pour évoluer dans le secteur professionnel, l'ESSM Le Portel – c'est son nom – disputait ses matchs à domicile... à l'extérieur. Son port d'attache se situait salle Damrémont, à Boulogne-sur-Mer, à quatre kilomètres de là. Sur le papier, cela peut paraître raisonnable. Sur le terrain, c'était plus problématique, surtout quand on sait que les deux clubs évoluaient au même niveau, en Pro B.

J'ignorais décidément vraiment où je mettais les pieds.

J'ai découvert peu à peu l'histoire des lieux, les guéguerres sourdes de clochers, les politicailleries locales, que les derbys sportifs n'ont fait qu'exalter au fil des confrontations des deux clubs. Car l'équipe de l'ESSM Le Portel qui joue et s'entraîne au SOM Boulogne-sur-Mer, c'est le foot des Verts stéphanois qui investirait chaque jour les installations de l'Olympique lyonnais, le rugby de Biarritz qui prendrait ses quartiers à l'Aviron bayonnais, ou Saint-Germain-en-Laye qui squatterait Paris. La proximité provoque parfois l'éloignement ; parfois, la rivalité suscite des comportements irrationnels que le seul basket alimente entre les deux communes. La bourgade défie la sous-préfecture, qui toise la bourgade, et ainsi de suite. Question de fierté pour l'un, de suprématie pour l'autre.

Là-haut, les Boulonnais ont un surnom pour les Portelois : « les Gaulois ». Un pied-de-nez qui se veut moqueur, que les gens du cru s'approprient pourtant. Oui, Gaulois, monsieur, et si fiers de l'être. J'ai appris d'eux : un village

détruit à 90 % à la fin de la Seconde Guerre mondiale et reconstruit pierre à pierre, cerné aujourd'hui de cités, miné par un chômage élevé dans l'un des bassins économiques les plus pauvres de France. Les aciéries voisines d'Outreau putréfiées dans la lave de leurs hauts fourneaux depuis quarante ans, les houillères désormais enterrées sous des terrils bouffis par l'herbage, les activités portuaires qui s'arc-boutent autour de la digue Carnot sous les vents contraires de la mondialisation, les cicatrices qui suturent un bocage raviné, la solidarité qui naît plus qu'ailleurs quand la prospérité des campagnes tombe en jachère, la résilience de ces gens qui ne pleurent pas quand le ciel est au chagrin, toujours debout à l'idée de faire la nique à l'inéluctable. Même les éléments naturels se tiennent à leur côté pour repousser le sort : la plage est l'une des rares du littoral qui s'élargit naturellement. J'ai adoré y mettre les pieds.

À Le Portel, le club de basket est devenu un totem de substitution, un index qui défie le funeste tout là-haut, un phare qui cligne de l'œil vers le plus grand port de pêche de France qu'est Boulogne-sur-Mer ici-bas. Et avec eux, Gravelines, Lille, Denain, Orchies, Calais, Saint-Amand-les-Eaux, Villeneuve-d'Ascq, Arras, d'autres vigies du basket professionnel à cent cinquante kilomètres à la ronde qui forment une chaîne pareille aux tours génoises qui protégeaient la Corse.

Dans pareil contexte où le village gaulois cohabite avec la légion romaine, la salle Damrémont de l'historique SOM Boulogne a été ces dernières années à la fois église et temple, entre deux vagues de supporters enfiévrés,

entre deux eaux se jetant pourtant dans la même mer. Une promiscuité arrangeante mais audacieuse entre deux communautés séparées par une Liane – le nom de la rivière – et une discorde, que polira le grain du temps comme les vagues leurs plages.

À l'écart du centre-ville de Boulogne-sur-Mer, le quartier de la salle de basket ne donne pas franchement à rêver. Camouflée derrière une barre de HLM, devancée par une place sans arbres abandonnée au gris du bitume et aux voitures, la salle Damrémont présente l'extérieur d'un bunker de béton brut. Les deux clubs nourrissaient une rivalité exacerbée par ce site en commun, prenant bien soin de ne pas se croiser au gré des horaires d'entraînement décalés. Les jaune et noir du SOMB d'un côté, les vert et blanc de l'ESSM, (L'Étoile sportive Saint-Michel), de l'autre, le malaise au beau milieu. Mes joueurs, les membres du staff et moi-même entrions par l'arrière de l'édifice. Tandis que les joueurs allaient se changer dans le vestiaire dévolu aux visiteurs, je saluais la concierge dans sa guitoune – et ça coûtait à cette supportrice du SOMB de me rendre la pareille... –, traversais l'espace dédié aux urinoirs, puis la remise encombrée par le mobilier des réceptions, pour gagner l'étage par un escalier de service. On a connu plus glamour comme entrée des artistes. Une fois là-haut, surplombant le terrain de basket qu'on devinait derrière des portes, j'arpentais toute la longueur de la salle de vie du club local, décorée de posters à la mémoire de ses faits d'armes, pour finir dans une pièce mansardée, aux cloisons beurre frais, parsemée de chaises et de pupitres. C'est dans ce réduit que se tenaient nos

briefings, nos séances vidéo, projetées à même une paroi granuleuse dont on retirait affichettes et punaises, qu'on remettait ensuite, comme pour s'excuser d'être passés.

Combien de fois les dirigeants de Le Portel se sont-ils confondus en excuses de peur que je ne prenne la tangente sur un coup de sang ?... Mais comment peut-on décemment claquer une porte lorsqu'elle invite à vous retrouver ? Mes premières impressions n'ont pas fléchi au fil des premières semaines d'emménagement. Je disposais d'un crédit auprès des dirigeants, mais aussi du staff et des joueurs dont j'obtenais spontanément l'écoute. Certes, je ménageais ma voix, comme on me l'avait recommandé, mais le respect observé en toutes circonstances par le collectif lors des séances d'entraînement appelait exceptionnellement des hausses de ton.

Et puis, plus largement, j'ai été rapidement touché au cœur par la gentillesse des gens d'ici, membres de la communauté sphérique du basket ou assis dans les travées rectilignes de la salle. Même une défaite n'entamait pas la ferveur du public. « Pas grave, coach », « Continuez comme ça, Éric, vous êtes sur la bonne voie », « Ce n'est rien, on voit bien que le groupe est derrière vous »... Oui, jamais de sifflets, de sarcasmes, de commentaires acides sur les réseaux sociaux. Le public collait à ce club, respectueux, généreux, positivement enthousiaste. Ils semblaient tous contents de moi, pour moi, hermétiques à la versatilité que je croyais inhérente à un score final plaqué sur un tableau d'affichage. Oui, je retrouvais le sourire en le rendant à d'autres, et cette dynamique n'avait plus qu'à se poursuivre au terme du sauvetage obtenu en fin de saison.

Je découvrais un petit monde retranché en bord de mer, d'où l'on peut distinguer les falaises blanches de l'Angleterre par temps clair. Avec Sandra, il nous arrivait d'entreprendre de longues balades sur la plage, entre vent et crachin, entre la digue de l'Épi et jusqu'au pied des quatre éoliennes, cathédrales effilées dont la blancheur verticale contraste avec la toile du ciel. On se tenait chaud comme les gens savent le faire par ici. C'est un spectacle dont je ne me lassais pas : les porte-conteneurs qui passent au loin, composant une ligne d'horizon parallèle en pointillé ; les flobarts, ces bateaux de pêche qui clapotent dans une houle tranquille ; le Fort de l'Heurt, une fortification avancée plantée sur un îlot de rochers ; et cette plage sans limites, sans entrave, tachetée de minuscules silhouettes l'hiver et au frais du printemps, des sondeurs de métaux, des mamies emmitouflées autour de bambins cavaleurs, des chiens ou des chevaux sans bride, et qu'on pouvait surplomber par la promenade sur toute sa longueur.

Au fil des semaines, je découvrais aussi des hommes et des femmes qui me faisaient revenir sans le savoir aux sources du sport, de ses émotions. Pascal Jullien le manager, bien sûr, et avec lui Pierre Leprêtre, qui allait passer la main de la présidence quelques mois après mon arrivée, au printemps 2012. Ce duo était aux petits soins pour moi. Pierre Leprêtre, médecin généraliste, m'avait orienté vers un ORL du cru pour assurer comme convenu mes contrôles médicaux une fois par mois. Palpations, échanges, bons de sortie, j'en avais presque oublié cette période dite de rémission. Tous étaient aux petits soins pour moi.

« Ce sont des gens vrais », m'avait annoncé mon agent Xavier Séverin en mars 2012, dans l'imminence de notre premier contact visuel avec eux. Je n'avais pas tiqué, mais l'expérience de la nature humaine m'avait fait comprendre que le « vrai » et, partant, le sincère allaient souvent de pair avec le succès qu'on insuffle. À l'été, soit avant le départ d'une nouvelle saison, je rejoignais son jugement. J'avais carte blanche pour le recrutement, les directives, la gouvernance de l'équipe. Tous étaient derrière moi, tout était devant moi, sans peaux de banane, ni coups fourrés, à ne me soucier que du devenir sportif.

Yann Rivoal, devenu l'unique président du club après le retrait de Pierre Leprêtre, préservait l'unité de l'héritage, gouverné par une humilité, une discrétion, une proximité, une foi qui se retrouvent rarement chez une seule et même personne de cette envergure. Comment pourrait-on deviner que la société de ce quinquans clinquant qui en paraît trente-huit, qui fait la queue au guichet, qui s'excuse de gêner en regagnant sa place dans les gradins, qui s'habille comme un ado, pèse cent millions d'euros de chiffre d'affaires par an ?

Bien que natif de l'endroit, le « Prèze », comme je l'appelle, était revenu par hasard sur ses terres, *a fortiori* dans l'état-major, sur ses quarante ans. Pharmacien de formation, il s'était fait les dents dans l'industrie pharmaceutique avant d'être embauché au sein de l'équipe dirigeante d'un distributeur pour hôpitaux et officines. La vie roulait. En 2000, l'entrepreneur créait sa boîte de distribution de médicaments à Angers puis, un soir de Toussaint, en 2004, alors qu'il venait de sortir de

l'autoroute pour rendre visite à sa famille demeurant à Boulogne-sur-Mer, les phares de sa voiture croisaient un écriteau planté au bord d'un rond-point. « Dépôt à louer ». Le lendemain, le local avait trouvé preneur ; quatre mois plus tard, Maximo Dépôt dépotait des médicaments. Avec un siège à Angers et une antenne à Lyon, la succursale posée sur la commune voisine Isques, n'était pas idéalement située pour l'export. Mais c'était chez lui.

Même s'il avait passé sa jeunesse à tâter du ballon au stade de football de Le Portel, jusqu'à ce que le ligament croisé antérieur d'un genou lui indiquent le chemin du vestiaire, il avait suivi le basket où qu'il se trouvât, comme bien des Portelois. En 2008, soit quatre ans après son implantation dans le Pas-de-Calais, un collègue pharmacien lui apprit que l'ESSM était en souffrance, par son niveau sportif, en Nationale 1 – la division inférieure à la Pro B – mais aussi par ses finances. Soit. Yann Rivoal signa un chèque de mécénat, accepta ensuite d'être partenaire du club à la condition d'intégrer l'équipe dirigeante, avec option développement de la cellule commerciale. La structure associative avait changé de statut, les bénévoles étaient revenus au bercail, la Pro B leur a ouvert ses portes. J'étais le dernier maillon de la chaîne.

La saison 2012-2013, entamée fin septembre, laissait entrevoir de belles promesses. Neuf victoires pour quatre défaites après treize journées, un solide ancrage en tête du classement. C'est à ce moment-là que ma machine s'est grippée.

*Injured list*¹

Je ne m’y attendais pas vraiment. Disons plutôt que je m’auto-persuadais que ça ne pouvait pas se produire. À la mi-octobre, Sandra était repartie auprès de sa famille à Strasbourg. Un *break* comme on dit. Une éclipse, période de flottement, sans assise, sans date-butoir. Focalisé comme j’étais sur le projet de Le Portel, la tête plongée dans le guidon, j’avais oublié de la relever. J’étais rivé sur les pédales faisaient avancer le club en omettant de regarder autour des roues. Je m’investissais d’autant plus dans mon nouveau rôle qu’il réactivait mes vœux de rétablissement personnel. Ma disponibilité de temps et d’esprit avait rapetissé sans que j’y prenne garde. Un égoïsme typiquement masculin, paraît-il. Les proches sont les premiers à trinquer en pareil cas : on estime leur soutien acquis, et l’exigence qu’on réclame dans la réussite professionnelle d’un groupe supplante progressivement celle que nécessite un couple. J’avais épousé une cause sans réaliser que

1. Placé sur la liste des blessés. Une terminologie employée en NBA et qui regroupe les joueurs blessés ou malades. Cette *injured list* figure sous chaque composition d’équipe en vue d’un match.

je divorçais de mon entourage le plus précieux. Sandra s'était éloignée parce que je m'étais éloigné d'elle ; sans le vouloir.

Ça non plus, je ne m'y attendais vraiment pas. C'est début août, soit deux bons mois avant son départ, que les premiers signes étaient apparus. Mon souffle de voix portait moins loin et je ne pouvais mettre ce constat sur le compte de l'activité basket, alors au repos pour ce qu'on appelle la période d'intersaison. Et puis, très vite, j'ai senti comme une inflammation dans la gorge, intermittente d'abord, répétée et plus soutenue ensuite.

J'ai alors pris rendez-vous au cabinet de l'ORL chez qui je passais régulièrement mes visites de contrôle.

– Voilà, docteur, j'ai mal à la gorge.

– Vous savez, monsieur Girard, après une radiothérapie, on ne retrouve pas son timbre de voix aussi vite qu'on le voudrait. Ça n'a rien d'anormal.

– Mais j'ai mal, docteur. Comme si j'avais une laryngite ou un truc du genre.

Sur mon insistance, l'ORL procéda à une fibroscopie¹ puis établit un compte rendu dont une copie me fut délivrée le 14 août, une autre étant adressée à Pierre Leprêtre, mon médecin traitant, qui avait laissé depuis deux mois la présidence du club de basket dans les seules mains de Yann Rivoal. « J'ai effectué une fibroscopie naso-pharyngo-laryngée de contrôle chez M. Girard [...]. M. Girard signale une fatigabilité vocale, une gêne à la déglutition mais il

1. Méthode d'exploration visuelle de l'intérieur des conduits (larynx, bronches,...) grâce à un fibroscope. Voir aussi note page 109.

n'y a pas de dysphagie, pas d'otalgie réflexe. L'examen clinique, la fibroscopie sont tout à fait rassurants [...]. Le plan glottique est bien cicatrisé, la mobilité laryngée est normale, il n'y a pas d'adénopathie palpable. Le résultat sur le plan carcinologique est donc tout à fait satisfaisant mais la surveillance doit être poursuivie. Sauf problème intercurrent, je le reverrai volontiers dans six mois. »

Dysphagie, otalgie, plan glottique, adénopathie... Je ne saisissais pas grand-chose de ce jargon, si ce n'est que l'examen portait sur le pharynx et le larynx, deux éléments qui jouent sur la production des sons, sur la respiration et sur la protection des voies aériennes¹. Remarquez, quand je m'adresse à mon meneur de jeu en ces termes : « Sur le pick and roll, si ton défenseur est pris dans l'écran mais que le défenseur du porteur d'écran sort en switch défensif, tu peux jouer one-on-one si tu es en mismatch ou servir ton cinq au poste bas s'il est en mismatch, OK ? », je ne suis pas sûr que tout le monde suive...

J'avais toutefois retenu une chose dans ce fatras : en gros, rien à signaler. Je fabulais. J'avais mal, mes antécédents médicaux incitaient à la vigilance, mais tout allait bien puisque la fibroscopie le disait.

1. Le pharynx est un conduit musculo-membraneux d'environ 13 cm ayant la forme d'un entonnoir qui s'étire de la base du crâne jusqu'à la sixième vertèbre cervicale et se poursuit par l'œsophage. C'est le carrefour aéro-digestif entre les voies aériennes (de la cavité nasale au larynx) et les voies digestives (de la cavité buccale à l'œsophage). Le pharynx intervient dans la déglutition, la respiration, la production des sons (phonation) et l'audition. Le larynx est un conduit cartilagineux rigide qui abrite les cordes vocales et se situe entre le pharynx et la trachée. Il assume des fonctions dans la déglutition, la respiration et la phonation.

J'ai traîné cette misère pendant plus de trois mois, alors que la saison de basket avait repris. Le temps ne changea rien à l'affaire. Au contraire, la gêne empirait. Je déglutissais avec appréhension tant la douleur était vive et la portée de ma voix restait limitée. Dans ces conditions, je n'allais pas attendre gentiment le prochain rendez-vous, programmé six mois après ma sollicitation du mois d'août. De retour chez l'ORL le 11 décembre 2012, l'échange fut cette fois plus vif...

– Docteur, j'ai toujours mal à la gorge et la gêne est très embarrassante.

– C'est un long processus, vous savez. Prenez patience.

– Patience ? Mais voilà maintenant quatre mois que ma gorge me fait à nouveau souffrir. Je suis un sportif, je connais mon corps, et si je vous dis que j'ai mal, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche.

– Mais on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, monsieur Girard...

D'omelette sans casser les œufs ? Mais qu'est-ce qu'il me racontait, celui-là ? Voulait-il me dire que j'avais délibérément forcé ma voix pour me retrouver devant lui ? Que je l'avais bien cherché ? C'est du moins ainsi que je l'avais compris.

– Écoutez, docteur, gardez vos œufs et prescrivez-moi plutôt un examen de contrôle.

J'eus droit à une nouvelle fibroscopie, dont le résultat, même différent, ne présentait pas d'inquiétude aux yeux du spécialiste à lire son compte rendu. « M. Girard présente une dysphonie à type de voix voilée invalidante dans ses activités d'entraîneur de basket [...]. La

fibroscopie est rassurante, ne retrouvant pas de signe de récurrence locorégionale [...]. Je reverrai M. Girard le 5 février 2013, muni d'un scanner cervico-thoracique de contrôle. »

Allez, circule, mon bonhomme ! D'accord, tu es sujet à une dysphonie – autrement dit à une altération du support sonore de la parole provenant d'un des trois paramètres acoustiques de la voix qui sont son timbre, sa hauteur et son intensité ; autrement dit encore, tu es enroué. Autrement dit toujours, c'est peut-être « invalidant » mais ça ne va pas casser trois œufs dans une omelette...

Le soir même, au cours d'un dîner prévu avec le « Prèze » Yann Rivoal, la conversation ricocha sur mon état de forme. Puisque je l'avais briefé sur ma « gêne vocale » du début d'année, il avait bien remarqué que je n'étais pas vraiment dans mon assiette, à déglutir inconsciemment et sans raison, tout en me touchant fréquemment le cou.

– Et toi, Éric, tu vas bien ?

Je marmonnai mécaniquement quelques mots élusifs qui, visiblement, ne furent guère convaincants. Je lui racontai alors la scène chez l'ORL. Ses yeux se plissèrent.

– Écoute, je connais un ORL de bonne réputation. Son cabinet est à Boulogne. Appelle-le d'urgence, il te prendra sûrement.

Le surlendemain, un peu après midi, j'étais dans la salle d'attente du docteur Freddy Carré, qui avait accepté de me prendre entre deux rendez-vous. L'immeuble, situé au centre-ville de Boulogne-sur-Mer, était fonctionnel, lumineux. On m'amena au bureau de l'ORL, la

cinquantaine, allure décontractée, l'œil clair, le propos direct. Passé le « bonjour, prenez place, alors qu'est-ce qui vous amène ? », le docteur Carré consulta le dossier médical que j'avais apporté dans mon porte-documents, procéda à quelques palpations pendant que je lui débalais mon historique de cancéreux et mes sensations du moment. Puis il se raidit.

– Oh oh, laissa-t-il échapper en regagnant son fauteuil. Il me paraît utile de faire des examens dès que possible.

– Dès que possible ? Mais vous en pensez quoi, là ?

– J'en pense que vous allez passer un scanner chez le radiologue, histoire qu'on en ait le cœur net.

– Un scanner ? Mais j'en ai déjà un carton plein. Ça vous paraît sérieux ?

– Sérieux ? Ça, c'est le résultat du scanner qui nous le dira. Je ne peux pas me prononcer avant, vous comprendrez, me répondit-il. Mais ce scanner me paraît nécessaire.

– Vous ne pouvez rien me dire de plus ?

– Juste qu'il faut prendre rendez-vous le plus tôt possible, c'est préférable. Je présume que vous ne souhaitez pas non plus attendre ? conclut-il tout en me remettant une ordonnance.

Freddy Carré présumait bien ; présumait beaucoup mieux que celui qui me recevait depuis huit mois pour les visites de contrôle. Visites de routine qui s'achevaient par un routinier « Au revoir, monsieur Girard, à la prochaine », propre à ne pas troubler sa propre routine. Mes alertes, mon passif, mon expérience réclamaient tout autre chose qu'un haussement d'épaules

suivi d'un « Tout va bien » quand tous les clignotants avertissaient d'une anomalie. Une légèreté qui m'avait fait perdre au moins quatre mois de prise en charge. Avec Freddy Carré, je n'attendais rien de mieux que ce qu'il avait dit : en avoir le cœur net. Rien que pour ça, je pouvais le remercier.

Quatre jours plus tard, le 22 décembre, rendez-vous était pris au Centre médical chirurgical Côte d'Opale à Saint-Martin-Boulogne pour un scanner cervico-thoracique. Rester droit, immobile, sans respirer : je commençais à connaître. Quand je sortis de la cabine dans laquelle je m'étais rhabillé, le radiologue s'avança vers moi, clichés en main.

– Bon, monsieur, je vois quelque chose. J'établis un compte rendu que j'adresserai à votre ORL.

– Quelque chose ? Mais quoi, quelque chose ?

– Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment.

– Mais quand vous me dites quelque chose, vous devez bien avoir une idée, non ?

– Tout sera dans le compte rendu, monsieur, ne vous inquiétez pas.

– Je ne m'inquiète pas, c'est vous qui m'inquiétez !

– Désolé, mais je ne peux rien vous dire de plus.

– Et quand seront connus les résultats du scanner ?

– Au plus vite, au plus vite. Quelques jours, tout au plus.

Je m'interdis de céder à la panique, de préjuger d'un résultat, résolu comme toujours à considérer la bouteille à moitié pleine plutôt que l'inverse. Comme les pièces d'un puzzle à constituer, je remâchais mes pensées :

d'accord, j'avais mal à la gorge mais pas au point d'être étranglé ; d'accord, ma voix s'était affaiblie et je déglutissais avec peine depuis dix jours maintenant, mais les conditions climatiques, ma situation personnelle avec le départ de Sandra m'avaient peut-être conduit à somatiser ; d'accord toujours, l'ORL rechignait à se prononcer et le radiologue avait vu « quelque chose », mais rien de tangible n'avait été déterminé. « *Keep cool*¹, garçon », me répétait ma petite voix. Ce pourrait être vu comme un déni ; je le considérais comme un refus mental.

Combien de fois dans ma carrière de joueur aurais-je pu « lâcher » un match si ma petite voix ne m'avait pas harcelé... On pouvait être largement menés, dominés dans tous les secteurs du jeu que je ne cédaï pas d'un pouce. Il restait du temps à jouer, donc du temps à vivre, donc une prise possible sur le cours des choses. C'est cette obstination qui m'avait permis de contrebalancer des aptitudes physiques et techniques quelconques pour être un modeste meneur de jeu de niveau national. Combien de fois ai-je repoussé mes propres limites, lors d'une séance d'entraînement, d'un travail foncier, d'une répétition de courses... « Encore une série de tirs, de pompes, de sprints, et encore une autre ensuite ! me disait ma petite voix. Il faut que ce soit nickel, tu ne partiras pas de là avant. Tu es fatigué ? C'est du vent, un aveu de faiblesse, un confort de l'esprit. Rallonge ton temps d'endurance, de lucidité, par paliers de secondes qui feront une minute au bout du bout. Hé, domine-toi,

1. Garde ton calme.

mec, ne baisse pas les bras maintenant ! » Combien de joueurs ai-je cornaqués de la sorte, qui m'ont maudit sur le moment, qui m'ont remercié ensuite...

Keep cool... La lecture du scanner avait tout de même fait dire au radiologue ce « quelque chose » qui ne présageait rien de rassurant. Mais que pouvais-je mettre, moi, dans ce quelque chose ? Rien. Le spécialiste lui-même ne pouvait pas s'avancer ; alors, je n'allais pas le faire à sa place. Et puis, tenez, soyons objectif, prenons les chiffres, ou plutôt la stat qu'un coach retiendrait, celle qui s'avérait pour le coup la plus tangible, celle qu'on m'avait donnée dix mois plus tôt : tiré d'affaire à 95 %. Pas à 50, pas à 75, mais à 95 % !!! Moi qui regarde toujours cette satanée bouteille par le cul et non par le goulot, comment pourrais-je accorder plus d'importance aux 5 % restants ? 95 à 5, c'est un score qui ne se remonte pas... Non, non, ce n'était qu'une putain d'inflammation. Ça n'allait pas revenir. Ça ne pouvait pas revenir. Et puis l'équipe marchait plutôt bien ; et puis ma fille et son ami, joueur de rugby, débarquaient ce soir à la maison pour passer les fêtes de Noël, un jour avant le reste de la famille. Ça ne tenait pas la route, tout ça.

*

Quelques heures après mon échange avec le radiologue, Marine sortait toute radieuse de la voiture qui venait de s'immobiliser devant la porte d'entrée. Je devais composer. J'ai composé. Marine, ma fille, ma

grande, Darling comme je l'appelle parfois. La route avait été longue. Elle arrivait de... Limoges où son activité professionnelle l'avait menée. Que c'était bon de la revoir, de l'embrasser. La soirée fut apaisante même si je sentais imperceptiblement son regard se figer parfois sur moi. Une bonne bouteille de vin fin fut dégustée, la chambre d'amis fut leur, j'éteignis ma lampe de chevet, mais ma nuit ne tombait pas. Mon cerveau restait en activité, zébré d'éclairs dans la tempête de mes pensées. Je m'endormis enfin.

– Papa ? Papa ? Je peux entrer ?

Le réveil lumineux indiquait 3 h 50 quand Marine a toqué à ma porte.

– Marine ? Mais oui, bien sûr, tu peux entrer !
Quelque chose ne va pas ?

Ma fille s'approcha de moi, vêtue d'un long tee-shirt, le cheveu en broussaille. À la lumière de la lampe de chevet, je découvris son visage raviné par des larmes.

– Papa, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe. Dis-moi ce qui ne va pas...

– Mais ça va, ma grande, ça v...

– Non, plus de mensonges, arrête, arrête, tu m'entends ?

– Mais...

– Écoute, j'ai vingt-deux ans, je suis en âge de comprendre, arrête de me préserver.

– De te...

– Je n'en peux plus, tu comprends ? Ces marques au cou, tu me dis que c'est ton after-shave qui te cause des brûlures ; ta voix qui tombe, c'est un jour une angine,

un autre jour un coup de fatigue. Ça fait des mois que ça dure comme ça. Et là, dans ta maison, tout ça se bouscule dans ma tête... Tu comprends ? Tu comprends ?

Je me suis effondré en larmes. Ma fille n'en dormait pas, ma fille en pleurait à s'en tordre le visage, ma fille en hurlait maintenant. Je lui avais fait du mal en ne lui voulant que du bien. J'avais été son héros en toutes circonstances, celui qui se cachait depuis que son armure était ébréchée. Marine, ma grande, je ne trouvais pas le temps, ou plutôt pas les mots, ou plutôt pas la force de te brusquer... J'ai alors inspiré profondément, me suis assis au bord du lit, lui ai demandé pardon, pardon, pardon. Et je lui ai tout raconté. Le cancer des cordes vocales un an plus tôt, la radiothérapie, les visites de contrôle, et puis cette sorte de rechute qui venait de me tomber sur la tête, l'examen à suivre qui en dirait plus... Voilà, attendons le résultat prochain et promis, je te dirai.

Le lendemain, 23 décembre, ma mère, mon frère Nicolas, sa compagne de l'époque, Nathalie, et leur fille Axelle sont à leur tour arrivés à la maison, à Wimeux. J'ai fait le vide dans ma tête. Ma voix, quand elle parvenait à traverser ma bouche, était éraillée, dénuée de souffle. Une grosse laryngite dont je souffrais depuis une petite semaine, l'alibi semblait tenir auprès de ma mère. Moins auprès de mon frère qui me cuisina en aparté, auquel je livrai assez vite mon histoire, les larmes en moins. Le repas de Noël était prévu le soir même. Parce que Nicolas et Marine allaient réveiller à Cholet avec une autre branche de la souche

familiale. Parce que j'avais un match à préparer. C'est aussi ça, la vie d'entraîneur et de joueur : la semaine de Noël est l'une des plus chargées de la saison sportive. Notre calendrier des festivités oublie les gueuletons : le 21 décembre à Châlons-Reims, le 26 contre Saint-Quentin, le 28 à Évreux. Et Sandra mon Alsacienne, pour qui Noël se prépare un mois à l'avance, finissait sûrement de disposer des santons dans la crèche là-bas. Que de sentiments contradictoires dans ma tête ce soir-là : dans un hémisphère, Marine, ma mère et Nico autour de moi, l'occasion n'était pas fréquente et les retrouvailles furent douces, rieuses même, comme après un soulagement. Dans l'autre hémisphère, une voix en berne, une arrière-pensée qui voilait sûrement les traits de mon visage, Sandra qui allait trinquer sans moi. La soirée passa si vite, le chapon passa si mal.

Ma mère avait prévu de rester auprès de moi jusqu'à la fin de l'année. L'aîné a beau avoir la cinquantaine, il reste enfant quand sa mère est là. Ma voix en berne me permettait de ne rien lui dire sur cette deuxième lame qui venait scier ma gorge depuis quinze jours. Le jour de Noël passa sans faste, en toute simplicité, à la salle Danrémont le plus clair du temps pour moi puisqu'il y avait match dans trois jours. Ma mère m'y voyait partir comme lorsqu'elle me laissait jouer dans notre courette jusqu'à la nuit. Mais il y avait un autre match qui m'attendait le lendemain : j'avais été prévenu d'un rendez-vous au cabinet de Freddy Carré pour le 26 décembre. Les résultats du scanner seraient entre les mains de l'ORL. Le cœur net.

À défaut, mon cœur était serré et mes mains un peu moites quand je me suis présenté à son cabinet, en fin d'après-midi. Je ne pouvais rien deviner sur son visage quand il est venu à ma rencontre.

– Veuillez me suivre, monsieur Girard.

Je me suis installé en face de lui, tel un collégien contrit. Je n'ai pas eu le loisir de lui demander, il m'a devancé.

– Voilà, monsieur Girard, selon le compte rendu et les clichés du scanner, il y a *a priori* une forme de récurrence. Je dis bien *a priori*.

Je restais silencieux. J'attendais la suite. Je pressentais une suite. Freddy Carré poursuivit :

– On ne sait pas trop bien où c'est ciblé précisément. Sinon, le scanner a également décelé une tache au niveau des poumons. On va devoir procéder à des examens complémentaires pour se déterminer sur ces deux points. Voyez également avec votre médecin traitant pour prendre par anticipation un rendez-vous dans un centre d'intervention.

Aïe.

J'étais resté sur une probable rémission, voilà qu'on me parlait de probable récurrence. Avec un éventuel cadeau empoisonné en prime dans les poumons. Ce que les deux fibroscopies d'août et de décembre n'avaient pas décelé, un scanner me l'agitait sous les yeux. Je devenais un récidiviste en danger ? Ré-ci-di-ve. Ma voix intérieure passait le mot en boucle ; qui enchaînait sur un sur-réaliste « pou-mon ». Non, pas possible : de zéro, de plus rien, je montais à 1 + 1. Je gonflais ma poitrine,

tendant d'y détecter un signe. Je tordais désespérément le « *a priori* » dans tous les sens, le rapprochais des 95 % de chance de guérison écrits noir sur blanc dix mois auparavant. Un leurre, ces 95 % ? Pas possible, pas autant... Je ne me persuadais pas totalement. Mais qu'est-ce que c'est que cette saloperie ? J'encaissais, mal, mais j'encaissais. Je tenais debout, j'allais récupérer, c'est sûr. Ces examens seront les bons – ou bien les pires – pour être définitivement fixé.

Un score de 95-5 pouvait donc s'inverser.

Parlant de score, je basculai quelques heures plus tard dans le match qui nous attendait. L'ESSM Le Portel recevait Saint-Quentin à la salle Damrémont. J'ai procédé comme je le fais toujours. Une fois sur place, j'ai cloisonné les cases de mon cerveau, je les ai murées. Ne pas être parasité, interférences interdites. Le cancer était rangé dans un caisson étanche, un sarcophage hermétique, enfermé dans une pièce capitonnée. Chaque chose à sa place, appelons un chat un chat, même quand il lacère une gorge. Je n'ai rien montré. Personne n'a rien vu, que ce soit avant, pendant ou après la rencontre. Le peu que ma voix expirait était suffisant pour conduire un match sans trop de complications du banc de touche. Ce soir-là, l'équipe s'était imposée assez largement (96-77), signe que les joueurs n'avaient pas été perturbés, que je n'avais pas pollué leurs esprits. J'ai joué le jeu, enchaîné les interviews, répondu aux supporters, échangé avec les partenaires lors de la réception d'après-match – qu'on appelle entre nous « le VIP » – au casino de Boulogne-sur-Mer, serré

des pognes, trinqué avec les dirigeants ; et j'ai remis ça au bar des supporters *Chez Michel*, des Get 27 encore, des retours en arrière sur le match avec ma voix qui s'amenuisait à petit feu, qui devenait cendre.

Pour être franc, j'ai beau épouiller ma mémoire, la reconstitution de cet épisode qui entoure les fêtes de Noël n'apparaît pas avec netteté. Les images sont brouillées, flottantes, l'enchaînement des faits et gestes souffre de trous dans la chronologie, qui se met alors en place par déduction. L'actualité basket était pourtant dense puisqu'on enchaînait trois rencontres en une semaine, du 21 au 28 décembre. Mon triangle des Bermudes. J'ai l'impression d'avoir traversé mécaniquement cette nappe de brouillard.

Mes pensées reprennent leur fil le lendemain, le 27 décembre, mais au soir. De retour à la maison après un « practice » avec les joueurs à la salle, je retrouvai ma mère. Elle lisait sur le canapé du salon. Je l'ai embrassée. Elle m'a demandé si j'avais passé une bonne journée. « Oui, maman, impec. » Elle nous avait mitonné une blanquette de veau. « Il y a un bon film à la télé ce soir. – Ah oui ? » On allait s'attabler. J'étais tiraillé à l'idée de le lui dire, du comment le lui dire, de l'épargner, de lui en parler cette fois. L'année précédente, j'avais bien fait de la ménager puisque j'avais repris le dessus alors qu'elle traversait comme une ombre la période de deuil de son compagnon, Xavier. Cette fois, non seulement ça s'annonçait plus sévère mais je ne me sentais pas de la laisser dans l'ignorance. À ma façon.

– Maman, si je te disais que j'ai une maladie, comment réagirais-tu ?

– Si tu avais une maladie ? Mais quel genre de maladie, mon chéri ?

– Euh, une saloperie, une belle saloperie.

Ma mère se redressa alors sur sa chaise.

– Mais qu’essaies-tu de me dire ? Tu as mal quelque part ? C’est sérieux ?

J’ai tourné autour du pot pendant une dizaine de minutes, puis je lui ai lâché le morceau. Un morceau épais de douze mois puisqu’il a fallu que je remonte à la source de mon historique médical. Un morceau qui, jusque-là, se mettait en travers de ma gorge à chaque appel téléphonique ou visite chez l’un ou l’autre. Je l’ai lâché, je l’ai craché, ce morceau, et avec lui toute cette eau qui me montait aux yeux. Elle m’a pris dans ses bras, digne et maternelle comme en toute occasion. J’étais redevenu son enfant, elle qui en a vu passer des centaines en cours de CP et de CM2, à l’école Saint-Louis de Jallais. Hasard des rencontres, j’avais récemment croisé l’un d’eux, ou plutôt l’une d’elles, Sylvaine, l’épouse du commissaire adjoint de Boulogne-sur-Mer, qui avait gardé de jolis souvenirs du temps de madame l’institutrice. Moi, je n’avais pas été le plus brillant, non, pas le plus éveillé pendant les cours, mais j’étais son enfant comme elle était ma maman, qui me susurra des mots que seules les mères savent trouver.

Le lendemain, c’était jour de match, le dernier avant une trêve de deux semaines et la reprise du championnat de Pro B programmée au 11 janvier. Rendez-vous fut donné en matinée devant la salle Damrémont pour

deux heures de trajet en minibus jusqu'à Évreux, dans l'Eure. Rien n'a filtré. Rien n'a été modifié ou perturbé dans notre routine de préparation jusqu'au soir de la rencontre. Ce n'est qu'à l'approche du coup d'envoi que j'ai ressenti un malaise inhabituel : le bruit. Ce bruit qui montait des gradins, assourdissant, entêtant, qui enveloppait la salle comme un nuage de vapeur d'eau dans une cuisine. D'abord incommodes, les clameurs qui se répondaient, se télescopaient, me sont très vite devenues insupportables à mesure que le match progressait. Un bruit qui vira au brouhaha, au tumulte, au vacarme, que la *banda* locale accentuait un peu plus. J'en ai pourtant traversé, des salles surchauffées, des houles de public hystérique, mais ce qui est l'ordinaire des enceintes sportives fermées m'emprisonnait cette fois dans une camisole insonorisée. Sur le banc de touche, que ce fût lors des temps morts ou à l'occasion des consignes distillées pendant un bref arrêt de jeu, il m'était presque impossible de me faire entendre. Je voulais encourager, crier, mais quasiment aucun mot ne dépassait le stade de mes pensées. Je parlais à vide, en panne de son, en veine de solution, et le peu qui pouvait encore suinter entre mes lèvres me faisait un mal de chien. Alors, j'ai gesticulé trois fois plus, comme dans les meilleurs films muets, j'ai mimé tout ce qui pouvait être « mimable », singé tout ce que je ne pouvais pas transmettre de bouche à oreille à mes joueurs. J'étais marionnette dans mon théâtre muet. « Battez-vous, courez, revenez, levez les bras, défendez dur ! Allez, les gars, il reste du temps, on n'est pas si

loin d'eux, croyez en vous ! No fatigue, no excuse ! Oh, je suis fatigué, moi ? Eh, vous savez ce que j'ai, moi ? Vous, vous pétez la forme, alors pétez-moi ce match !... »

Rien à dire. On a perdu de huit points. C'était le dernier match de l'année 2012. Peut-être mon dernier de la saison. De ma carrière. Les trois minibus du retour nous ont déposés vers 3 heures du matin à Boulogne-sur-Mer. « Profitez du break, les gars, ressourcez-vous. » On s'est salués, dispersés. Chez moi, j'allais retrouver le silence. Ma mère avait poursuivi son tour de visite familial en se rendant chez sa sœur en Normandie. Je me suis retrouvé seul le 29, comme le 30, comme le 31 décembre, comme le 1^{er} janvier. Loin des préparatifs, des bamboulas, des feux d'artifice, des tablées d'amis, du décompte de la nouvelle année. Pas envie de répondre aux messages, à des vœux, à des souhaits. Pas le cœur à ça. Mater la télé, mater des vidéos de matchs, solliciter ma petite voix intérieure, elle aussi en berne. Mater aussi d'un œil torve ces salves de textos de « Bonne année ! La santé surtout ! »

*

J'ai commencé 2013 assis dans un cabinet médical. Le 2 janvier, j'avais rendez-vous au département cancérologie cervico-faciale du centre Oscar-Lambret à Lille, vers lequel mon médecin traitant Pierre Leprêtre m'avait dirigé. Une heure et quart de voiture puis un gymkhana dans le dédale des couloirs entrecoupés de

cages d'ascenseurs. Le centre jouit d'une très bonne réputation. Cent vingt-cinq médecins et spécialistes y travaillent chaque jour. C'est ici qu'a été réalisée en 2009 une première mondiale en ORL, chirurgie assistée par robot. Je n'avais jamais mis les pieds dans un centre régional de lutte contre le cancer. Je n'avais jamais imaginé me perdre dans cette forêt de panneaux indiquant l'itinéraire à suivre au pénitent : département gynécologie, département cancer du sein, de l'appareil digestif, de la peau, du poumon, de l'œil, de la verge... Le mien était fléché en bleu : cancer des voies aéro-digestives supérieures. Sept cents patients y séjournent chaque année. C'est le cinquième cancer le plus fréquent en France. Mais ici, tout est cancer. Moi y compris.

Le docteur Jean Ton Van m'a reçu. Il est le chirurgien du département au même titre que Sophie El Bedoui. Les deux feuilles du compte rendu de mon scanner du 22 décembre étaient sous ses yeux. Il me confirma « une grande probabilité de récurrence ». Son propos avait le mérite de la clarté, d'explicitier les conclusions du scanner, absconses pour le candide :

« – Infiltration de la base du sinus piriforme étendue à l'espace para-pharyngé en regard, sur hauteur avec une infiltration de la loge HTE gauche, une petite formation polypoïde de 5 mm et vocale dans sa partie antérieure.

- Adénopathie jugulo-carotidienne gauche de 9 mm.
- Nodule pulmonaire de 12 mm, lobaire supérieur droit de 552 mm³. »

Le docteur Ton Van prit alors un air plus fermé.

– Et puis il y a cette tache sur le poumon qui m’inquiète...

– ...

– On va devoir faire d’autres examens. Il pourrait bien y avoir un autre cancer.

Badaboum.

Je suis sorti de l’hôpital groggy. J’étais comme ce boxeur touché à la pointe du menton par un violent crochet, qui est plié dans la seconde suivante par un uppercut au foie. L’enchaînement m’avait secoué, j’avais la respiration coupée. En regagnant ma voiture, j’avais la tête du combattant qui se rattrape aux cordes comme je me raccrochais à ces prochains examens. J’attendais encore un *lucky punch*, un coup miraculeux, comme disent les boxeurs, qui pourrait sortir de la botte d’un scanner. Bonne année, bonne santé.

De retour à la maison, je ne pouvais plus reculer. J’ai dû faire le tour des proches à avertir. Dans l’ordre, j’ai d’abord téléphoné à Pierre Leprêtre, mon médecin traitant et maintenant ex-coprésident de l’ESSM Le Portel ; puis à Pascal Jullien, le manager du club. Je retardais les appels les plus éprouvants. À ma mère, puis à ma fille. J’avais promis. Les mots furent à chaque fois au bord de l’abîme, les larmes au bord des yeux. Repartir de zéro, refaire tous les examens, engager un nouveau combat. Peut-être deux avec ce putain de nodule¹ accroché à ma cage thoracique. Qui en cachait peut-être un

1. Un nodule pulmonaire est une petite grosseur anormale, généralement arrondie, qui peut être une tumeur bénigne (le plus souvent) ou maligne, qu’il convient de surveiller par un examen d’imagerie.

autre, d'autres. Douze millimètres de diamètre, un gros plomb de chasse qui me perforait le poumon et pourtant indolore. J'ai pensé à ma mère, à Xavier, son compagnon décédé l'année précédente. Parce qu'il fallait bien que je me rende à l'évidence, c'est le pire qui pointait son nez. L'an dernier, j'avais eu le choix : radiothérapie, chimiothérapie ou opération. Cette fois, la palette rapetissait. Cette fois, c'était du lourd, du long, du *hard*. Cette fois, l'intervention monterait de deux crans : le billard ou un corps de zombie. Et que ce fût l'un ou l'autre, c'était mon boulot qui partirait à la poubelle avec... Ma petite voix intérieure refit alors surface. « Hé, garçon, tu as quarante-huit ans, tu es jeune, tu es physiquement en bon état, tu n'as jamais picolé comme un trou, tu n'as jamais fumé. Hé, nodule de merde, nodule je t'encule, on va se friter, je ne vais pas me laisser faire. »

Alors, comme le stipulait l'ordonnance du docteur Ton Van, je partis pour « un complément de bilan avec un PET scan¹, une fibroscopie bronchique, une endoscopie pour bilan d'extension locale avec prélèvement biopsique ». J'avais juste quelques détails à régler avant.

1. Le PET scan – tomographie par émission de positrons ou TEP en français – est une technique d'imagerie médicale de médecine nucléaire qui sert à détecter une tumeur cancéreuse et/ou des métastases, et à surveiller leur évolution. Un produit légèrement radioactif (isotope) est injecté dans le corps et se fixe sur les tumeurs et/ou métastases en raison de leur importante activité métabolique. Le patient est ensuite partiellement introduit dans le tube d'examen qui contient des capteurs sensibles au rayonnement radioactif de l'isotope. Un ordinateur reconstitue les images finales sur la base des données enregistrées. Le PET scan permet notamment de faire la différence entre une masse bénigne (non cancéreuse) et une tumeur cancéreuse (grâce à son activité métabolique).

*

- Sand' ? Bonjour...
- Bonjour, Éric... Comment vas-tu ?
- Ça va, ça va. Enfin, non, pas trop...
- C'est ton équipe, un joueur américain qui te fait des misères ?
- Non, non, de ce côté-là, ça irait plutôt pas mal. Les gars sont...
- C'est toi alors ?
- Disons que oui... Je voulais te dire que...
- C'est un problème à ta gorge ?
- Voilà... je vais devoir retourner à l'hôpital. Ils ont...
- À l'hôpital ? Mais qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?
- Ils ont... ils ont détecté d'autres tumeurs. Une récurrence...
- Mais à quel endroit précisément ?
- Tout proche des cordes vocales, enfin, tu vois. Et il y a peut-être des trucs qui traînent dans les poumons.
- Les poumons aussi ?
- C'est ce qu'ils disent mais ils n'en sont pas sûrs de sûr.
- ...
- Voilà, je voulais juste te prévenir. Que tu ne l'apprennes pas par d'autres.
- ...
- Ça va, toi, sinon ?
- Ils préconisent quoi comme traitement ?
- Ce n'est pas encore déterminé. On attend le résultat des prochains examens.
- Ils devraient tomber quand ?

- Dans une grosse semaine, mi-janvier, juste après.
- Ah...
- ...
- Tu veux que je vienne ?
- Que tu reviennes, tu veux dire...
- Ne joue pas sur les mots...
- Je n’ai jamais souhaité que tu t’en ailles.

Plutôt qu’attendre prostré la batterie d’examens qui allaient s’enchaîner dès le 11 janvier, j’avais eu quelques jours devant moi pour prendre des décisions. Sandra représentait la première d’entre elles, la plus émotionnelle, éruptive, et même vitale. Pour les autres à suivre, il me fallait être à froid, posé, rationnel. Quelle que fût l’option à prendre – chimiothérapie ou intervention chirurgicale –, je devais assumer ma situation. Je ne serais plus en état d’être l’entraîneur du club de Le Portel. Je devais rendre les armes, du moins temporairement. Je devais rendre des comptes aussi.

– Allô, Prèze, bonjour, c’est Éric. Pourrait-on se voir demain ?

– Bonjour, coach, oui c’est possible, plutôt en matinée, vers 11 heures. Tu pourrais passer au bureau ?

– Parfait, Prèze, merci. À demain.

Au lendemain de ma visite au centre Oscar-Lambret, Yann Rivoal m’attendait dans ses locaux, situés dans la commune d’Isques, aux abords de la RN1, à un petit quart d’heure de voiture de Le Portel. Le site longiligne ne paie pas de mine. Le rez-de-chaussée, composé d’une enfilade de bureaux, surplombe un vaste entrepôt de

rayonnages sur lesquels sont disposées des milliers de références de produits pharmaceutiques.

– Viens plutôt dans la salle de vie des employés qui sont actuellement dans le dépôt, on sera plus à l’aise pour discuter. Un petit café ?

Yann Rivoal était comme à son habitude, cordial, sans chichis. Pendant qu’il cherchait deux tasses dans un placard, j’ai amorcé la discussion.

– Voilà, Prèze, je voulais vous dire que je vais devoir me faire soigner.

– Oui, j’en ai entendu parler.

– Pardon ?

– Pierre Leprêtre m’a laissé entendre hier soir en quelques mots vagues que ton état te causait du souci.

– Ah... Il faut que vous sachiez que je ne pourrai pas assurer pendant un temps ma fonction de coach. J’ai encore un an et demi de contrat mais s’il faut que je démissionne, je le ferai.

– Soigne-toi d’abord, Éric, on verra pour la suite.

– Pour être honnête avec vous, il est même peut-être préférable de casser le contrat. Je n’ai aucune idée de la dur...

– Casser le contrat ? Casser le contrat...

Yann Rivoal répétait ces mots, les laissant en suspension dans l’air, puis il enchaîna :

– Oui, Éric, on va déchirer notre contrat. Pour en signer un autre.

– Un autre ? Comment ça, un autre ?

– Et si on travaillait plutôt sur une plus longue période ? Et si on le prolongeait, ce contrat ?

- Mais, Prèze, je... je... j'en serais rav...
 - Tu sais que le club va grandir, qu'une nouvelle salle devrait voir le jour. Alors, travaillons sur ce projet ! Trois ans, ça te dirait ?
- Oui, Prèze, je vais me soigner. J'en aurais presque chialé.

*

La reprise de l'entraînement avait été fixée au lundi 6 janvier, soit cinq jours avant le déplacement de l'équipe à Aix-les-Bains pour le compte de la première journée de la phase retour du championnat. En ce tout début de semaine, j'allais devenir un centre d'attraction à mon corps défendant. En concertation avec le Prèze, on avait en effet demandé au journaliste Philippe Cadart, qui couvre le basket depuis des années pour le média-titre de la région qu'est *La Voix du Nord*, de venir à la salle en début d'après-midi. L'annonce publique de mon cancer, qui serait relayée par le quotidien régional et l'Agence France-Presse dont Philippe Cadart était le correspondant local, devait couper court aux possibles fuites et rumeurs qui n'auraient pas manqué d'enfler. Le Prèze fut d'ailleurs un brin gêné en enchaînant dans la même phrase ses « bons vœux et bonne santé » au journaliste puis mon « indisponibilité pour maladie ». Voilà, l'affaire était dite. Il me restait maintenant le plus pénible à assumer dans la foulée : l'annoncer aux joueurs et aux membres du staff avant la séance d'entraînement.

Frédéric Munch, mon assistant, était allé les chercher dans le vestiaire alors qu'ils papotaient en attendant le

briefing de reprise du début d'année et la séance qui allait suivre. Les joueurs se sont alors regroupés en salle de réunion comme s'il s'agissait d'une causerie autour du Prêze, de Frédéric Munch et de moi-même. Frédéric allait assurer la traduction pour nos éléments américains¹. Il allait surtout prendre la relève. Mon monologue sortait d'outre-tombe, parlait en substance de la maladie, d'une incompatibilité, d'un intérim à durée indéterminée. À mesure que les phrases tombaient, leurs gestes se sont progressivement figés, leurs têtes une à une se baissaient. Vers la fin de mon intervention, mon souffle s'est mis à s'accélérer. Voilà, messieurs, me suis-je dit, le capitaine doit quitter l'équipage, va prochainement poser le pied sur une terre hostile pendant que le navire s'éloignera. D'ici là, j'assurerai la conduite des entraînements comme des matchs, du moins quand mes rendez-vous médicaux à venir le permettront. Quelques bras m'ont alors effleuré, touché, tapoté l'épaule. J'écopais d'une double peine : d'un côté, exclusion de terrain – faute disqualifiante, dit-on dans notre jargon – et, de l'autre, un match couperet avec un adversaire maléfique impossible à « *scouter*² ». Ma tête fut la dernière à plier, cachée derrière mes deux mains.

« Bon rétablissement et courage, coach ! », « Vraiment de tout cœur avec vous, courage ! », « Courage, Éric ! Un

1. Il s'agissait à l'époque de Darnell Wilson, Sherman Gay et Ronnie Taylor.

2. Terme anglais, largement repris dans l'univers du basket, voulant aussi bien dire être à la recherche d'un bon joueur pour le recruter que décrypter, analyser le jeu d'une équipe.

des plus grands coachs français ! », « Matez la maladie et revenez en force ! », « Bon courage à toi qui as toujours surmonté les épreuves », « Grand grand respect. Vraiment de tout cœur avec vous », « Je me joins à cet océan de soutiens qui vont vous vitaminer ! »... Je n'ai pas compté les messages de réconfort – envoyés par des proches, des connaissances, des fans de basket, des mères de famille, des anonymes... – qui ont suivi. Un e-mail chassait un texto, qui chassait un message vocal. Chaque lecture secouait mon ventre tendu. Comme je n'étais pas inscrit sur un réseau social, c'est la page d'accueil du compte Facebook de ma fille Marine qui croulait sous les témoignages plus formidables les uns que les autres ; Marine qui créa un compte dédié sur sa page tant les demandes de nouvelles, les « posts » d'encouragement s'amoncelaient. Du cercle étriqué des entraîneurs de basket, les signes furent plus rares. C'est ainsi. Nous sommes en concurrence larvée sur un match, pour un boulot, et les quelques affinités se font et se défont au fil des enjeux. En outre, mon caractère trempé, sans source de clivage, n'arrondissait pas les angles. Dans ce milieu, on se déteste plus qu'on s'aime et je n'attendais rien de lui, du collègue des entraîneurs comme de celui, plus élargi, des institutions du jeu, trop égocentrées sur leurs mandats électifs. Pourtant, quelques-uns s'étaient manifestés avec un « Courage, Éric ». Ceux avec lesquels je partageais un bout de vie en commun – Laurent Buffard – ou une conception de la vie professionnelle – les frères Jean-Luc et Christian Monschau. D'autres auxquels je n'aurais pas forcément pensé, tels Denys

Choulet¹. Nos vies de compétiteurs sont ainsi faites : une défiance permanente, de rares amis. Il reste que je n'arrivais pas à suivre, à répondre à tous. En deux jours, plus de deux cent cinquante nouveaux messages de solidarité ont afflué sur l'écran de l'ordinateur.

Il y a des jours, des périodes, où ça tombe comme à Gravelotte. Parmi les personnalités d'une génération qui décroche plus aisément le téléphone qu'elles ne cliquent sur un *like*, voilà Michel Léger qui m'appelle. Il avait été mon président durant mes années de joueur à Cholet Basket, après avoir fondé le club en 1975. Un tempérament, une gueule, une générosité, un entrepreneur, un audacieux aussi puisqu'il avait été le premier à remettre les rênes de l'équipe première à des entraîneurs américains, Denis Calzonetti puis Tom Becker, au grand dam des frileux des instances comme d'une frange du public de La Meilleraie. « On fait venir des joueurs américains pour les faire jouer comme des Français, répétait-il à l'époque. Pourquoi ne pas faire venir des coachs américains pour faire jouer les Français comme des Américains ? » Oui, sacré bonhomme que Michel Léger. Qui m'appela non pour me reconforter – il n'avait pas été prévenu – mais pour m'annoncer le décès d'un de mes anciens coéquipiers, Maurice Brangeon. Une crise cardiaque à quarante-huit ans, mon âge d'alors. Après l'assassinat sordide, deux ans plus tôt, d'Hervé Brégeon², autre partenaire avec lequel

1. Entraîneur à Gravelines, Roanne, et depuis 2013 à Chalon-sur-Saône.

2. Sa jeune épouse dominicaine avait commandité son meurtre en août 2011 alors que le couple vivait en République dominicaine.

nous avons décroché le titre de Nationale 2, le trio était bien amoché. Le malin rôdait aussi autour de moi.

Les jours plombés passaient. Quotidien chamboulé, tête lourde, obstruée, quand bien même je laissais un minimum d'espace à l'angoisse. Deux échéances approchaient, de front : d'abord, le match à Aix-Maurienne, le 11 janvier. J'ai fait comme si. La veille, entraînement à la salle à 9 h 30 avant un déjeuner collectif *Chez Michel*, la brasserie des supporters qui anime la place de l'église de Le Portel. Je ne dérogeais pas aux habitudes, surtout pas. Jusqu'à ce que l'équipe et le staff s'acheminent ensuite vers la gare de Boulogne-sur-Mer pour sept heures de train jusqu'à Aix-les-Bains. Je les ai quittés en sortant de *Chez Michel*. Premier match forfait en dix-huit ans de carrière. Je me demande encore qui, de l'équipe ou de moi, encourageait l'un plus que l'autre.

À peine revenu chez moi, je me suis installé devant l'ordinateur pour consulter mes e-mails. Répondre aux messages de soutien, évacuer la paperasserie. Et puis un message tout frais est apparu en tête de la boîte de réception. Il provenait de Benoît Mangin. Benoît était alors dans le train qui filait sur Aix-les-Bains. Il était – et est toujours – le meneur attitré de l'équipe. Je ne vais pas trop en dire sur lui de peur que mes propos soient mal interprétés par quelques équipiers. Disons que le garçon est loyal, posé, talentueux, un battant, qu'il a connu les belles années du club où il est arrivé en 2011, en provenance de Châlons-Reims. Depuis, il n'a pas quitté Le Portel en dépit de nombreuses sollicitations de clubs plus huppés. Le cœur a parlé, me disait-il encore en signant

un nouveau contrat en mai 2015. Son message parlait lui aussi. Fort, bouleversant. Je ne déflorerai pas sa teneur mais le garçon n'a pas connu que les joies partagées des victoires dans sa vie familiale. Les accidents rapprochent ceux qui pourraient s'isoler.

Bon, le lendemain soir, il y avait match, il fallait emmagasiner un peu de sommeil. Ça tombait bien ; la deuxième échéance arrivait : j'avais préalablement un rendez-vous avec l'anesthésiste à Oscar-Lambret, avant de passer au PET scan dans la foulée.

*

Il y a des jours, des périodes, où ça tombe divinement du ciel. Des micro-bonheurs qu'on capte bouche ouverte, qu'on savoure jusqu'au palais, qui exalte jusqu'aux plus éloignés des capteurs sensoriels. La journée qui débutait en ce 11 janvier n'avait pourtant rien de réjouissant. Entre le rendez-vous avec l'anesthésiste-réanimateur en début de matinée pour une endoscopie¹ et le PET scan prévu l'après-midi, j'allais passer le plus clair de mon temps chez Oscar (Lambret) comme je le surnommaï bien vite. Oui, une journée galère, enchaînant des tests médicaux, un passage dans un sarcophage blanc truffé de capteurs et des heures à poireauter.

1. Aussi appelée fibroscopie, l'endoscopie permet d'explorer l'intérieur d'un organe ou d'une cavité du corps en y introduisant un endoscope, une petite caméra placée au bout d'un tube fin et souple contenant des fibres optiques. Elle nécessite une anesthésie locale ou générale.

Seulement, avant de me coltiner une heure et demie de trajet à jeun pour me rendre à Lille, je suis tombé nez à nez avec un lever de soleil dans ma campagne brumeuse. Sandra était devant ma porte au petit matin. Elle se tenait là, un petit sac pourpre à une main, son teint continuellement hâlé, un sourire à craquer, et mes bras qui l'ont serrée. Sandra m'était revenue, je pouvais partir léger.

La biopsie endoscopique – avec prélèvement de tissus –, réalisée sous anesthésie générale, commençait à m'être familière. Comme les lieux, les appareils, les visages autour de moi. Néanmoins, je suis du genre regardant, rétif, j'avoue, et je ne voulais pas m'habituer aux rituels sans rien dire ou objecter aux membres du corps médical à qui je donnais du fil à retordre. J'avais un boulot, des joueurs qui comptaient sur moi, des dirigeants qui s'appuyaient sur moi, un public qui plaçait ses espoirs en moi. Je négociais avec tout le monde un report de date, un horaire d'admission compatible avec mon agenda basket, questionnant – voire irritant – sans cesse mes interlocuteurs. Pourtant, au réveil, une petite surprise m'attendait de la part de l'anesthésiste.

– Bon, et pour votre demande de report d'un jour de votre admission pour fibroscopie bronchique, c'est d'accord. Vous serez attendu au centre le jour même de l'intervention, soit le 15 janvier à 7 heures. Ça vous va comme ça ?

Et comment que ça m'allait ! J'avais le feu vert pour être présent au match de Coupe de France qui nous opposait à Rouen, alors pensionnaire de la Pro A. Un

seizième de finale à la maison, ce n'est pas rien ! Je l'aurais embrassé, le garçon.

Mais avant d'assister à ce match, je devais boucler l'après-midi sur le parquet d'Oscar. Un match d'une tout autre importance, et ce n'était pas gagné. Le PET scan, qui a la particularité de passer tout le corps au peigne fin, allait une bonne fois pour toutes déterminer le potentiel – bénin ou funeste – du fameux nodule qui stagnait dans un de mes poumons. Et même sonder si cette petite saloperie de comète ne masquait pas des météorites de même matière dans son cercle de gravitation. L'épreuve de vérité, *the game*, avec coup d'envoi à 13 h 30, dont le sort allait se décider dans les sous-sols d'Oscar.

Le match se découpa en quatre quarts-temps, comme au basket : d'abord, l'injection du radiotraceur – appelé isotope – qui réclama ensuite une grosse heure d'attente afin que le produit se diffuse dans l'organisme ; puis le tunnel du scanner, soit une bonne demi-heure allongé, sans bouger ni contracter les muscles ; boire de l'eau et encore de l'eau en sortie d'examen afin d'éliminer la faible radioactivité de l'isotope ; enfin, à l'image d'un match incertain, qui peut basculer d'un camp à l'autre, l'attente d'un scénario imprévisible.

Je suis sorti de ce parcours du combattant vers 16 heures. Après un match de basket, la feuille de stats détaillant le résultat final nous tombe dans les mains dans la minute qui suit. Les conclusions d'un PET scan prennent plus de temps : deux, trois jours, jusqu'à réception à domicile d'une enveloppe à en-tête qui fait toujours froid dans le dos. Deux, trois jours,

m'avait-on dit dans la salle d'attente... Mais que fait-on pendant cette garde à vue de soixante-douze heures ? On compte les moutons, on joue à cache-cache avec les clichés des examens, on se ronge les ongles jusqu'aux cuticules, on passe ses nerfs sur le tronçonnage de la haie mitoyenne ?

Tel un PET scan, je ne pouvais m'empêcher d'examiner mentalement le secteur infecté. La traque de la récurrence qui se planquait quelque part entre deux tissus, deux membranes, deux je ne sais pas quoi ; la chasse aux nodules, aux ganglions sournois, avec ces drones à résonance nucléaire qui photographiaient la zone de conflit. Allaient-ils en débusquer d'autres, qu'allait-il en sortir, à quoi devais-je me préparer ? Je tournais déjà en rond à peine sorti d'Oscar quand mon téléphone portable bipa. « Rappelez-moi. » C'était un texto de Servais Tomavo. J'avais préalablement ratissé tout ce qui se faisait de mieux dans la région pour obtenir des conseils et ceux de Servais Tomavo, radiologue réputé de Lille et... président du club de basket de la ville, pouvaient être précieux. Je lui téléphonai dans l'instant. Servais Tomavo fut agréablement disponible : il connaissait bien le *staff* d'Oscar et allait se renseigner... Effectivement, moins d'un quart d'heure plus tard, il me rappelait.

- Allô, coach ?
- Oui, monsieur Tomavo.
- Bien, je suis en mesure de vous confirmer que le PET scan n'a pas détecté de nodule cancéreux dans les poumons.
- Concrètement, ça veut dire que...

– Oui, c’est ça, que vous n’avez *a priori* rien aux poumons.

Rien ? Rien ! Que dalle ! Nib ! Putain, rien de rien dans le coffre, *clean* comme un bébé ! J’ai placé le « *a priori* » sur le compte de la proverbiale précaution du corps médical. Ce n’est pas l’ambulancier de service qui me l’assurait mais un ponte de la région. Eh, c’est quand même le PET scan qui le disait, ce n’est pas n’importe quoi, un PET scan ; ce n’est pas une fibroscopie ou une palpation de mes deux ! Wouaaahhhh ! Fuck le nodule ! Fuck, fuck, fuck ! Le combat était maintenant ramené à deux adversaires, ceux des débuts. Le laser rose de Dark Vador contre le laser bleu de Luke Skywalker. Ne pas se laisser bouffer par le côté obscur de la force. La baston redevenait plus équilibrée, du un-contre-un façon basket de rue. Lui, l’attaquant fourbe qui était revenu à la charge ; moi, le défenseur qui devait le faire douter, déjouer et jouer l’interception pour finir l’action avec un *dunk*¹ planté à l’autre bout du terrain. C’était la stratégie, ma stratégie, la seule qui vaille. Ah, oui, c’était de la stratosphérique méga-bonne nouvelle !

Les appels téléphoniques qui ont suivi ont été beaucoup plus faciles à passer qu’en début d’année. Sand’, ma mère, ma fille, mon frère, le Prèze, le doc, les potes, le... J’aurais appelé les Deep Purple² et Michael Jordan si la batterie du téléphone n’était pas tombée à plat.

1. Action spectaculaire qui consiste à marquer un panier en projetant le ballon dans l’arceau, à une ou deux mains.

2. Groupe de rock britannique des années 1970 que j’écoutais en boucle...

Bon sang, que c'était une bonne journée. Qui devait maintenant mettre le grappin sur la soirée pour être grandiose. J'ai retrouvé la maison, j'ai retrouvé Sandra, et à 20 heures tapantes j'étais assis devant mon ordinateur, connecté à un site de *streaming*¹. Mon équipe jouait à Aix-les-Bains un match important – mais quel match n'est pas important pour un entraîneur ? – et mon banc de touche avait le moelleux du canapé du salon. Suivre les siens *via* un écran fut une torture... Je me parlais, m'engueulais ! « Change de système défensif, fais entrer Ronnie, monsieur l'arbitre, voyons, vous n'êtes pas sérieux ! » Et ce score qui zozote ! Huit points d'avance à la mi-temps, quatre à la fin du troisième quart-temps, puis égalité au buzzer ! Je ne tenais plus en place... Et au bout du bout de la prolongation, la délivrance ! 78-83 à la fin. Énoooooormes, les mecs ! Énorme aussi le tombereau de messages qui s'est déversé dans mon téléphone : « Pour toi, coach ! », « Yes, coach », « On pense à toi, coach »... Mon 31 décembre minuit était arrivé avec quinze jours de retard...

On enchaînait, et moi avec, qui pensais déjà moi sans. Au cours de cette période qui courut sur plusieurs semaines, mes joueurs étaient comme habités par une force intérieure. Les heures passées à répéter leurs gammes, les combinaisons, les choix de jeu étaient propulsés par un désir collectif de surpassement que j'avais rarement vu. J'en souriais presque : n'importe quel promeneur du dimanche qui passait par là aurait

1. Principe qui permet la lecture ou le téléchargement d'un flux audio ou vidéo sur Internet ou sur les réseaux de téléphonie mobile.

pu prendre ma place tellement les joueurs étaient conditionnés. Magique, c'était magique.

L'euphorie du groupe aidant, il n'était pas question de céder à l'abatement personnel. Des joueurs m'ont même confié rétrospectivement qu'ils ne m'auraient jamais imaginé en proie à un combat intérieur si je ne les avais pas avertis. Je pourrais leur répondre maintenant que leur engagement résolu dans un esprit collectif a probablement musclé mes défenses immunitaires. Oui, bien sûr, ma voix chancelait, perdait de son résonnant, propageait une fatigue générale dans mon organisme, mais que ce fût lors des entraînements ou des matchs à suivre, je tenais le choc, la baguette, mon rôle. En somme, le basket me tenait debout.

Dès la mi-janvier pourtant, un compte à rebours s'était enclenché. À des examens succédaient d'autres examens, à des consultations d'autres rendez-vous. Des anesthésies, des explorations, des prélèvements, des clichés, des attentes, des bilans, des constats, des conclusions... L'étau se resserrait. Il fallait bien que tous ces résultats aboutissent à une décision. Chimiothérapie, opération ? Elle fut prise le 23 janvier à 10 h 20.

J'ai saisi la solennité du rendez-vous dès qu'on m'a fait entrer. Plusieurs médecins et spécialistes étaient regroupés autour du professeur Jean-Louis Lefèbre dans son cabinet. Des visages que je reconnaissais, tels que ceux des docteurs Jean Ton Van et Sophie El Bedoui, cinq ou six autres moins familiers, voire inconnus. Tant de blouses blanches réunies en si peu d'espace ne présageaient rien de bon. Silence général,

atmosphère lourde, j'avais l'étrange impression de me retrouver à la barre d'un tribunal. Accusé Girard, asseyez-vous.

J'ai alors pris place devant le bureau de Jean-Louis Lefèbvre. L'homme est grand, énergique, sans détour, et je préférais ça. Des types comme moi, il avait dû en voir défiler des centaines, et d'autres attendaient probablement leur tour sur le perron de sa porte. Un anneau parmi tant d'anneaux d'une chenille processionnaire. Au crépuscule de sa carrière de chirurgien, sa méthodologie d'approche était rodée, efficace, froidement efficace. Il s'est alors levé, a pris sa chaise en passant, et s'est posé face à moi, pour une ultime palpation. Puis il a planté ses yeux dans les miens. Nos genoux se touchaient.

– Voilà, monsieur Girard, je vous confirme la récurrence de votre cancer. Nous allons donc pratiquer une intervention pour une laryngectomie totale.

Pan !

J'ai senti que je vacillais. Je n'avais jamais connu le moindre vertige de toute ma vie, mais voilà que mon corps s'est affaissé, que ma tête s'est inclinée, prise d'étourdissements. Une laryngectomie totale, c'est-à-dire l'ablation de mon larynx, où se situent notamment les plis vocaux... Le peu de voix qui me restait allait donc se perdre à jamais. J'étais dans un état second. Mon fluide d'énergie s'enfuyait, ma force de résilience, mon esprit de combat, mon sang dans les veines, tout foutait le camp...

– Un sucre... Je peux avoir un morceau de sucre, s'il vous plaît ?

Le professeur Lefèbvre ne me lâchait pas. Pendant que je suçotais le carré de sucre qu'on m'avait apporté, ses genoux enserraient désormais les miens tandis que ma lucidité revenait.

– Ne vous alarmez pas, nous allons vous poser une prothèse phonatoire qui vous permettra de préserver l'usage de la parole.

– Une prothèse ? Vous voulez dire quoi ? Comme un petit tube dans le cou ?

– Oui, ça se présente comme ça. Le procédé est courant et fonctionne très bien. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ce que j'en pense ? Mais que voulez-vous que j'en pense !

– ...

– Mais est-ce que je pourrai parler après ? Est-ce que je pourrai coacher ? Et ma voix, elle aura quelle intensité, ma voix ?

Les questions sitôt formulées laissaient place à d'autres. Mais le professeur Lefèbvre ne bronchait pas. À bout d'interrogations face à son mutisme, j'eus grand-peine à lui en soumettre une autre...

– Il... il n'y a rien d'autre à envisager ?

– Rien, non.

– On est obligé ? Si je ne le fais pas, que se passera-t-il ? Si j'ai deux ou trois ans devant moi comme ça, on verra plus tard, non ?

J'en étais là dans ma tête, à me donner arbitrairement trois ans au pire sans réels emmerdements, sans rendez-vous médicaux à la queue leu-leu, sans soins épuisants,

sans sonde ni canule, sans trois heures d'allers-retours... Trois ans de crédit, tout compte fait, ça m'allait bien. J'avais bien vécu, la vie m'avait plutôt gâté jusqu'à la lisière de mes cinquante ans, je l'avais bien croquée. Alors, trois ans à suivre, les derniers, tranquille comme Baptiste, à prendre mes cliques et mes claques, à profiter des derniers rayons du soleil, à jouir sans limites de tout ce miel qui coule, la mer, les cocktails sur une plage avec Sandra, les voyages, les bringues entre potes, un refuge paradisiaque avec Marine, ma mère, Nico, mes proches... et puis, au bout du bout, dire ciao à toute la compagnie, bye-bye ici, partir pour de bon, c'était le deal. Oui, c'était bien comme ça ; j'étais prêt à signer ce contrat, sans clause ni alinéa surajouté. Alors toubib, on tope là ?

– Si vous restez ainsi, monsieur Girard, vous avez quatre mois à vivre.

*

Quatre mois. La donne n'était plus la même. Entre le moment qui sépare habituellement des réservations pour un voyage au soleil et l'arrivée sur place, et je n'aurais plus été de ce monde. Quatre mois, le temps que la tumeur se développe, ai-je compris ; qu'elle obstrue le larynx, l'asphyxie, le mette hors d'usage, au point de ne plus pouvoir ni boire ni manger au final. Cinq semaines plus tôt, mon ORL habituel n'avait rien vu d'alarmant ! Moi, j'assimilais cela à une erreur médicale : d'hypocondriaque à ses yeux, je passais à patient en danger pour ses confrères.

Jamais je n'avais imaginé dégringoler si vite, si bas. J'étais épouvanté tout autant qu'en colère. Jamais je n'avais imaginé qu'un truc appelé « carcinome épidermoïde différencié invasif¹ », comme rapporté dans les conclusions du scanner, résumait ce qui allait advenir. Jamais je n'avais réalisé que l'opération serait suivie de la pose d'une prothèse. D'accord pour me faire charcuter, pour me faire javelliser l'intérieur de la gorge, qu'on procède à un curetage, mais qu'un bout de plastique prenne place dans mon cou me stupéfiait, me révolta. J'allais entrer dans un manoir hanté où survivait une autre famille, celle des laryngectomisés, même si je m'y refusais. Mais ce cancer, même karchérisé, se verrait. Girard l'entraîneur deviendrait Girard le handicapé. Doublement handicapé même : un témoin apparent du cancer planté dans le gosier et une voix de zombie. Si j'en retrouvais une...

Si le mode opératoire et l'acuité professionnelle du professeur Lefèbvre me paraissaient irréprochables, il ne me coûtait rien de recueillir l'avis d'un autre spécialiste. Par l'entremise de Thierry Liaud, un ancien équipier du temps où je jouais en Nationale 2 à Cholet, j'avais pu obtenir un rendez-vous deux jours plus tard, le 25 février, avec un ponte du centre régional de lutte contre le cancer Gustave-Roussy, à Villejuif (Val-de-Marne). Bien que sollicité de toutes parts, le

1. Ainsi mentionné dans la conclusion du PET scan. Le carcinome est un cancer développé à partir d'un tissu épithélial (peau, muqueuse). Un carcinome épidermoïde renvoie à un cancer de l'épithélium malpighien, c'est-à-dire à un type de tissu recouvrant la surface d'une cavité interne de l'organisme.

cancérologue avait accepté de me recevoir quelques minutes. Comme il finissait la lecture de mon dossier médical, j'ai enchaîné immédiatement. Et sans détour.

– Professeur, si j'étais Johnny Hallyday, que lui préconiseriez-vous ?

– Hallyday ? Je m'en fous, d'Hallyday ! Mais si c'était pour mon père, je lui conseillerais la même chose que ce qu'on vous préconise.

Je pouvais rentrer. Et plutôt fissa : on avait match le soir même à domicile contre Hyères-Toulon.

Restaient trois semaines devant moi avant de changer de corps, de l'accepter. Trois semaines rythmées par une vingtaine de séances d'entraînement et trois matchs. Toujours concentré, toujours à fond. Ma voix s'éteignait à l'usage, à l'usure. J'avais pris le parti de la violenter jusqu'à extinction des feux puisque de toute manière, après l'opération, je n'en aurais plus. Je me souviens des dernières rencontres disputées à domicile, contre Fos-sur-Mer, contre Hyères-Toulon. Deux victoires mais aussi, mais surtout, ce public, leurs banderoles à mon égard – « Pour Éric, on est avec toi » –, ces marques de solidarité auxquelles je ne pouvais répondre que par des signes de tête. Sur le banc de touche, je devenais graduellement un clone du mime Marceau. Tout aussi graduellement, j'ai peu à peu laissé le manche à mon assistant Frédéric Munch.

Mettre la main sur l'organisation générale, sur le planning hebdomadaire, intervenir pendant les entraînements, prendre la parole lors des briefings d'avant-match, puis au cours des temps morts pendant les

rencontres... Depuis le début de ma carrière, j'avais toujours souscrit à un principe : déléguer à mes assistants, que ce fût Tom Becker, Jérôme Navier ou Bertrand Van Butsele. C'était un pacte de confiance, d'appréciation. Moi-même, j'avais endossé avant eux ce rôle d'assistant lorsque j'officialiais à Cholet. Ce binôme, parfois trinôme dans des équipes plus structurées, nourrit un lien de complémentarité et j'avais bien conscience qu'en m'effaçant progressivement, Frédéric Munch en tirerait une reconnaissance accrue auprès des joueurs, mais aussi des dirigeants et des supporteurs lorsqu'il serait à la manette les soirs de match.

Dès lors, si je mettais au point la trame des séances d'entraînement, nous préparions ensemble les exercices adéquats, qu'il se chargeait ensuite de superviser sur le terrain. Du bord de touche, je m'assurais que les systèmes de jeu à mettre en place étaient respectés, que mon assistant l'était tout autant par d'éventuelles fortes têtes. Parfois, il fallait remettre du gaz, du rythme, et un geste de la main bien spécifique, ou un claquement sec de talon sur le parquet pour corriger un oubli, suffisaient. Quant aux matchs proprement dits, l'équipe volait alors de ses propres ailes, scrupuleuse, battante, si respectueuse d'un basket collectif en mouvement perpétuel. Au besoin, j'intervenais brièvement : une consigne murmurée à l'oreille de l'un, un croquis explicite sur mon ardoise magique, pour un autre. Voilà, l'équipe était sur de bons rails et je voulais laisser un bébé propre. En bonne santé. Je n'étais pas inquiet pour un sou. Avec moi – ou plutôt sans moi –, les joueurs avaient

une source de motivation toute trouvée, une cause à défendre, une pensée à honorer.

J'ai tenu mon rang jusqu'au 8 février, avec la réception de Pau-Lacq-Orthez à la salle Calypso de Calais. C'était à l'occasion, comme on l'appelle ici, du « match carnaval ». Une folie douce, une fièvre bigarrée, des flonflons partout, des gens déguisés et rieurs, une ville, une région en fête, une salle en liesse... L'équipe de Le Portel s'était inclinée face aux Palois mais les spectateurs applaudissaient à tout rompre. Peu après la fin du match, une délégation de supporters m'a alors rejoint. « Tenez, coach, c'est pour vous. » Un drapeau américain truffé de signatures et avec ce message imprimé au feutre : « *US ESSM Force, for Eric, you will never walk alone*¹. »

Le bulbe inférieur de mon sablier était maintenant proche d'être rempli. Presque comblé même, niveau basket. Le soir du 12 février, mes joueurs se sont imposés de six points à Bourg-en-Bresse, l'un des ténors du championnat de Pro B. J'aurais tant voulu en être, mais je me contentais encore de la procuration du *streaming* de l'ordinateur. Cette fois, je n'avais pas obtenu de report de la date d'admission à l'hôpital, fixée au lendemain.

Voilà, on y était. J'étais dans le tunnel qui sépare un vestiaire du terrain de jeu. Concentré, gainé des pieds à la tête. Avec Sandra, nous sommes arrivés à Oscar vers

1. « Tu ne marcheras jamais seul. » Chanson de l'après-guerre qui est devenue l'hymne culte de plusieurs équipes de football, et tout particulièrement de celle des Reds de Liverpool.

17 heures. Peu après mon installation dans la chambre, trois membres de l'équipe médicale sont passés me voir pour s'assurer que j'avais bien en tête le processus de l'opération du lendemain matin. Ensuite, le professeur Lefèbvre est venu pour me dispenser quelques mots réconfortants. Nous sommes alors descendus à la cafétéria siroter un café et combler ce laps de temps étrange avant que Sandra ne prenne congé. On s'est parlé de nous, je lui ai parlé d'elle pour moi, en des mots dont je suis généralement économe.

Quand Sandra a dû quitter Oscar sur les coups de 20 heures, je me suis retrouvé avec mon silence. J'étais inquiet. À quarante-huit ans, on n'a plus deux cents cordes à son arc, deux cents flèches dans le carquois. J'avais deux passions, le basket et mes interventions de conférencier auxquelles j'avais pris goût. La première allait s'inscrire en pointillé, la seconde voler en éclats. Le plan A en vrac, le plan B en l'air. Je ne parlerais plus comme avant. Je parlerais comment d'ailleurs ? Le doute. Combien de temps comme ça ? Combien de temps Sandra ? Combien de temps le Prèze ? Et les toubibs me disent qu'ils vont ratisser large mais c'est impossible de tout enlever jusqu'au plus petit micron qui germe... Ça reviendra, dans un an, dans cinq ans... Une perspective austère. Amoché, plus de travail, des turbulences, voire un naufrage. C'est ce que j'avais voulu faire comprendre à Sandra au moment où elle sortait de la chambre : « Les gens qui chopent un cancer passent par la radiothérapie ou la chimiothérapie. Ils perdent leurs cheveux, leurs sourcils. Et moi, tiens,

il faut que j'aie ça. J'aurais préféré avoir un bras ou une jambe amputé. » Elle m'a souri, m'a tenu la main, m'a tenu tout entier. « La vie sera différente, mais il y aura la vie. »

Monter au contre

Des ballons. Des ballons rouges voletant partout, gonflés à l'hélium, arrimés par une ficelle à l'armature du lit, sur le dossier de la chaise, ou bien en suspension dans l'air chloré. Flottille de montgolfières qui maquillait le ciel de mon lit blanc cassé. Et puis des bougies disposées sur la table, sur le rebord de la fenêtre, sur la tablette de nuit. Parfums subtils d'huiles essentielles qui tranchaient avec l'odeur aseptisée de la chambrée. Enfin, ce lecteur de DVD portable diffusant de la musique suave, mi-indienne, mi-planante, qui couvrait le seul bruit environnant, le bip régulier du monitoring cardiaque. C'était tout Sandra que d'habiller l'uniformité blafarde de ma chambre, en harmonie avec mon teint de papier à lettres, de créer une atmosphère de boîte privée aussitôt franchie ma porte vers 13 heures, le jour de l'opération...

– Eh, c'est la Saint-Valentin tout de même !

Oui, c'était vrai, le 14 février, la fête des amoureux. N'empêche qu'il avait une sale tronche, l'amoureux. Pyjama bleu en coton fripé, cou boursouflé, traits avachis, même pas foutu de trinquer alors que Sandra

avait apporté une bouteille de... Saint-Amour. Oui, une tête de déterré. Mais pas que.

J'étais allongé sur mon lit médical quand ma tornade colorée est arrivée. Vasouillard, affaibli, bourré d'anti-inflammatoires au point de ne presque rien ressentir des douleurs postopératoires. Six heures d'intervention, ça calme ; ça secoue aussi. Je m'étais réveillé avec une sévère quinte de toux, suivie d'une autre, toutes deux porteuses d'importantes sécrétions. Et puis cette respiration hachée, rapide, cette terrible impression de manquer d'air, de ne pouvoir le descendre à grands seaux dans mes poumons aplatis. Tenter de reprendre pied, comme un plongeur en eaux profondes dont la bouteille d'oxygène ne répond plus. Mon souffle s'échappait maintenant du cou, par un tuyau, pareil à un conduit d'évacuation dans un ruisseau pollué. Je le devinais avec effroi. Ma bouche ne servait plus à rien, ni à inspirer, ni à expulser, poche sèche, langue flasque, bonnes à jeter comme on se débarrasse de serpillières usagées. Par instinct, je m'étais intimé l'ordre de contrôler mon rythme cardiaque, de retrouver un peu de calme. Sandra est arrivée pour mettre un peu de vie autour de moi.

Mon premier réflexe avait été de la regarder longuement. Mon second de m'évaluer en retour. J'étais affalé sur ma couche, membres supérieurs attachés, une canule plantée dans ma trachée, une perfusion alimentaire dans une narine. Un playboy de dance floor. Jusqu'à mon retour dans la chambre, j'avais questionné des yeux tous les visages que j'avais croisés. « Alors,

ça s'est bien passé ? », « Pas de complications ? », « Ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient ? », « Je ressemble à quoi ? ». Avec Sandra au moins, je savais que j'obtiens une réponse rien qu'en la regardant me regarder. Mais ce n'est qu'après coup qu'elle m'apprendrait qu'elle s'était préparée à la chose à mon insu, qu'elle s'était renseignée sur les effets collatéraux de cette intervention chirurgicale. Elle savait à quoi s'attendre et réprima toute réaction de surprise. Oui, l'amoureux avait la gueule cassée du poilu de Verdun, le corps amorphe, mutique, pour un bon bout de temps. Mais évacué de sa tranchée.

À défaut de s'apitoyer, Sandra farda la pièce blanche et entreprit un massage complet de mes jambes avec de l'huile tout en me parlant de la vie au-dehors. Rien de tel pour ranimer les braises. Je lui écrivais alors un mot sur une feuille d'un carnet posé à portée de main.

– Pas terrible comme 14 février, hein ?

– On est ensemble, c'est l'essentiel, me répondit-elle.

Ensemble, oui, mais pour quel équipage... Sandra et son port de tête altier, moi et ma caboche désarticulée. Les cicatrices avaient entaillé mon cou en profondeur, me donnant la sale impression que tout avait été sectionné à l'intérieur. Plus de force, aucune tension. Couché, je ne pouvais pas me relever sans prendre ma tête à deux mains, la soutenir, la porter ! C'était effrayant. Comme si elle était dissociée de mon cou, de mon corps, qu'elle acceptait la séparation.

Dé-man-ti-bu-lé.

En outre, j'avais un mal de chien à déglutir. Et j'ai mis longtemps à contrôler mes mouvements de tête latéraux. Effets secondaires insoupçonnés, ils m'arrachaient un rôle de douleur en raison de la perfusion accrochée à l'une de mes narines. Mes réflexes ne tenaient pas compte des bouleversements survenus. Ma respiration chuintait à la sortie de la canule et je n'avais dès lors qu'une obsession : trouver un miroir. J'ai pu assez vite me lever – « Tout doux, Éric, tout doux » – pour me rendre dans le cabinet de toilette. C'était bien ce que je craignais. Une sale mine flapie, un cou noirci, barré par deux cicatrices gonflées, bulbeuses, remontant à nu jusqu'aux oreilles, des gouttes de sang séché un peu partout, et ce cylindre conique proéminent qui sortait de ma gorge... Pire que ce que j'avais pu imaginer dans mes plus noires pensées. Je me dégoûtais physiquement. Je me vomissais. Tu es devenu répugnant, une pauvre loque, mon mec. Oui, pendant plusieurs jours, je me suis haï jusqu'à la racine. J'en avais pour une dizaine de jours à rester cloîtré, une douzaine de plus à attendre la pose de la prothèse.

Je suis resté dans cet état les cinq ou six premiers jours, retenu par des fils, comme ces ballons gonflables qui gigotaient dans mon premier après-midi de laryngectomisé. Je me suis peu à peu mis dans la peau de cet autre que j'étais devenu. Coucher un corps de plomb, coucher des mots sur une tablette que l'interlocuteur, croyant vous soulager, tentait de déchiffrer dès les premières syllabes posées ; se résigner aux gestes

lents, aux paupières lourdes, aux idées floues ; assimiler une autre routine, les soins le matin, un semblant d'activité devant l'ordinateur l'après-midi. Mon temps de concentration ne dépassait pas les vingt minutes. Mon cou n'en supportait pas le poids.

Avec l'aide d'une infirmière, j'ai appris très vite à ôter la canule, à la laver avec un mélange d'eau et de produit antiseptique, à nettoyer la plaie des sécrétions et autres micro-rejets... Moi aussi, j'étais rincé. Je restais éveillé par intermittence avant de sombrer dans des sommes répétés. Des pensées nauséuses aussi. Au cœur de ma solitude lucide, que ce fût devant le miroir du cabinet de toilette ou dans le reflet de la fenêtre, je me sentais dépassé. Ma propre évidence me faisait peur, me répugnait. Laryngectomie totale : je savais maintenant ce que cela signifiait.

Parallèlement à la suppression du larynx, le professeur Lefèbvre avait ouvert une autre voie pour me permettre de respirer, de déglutir, de parler. Le circuit habituel avait été rompu au moyen de sutures au niveau du pharynx, ce qui condamnait fatalement les organes supérieurs liés aux fonctions du larynx – la bouche et la déglutition, le nez et l'odorat, la trachée et la respiration, sans oublier la voix, envolée avec l'ablation d'une corde vocale. Désormais, et pour toujours, j'allais respirer par mon trachéostome¹, autrement dit par l'ouverture pratiquée dans la trachée haute, sous le larynx. L'air entrait maintenant dans

1. Le trachéostome est l'orifice à proprement parler ; on parle aussi de trachéotomie, à savoir l'opération chirurgicale en tant que telle.

mes poumons dans un souffle violent, quand auparavant les fosses nasales et le pharynx le filtraient, le réchauffaient, atténuant ainsi les chocs thermiques et hygrométriques. Le nez comme la bouche n'étaient dès lors plus d'aucune utilité pour inspirer ou expirer cet air qui ne pouvait plus descendre dans la gorge pour produire des sons...

Voilà, c'en était fini de tout ça : la soufflerie des poumons, le larynx vibreur, l'air qui devient alors parole par la magie du corps humain dont on ne prend conscience qu'après... Maintenant que je devais affronter mon image de mutilé, et non plus l'éluder comme dans mes spéculations préopératoires, la détresse me gagnait par vagues. La peau esquintée, le cou balaféré, la gorge évidée, je m'affaissais parfois, le torse retombant lourdement sur mes genoux pliés, la tête lourde entre mes paumes, à sangloter.

J'avais à ma disposition des antalgiques que je pouvais augmenter à ma guise, selon le niveau de la douleur, mais je m'étais donné comme principe d'en absorber le minimum requis, parfois moins, pour tester ma résistance, habituer mon corps à la résilience. D'ailleurs, à mesure que l'énergie revenait en douceur, que mes gestes dévolus aux soins s'enchaînaient sans maladresse, je me fixais un autre objectif : réduire tous les délais. Délais de convalescence, de reprise d'activité, d'apprentissage de ma nouvelle voix dès qu'il serait possible de l'étrenner. Mon combat commençait ainsi : défier les normes, relever les paris, revenir pratiquement comme si de rien n'avait été.

J'avais demandé à mes amis et aux dirigeants de Le Portel de ne pas me rendre visite, tout comme à ma mère et à ma fille les premiers jours. Beaucoup de route pour elles – de Cholet, de Limoges – et puis je n'étais pas mourant. Juste méconnaissable. Juste muet. Juste hideux. Je refusais la seule idée qu'elles puissent me voir dans cet état.

Sandra s'est révélée mon infirmière en chef mais, pour tout dire, c'est ce qui me contrariait le plus. Ma Miss tenait toujours à m'accompagner pour un rendez-vous médical, surtout pour les plus éprouvants, et comprenait mal parfois que je m'y rende seul. Je ne voulais pas lui faire subir les heures d'attente, les kilomètres de voiture – trois cents bornes par jour tout de même ; je tenais à lui éviter de voir la vie qui s'éteint autour de soi.

Chez Oscar, le drame humain se noue en silence, au détour d'un couloir à néons, quand une personne âgée titube, agrippée à son déambulateur, les pieds soupirant sur un linoléum usé par tant de pas épuisés avant elle ; ou derrière une porte entrouverte, le temps pour une infirmière de procéder à la toilette de cet enfant au teint de cire, au crâne glabre, perforé de tubulures, qui croise votre regard sans même une lueur à partager. Personne ne se plaint, la souffrance est muette, les cris étouffés, parfois étranglés par les pinces d'un crabe qui finit par prendre le dessus. Le combat sans bruit ni fureur est permanent, le refus de céder exemplaire, qui cède pourtant quand plus rien ni personne ne les retient. Quand la ficelle effilochée

du ballon vient à se rompre, quand ce ballon s'en va crever sur une arête du plafond. Combien de fois me suis-je dit que j'emmènerais mes joueurs chez Oscar quand ils réclameraient une pause d'un quart d'heure, ou qu'ils gémissaient pour une plaie à un doigt ? Dans les couloirs d'Oscar, j'ai croisé le courage, la dignité, la force exemplaire des affaiblis, qui m'interdisent désormais toute plainte.

Ménager Sandra – qui ne se ménageait pas –, c'était aussi ma manière de m'isoler, de réfléchir, de mettre en place mon échancier personnel, de réactiver cette petite voix intérieure qui me poussait maintenant à remonter sur le ring. « Vas-y mollo, fais bien les choses et si tu te démerdes bien, tu vas te remettre au turbin plus tôt que prévu, OK ? » D'ailleurs, question basket, j'avais repris contact par textos et e-mails avec mon assistant dès le lendemain de mon opération. Le championnat, s'il sortait d'une pause de dix jours, n'attendrait pas que je sorte de mon terrier pour avancer : partager les problématiques de l'équipe, maîtriser les équilibres du jeu, anticiper, toujours, le match à venir, en l'occurrence la réception de Lille, le 1^{er} mars, le club cher à Servais Tomavo...

Progressivement, je suis passé du couloir d'étage à l'étage inférieur, du rez-de-chaussée au hall d'entrée, du hall d'accueil aux balades sur le parking. Promenade de prisonnier dans sa cour intérieure, flanqué de son maton attitré qu'était le porte-perfusion mobile. Je m'arrêtais devant la cafétéria remplie de friandises, de viennoiseries, de sodas. Je reluquais la

vitrine, j'avais constamment faim. On ne réalise pas vraiment le nombre de scènes de bouffe qui tournent à la télévision quand on est bien portant : pubs, films, divertissements, on n'arrête pas de croquer, grignoter, sucer, mâcher ! J'aurais bien fait un punching-ball de cette poche d'alimentation qui me suivait tellement j'avais les crocs.

Quoi que je lui dise, Sandra était auprès de moi chaque après-midi, à discuter de choses et d'autres.

Je devais m'exercer à communiquer. J'abandonnais assez vite l'usage de ma plaquette d'entraîneur, sorte d'ardoise magique que j'utilise lors des temps morts pendant les matchs, et que Sandra m'avait apportée pour la questionner, lui répondre. Trop long, trop exaspérant. J'écrivais à peine les premières lettres d'une idée qu'elle était délogée par la suivante. C'était une course perdue d'avance : la vitesse de la pensée contre celle du feutre. Alors, le plus souvent, Sandra lisait dans mes yeux ; puis très vite sur mes lèvres. Des lèvres souvent sèches, que j'humectais avec une petite cuillère remplie de Coca-Cola qui s'assimilait à ma salive. Je sentais le goût si particulier de ce soda, petit délice retrouvé, réveillant mes papilles gustatives assoupies ; en revanche, je n'avais pratiquement plus d'odorat.

Comme je réhabituais mon corps et ma tête désarticulée aux promenades, il m'arrivait de croiser des visiteurs bénévoles, souvent d'anciens malades, dans les couloirs. En me dévisageant, certains s'approchaient de moi, me délivrant leur avis sans que je sois d'ailleurs

capable de les en dissuader ! « Surtout, monsieur, ne mettez pas de prothèse ! Ça ne fonctionne pas comme ils le prétendent, c'est douloureux, c'est contraignant au possible. Optez pour la voie œsophagienne, vous verrez, c'est beaucoup mieux ! »

Mais, mon bon monsieur, j'avais décidé, bien avant ! Ce serait la prothèse phonatoire et rien d'autre ! La voie œsophagienne (j'y reviendrai plus en détail), pas question. Trop longues à maîtriser, trop abjectes, ces éructations contrôlées remontant du ventre et avec lesquelles on module des sons. Non, la seule option possible si je voulais à nouveau entraîner dans un délai raisonnable, c'était la pose de cette foutue prothèse. Avec elle, les médecins m'avaient parlé de trois mois pour retrouver une voix correcte ; je m'étais donné un mois et demi pour y parvenir.

Quand ce n'était pas monsieur Je-sais-tout qui me harponnait dans un couloir, ce pouvait être des visites impromptues dans ma chambre. Je me souviens plus particulièrement de l'intrusion d'une psychologue à qui je n'avais rien demandé. Elle s'était assise en face de mon lit, le lendemain de mon opération.

– Bien, dites-moi, quel est votre ressenti après cette intervention ?

Mon ressenti ? Mais je pète la forme, madame, comme vous pouvez le voir ! J'ai envie de manger des galettes à l'andouille, de m'essayer à la plongée en apnée et, pourquoi pas, de me mettre au chant lyrique ! Mais, au fait, comment vais-je vous dire tout ça, madame ? En langage des signes, en braille ?

Préférez-vous que je l'écrive sur les murs ou que je vous le rote en pleine face ?

Rien qu'à mon regard, elle a décampé.

Ma petite voix, la seule qui fonctionnait, avait bien fait son boulot : ma sortie du centre avait été fixée au 23 février, soit au dixième jour d'hospitalisation. Il y avait cependant un dernier écueil à franchir : vérifier que mes cloisons digestives et respiratoires étaient bien étanches pour que l'air et l'alimentation empruntent leurs conduits respectifs. La veille de ma libération – oui, c'était bien une libération –, un membre du personnel médical, qui ressemblait plus à un étudiant redoublant sa deuxième année qu'à un interne, m'a fait ingérer un liquide bleuâtre. C'était la première fois que j'ingurgitais quelque chose par la bouche depuis neuf jours ! Malheureusement, le liquide mit peu de temps pour fuir par l'interstice séparant le bord circulaire de la canule et le contour de ma trachée. Test négatif. Mais mon stagiaire de service ne m'avait pas convaincu non plus. Je lui ai alors demandé de recommencer. Pour un même résultat. Et la même impression d'un savoir-faire approximatif. J'ai à nouveau insisté. « Mais, monsieur... » Il faut croire que mon regard sait se faire comprendre, lui qui disait, tous globes dehors : « Allez me chercher quelqu'un de compétent ! Allez demander à Mme El Bedoui ! » La chirurgienne entra en effet quelques minutes plus tard et procéda au test. Qui s'avéra concluant. J'allais enfin rentrer chez nous.

Sandra m'a comparé à un minot lâché sur un marché de Noël alsacien quand nous avons fait un crochet par la cafétéria avant de repartir... Je jubilais ! Tout, je voulais de tout, une glace, des barres chocolatées, un soda, ces petits nounours à la meringue, là, oui madame, et puis ces caramels dans le bocal là-bas, voilà, c'est ça... Mon maton ambulatoire avec poche d'alimentation, mon garde du corps sur roulettes, était resté à l'étage. Il pouvait désormais servir de portemanteau.

Le 23 février à 10 heures, après les formulaires d'usage, Sandra nous a ramenés à la maison. J'avais autre chose que le parking à me mettre sous les yeux ; autre chose que des barres caloriques à faire tomber dans le gosier. Poulet-purée, un régal, un plat d'enfance, régressif, à partager avec ma mère, ma fille, ma tante et son mari. Et pour accompagner ce retour, une bouteille de vin italien de derrière les fagots. Dans les vapes après deux gorgées.

*

Le premier obstacle avait été franchi. Mais j'ignorais de quoi allaient être faits les suivants. Certes, on m'avait remis une carte d'orientation, le processus de rééducation vocale, mais sans quelqu'un pour me l'expliquer. Quels écueils à surmonter en chemin, quelles mauvaises surprises à redouter, quelles clés à agiter ? Il me restait maintenant à patienter deux semaines jusqu'à la pose de la prothèse. Deux semaines pour cicatiser, pour que les tissus se régénèrent, pour que

ma tête tombante soit plus présentable. Deux semaines à tenir avec cette canule en silicone me perforant le cou pour assurer le passage de l'air. Deux semaines à échanger des paperasseries avec la Sécurité sociale, l'assurance maladie, la mutuelle, les services d'assistance... Quelle chienlit ! Toujours une pièce manquante pour un remboursement, un enregistrement pour une prise en charge, une feuille de soins à renvoyer de nouveau... La face cachée du cancer.

Alors que j'entrais à reculons dans ma nouvelle peau, on allait me remettre au préalable mon kit de survie. Dès le lendemain matin de mon retour au bercail, on sonna à la porte. Sandra ouvrit à une infirmière qui apportait la panoplie du parfait petit laryngectomisé. Après nous avoir passé en revue les modalités de remboursement des soins, elle déballa son matériel sur la table de la salle à manger. À la vue de la valisette qu'elle ouvrait comme une boîte à outils compartimentée, j'ai été à nouveau saisi de dégoût. Je devais pourtant bien m'y résoudre. Plusieurs spécimens gratuits m'étaient proposés, à moi d'essayer ceux qui allaient accompagner ma vie dès que la prothèse serait posée. Une gamme de huit adhésifs – de tailles, colles et couleurs différentes ; deux prothèses phonatoires, l'une blanche, l'autre couleur chair, indice de porosité distinct (plus ou moins d'air qui passe, donc plus ou moins de particules) ; un bouchon bleu en silicone pour protège-douche, un mini-tube de pommade apaisante... À moi de faire le tri, les tests, de choisir ce qui me conviendrait le mieux. Enfin, le mieux...

J'étais aphone, juste capable de projeter un souffle court, inaudible, sans le moindre mot à charrier. Mais impatient d'entendre celui des miens. Le lendemain de ma sortie de l'hôpital, je me suis rendu à la salle pour la séance d'entraînement. J'avais pris soin d'entourer mon cou d'une écharpe pour ne pas ajouter de la gêne au trouble : la canule qui dépassait de ma trachée était en permanence maintenue par un fin collier cervical afin d'éviter les accidents intempestifs. J'avais la mine déconfite de Catherine Frot dans *Un air de famille* lorsqu'elle reçoit son cadeau d'anniversaire, qu'elle pensait destiné à un labrador.

En fait, dans le groupe, quelqu'un avait chaque jour vue sur mon cou à vif dès mon retour de l'hôpital. Éric Bodart est le kinésithérapeute de l'équipe depuis près de dix ans et je me suis rendu quotidiennement à son cabinet à Outreau pendant quinze jours, avant de passer à trois rendez-vous par semaine. Le garçon a la pogne énergique et le caractère qui va avec. Massages du cou, des épaules, des palpés-roulés sur les cicatrices pour que la peau retrouve son élasticité, mais aussi des mouvements rotatifs de la tête pour renforcer la tonicité musculaire du cou. Cinq semaines entre ses pattes m'avaient redonné une gueule présentable. C'est à la sortie de ma séance inaugurale que j'ai filé à la salle.

Pour la première fois en vingt ans de carrière, j'étais arrivé au practice avec un peu de retard. Les joueurs s'activaient déjà, faisant crisser leurs chaussures sur le parquet brillant. À ma vue, ils se sont tous arrêtés

pour venir me saluer, comme Michel et Didier, les intendants de l'équipe. Poignées de main appuyées, accolades respectueuses, et même un *hug*¹ délicat avec les Américains, comme si, après avoir perdu quelques kilos, j'étais en verre à leurs yeux... « Bonjour, coach, content que vous soyez là », « *Hi coach, how are you doing ?* », « Bonjour, coach, *welcome back* »... Oui, content aussi de vous retrouver, les gars, probablement plus que vous. Je remettais les pieds dans les étriers, sur le parquet, dans le vestiaire, au sein de ma meute. Sans en rajouter, les joueurs avaient fait preuve de tact et de pudeur. C'était très bien ainsi. Pas d'effusions outrancières, pas de mots inutiles. Oui, *I'm back*, les mecs. Comme avant, comme demain, et je ne vais pas vous lâcher la bride, soyez-en sûrs ! Certes, je laissais mon assistant poursuivre son travail par intérim. De toute manière, j'étais le roi du mime.

Un roi qui devait s'abstenir de parler, à supposer qu'il puisse le faire... J'ai assisté à la rencontre contre Lille, le 1^{er} mars, des tribunes de la salle Damrémont. Interdit de banc de touche par la Sécurité sociale. Je m'étais plié à l'injonction de l'arbitre du régime maladie, mais assis au premier rang, dans l'axe latéral, sous un panier, le plus proche du banc de touche de mon équipe. J'étais arrivé délibérément à la dernière minute pour éviter tout échange embarrassé avec les supporters. Bien des regards étaient cependant fixés sur moi, je le sentais, comme les murmures qui s'éva-

1. Une étreinte avec les bras entourant les épaules de l'autre, manifestation de sympathie très prisée aux États-Unis.

poraient des travées voisines. Mais je n'avais d'yeux que pour les joueurs quand ils se regroupaient lors d'un temps mort. J'articulais comme une carpe hors de l'eau, remuais des mains de marionnette, roulais des yeux. L'équipe s'était imposée pour la troisième fois d'affilée. Je me remettais dans le bain.

Le grand plongeon fut programmé pour le 8 mars, en fin de matinée. Le professeur Lefèbvre m'avait donné rendez-vous pour la pose de l'implant phonatoire¹ – qu'on appelle couramment prothèse phonatoire. Sandra m'avait accompagné pour participer à ce moment si important. Parler ! Je devrais pouvoir parler à nouveau. Pas tout de suite, pas parfaitement, pas non plus le « papa » ou « maman » du nourrisson, mais au moins allait-on m'installer le démarreur. Je m'attendais à une procédure millimétrée, calibrée, interminable, comme si l'on devait réparer la pièce défectueuse d'un satellite chinois en orbite. Pif, paf, pouf, mon cosmonaute en chef n'avait eu besoin que de trois minutes pour caler le bouchon au fond de mon gosier...

- Bon et maintenant, faites Aaaaaaaaaa...
- Aa...

1. C'est une petite valve placée entre la trachée et l'œsophage qui permet de rétablir le courant d'air expiratoire entre les poumons et la cavité buccale après l'ablation du larynx. Ouverte aux deux extrémités, elle est munie, côté œsophage, d'un petit clapet qui s'ouvre vers l'œsophage et se ferme dans le sens œsophage-trachée, empêchant ainsi le passage de la salive et de l'alimentation vers les poumons. La valve ne fonctionne donc que dans un sens : poumons-œsophage. Le personnel médical parle indifféremment de prothèse ou d'implant. Dans une période plus ancienne, on l'appelait bouton phonatoire.

– Maintenant, faites Iiiiiiiii...

– Ii...

Les cinq premières voyelles ont été écourtées mais expédiées. Mon alphabet d'un jour nouveau. La manipulation n'avait pas été sans rudesse, mais je ne ressentais aucune gêne manifeste.

– Bien, tournez la tête à gauche... À droite... Parfait, tout paraît en ordre de marche. Maintenant, passez à côté : mon assistante va vous remettre une ordonnance pour les soins orthophoniques.

J'entamai une chanson de gestes.

– Rassurez-vous, son cabinet est à Boulogne. M. Leclercq, qu'il s'appelle.

Et le professeur Lefèbvre de me libérer. Mon satellite réparé pouvait repartir faire sa révolution dans l'espace. Oh, pas encore bien haut, ni bien loin non plus.

Puisque saint Thomas a fait des petits, et j'étais de ceux-là, j'avais insisté auprès du service médical pour rencontrer un patient équipé du même appareil que le mien. « Montrez-moi, montrez-moi, je veux voir, enfin, entendre plutôt ! » Entendre ce que je pourrais bientôt dire, et comment. Mon alter ego venait d'arriver à l'étage pour effectuer un contrôle de routine. « C'est la dame là-bas, oui », expliqua-t-on à Sandra, qui l'intercepta dans le couloir.

C'était une femme charmante, la cinquantaine très cordiale, et qui accepta tout de go de témoigner. Étranges bruits de couloir pour étrange trio : une voix féminine (Sandra) qui explique mon cas, une voix « prothésée » qui répond dans un sourire, une absence de

voix qui ne peut qu'acquiescer en silence... J'écoutais chacun de ses mots, chacune de ses tonalités ; mes yeux ne rataient rien des mouvements de ses zygomatiques pour deviner ses efforts, des ondulations de sa gorge sur laquelle elle pressait un index avant chaque prise de parole¹. Mais non, rien d'affolant. Voilà six mois qu'on l'avait opérée, comme moi, pour une laryngectomie totale. Trois mois de travail avec un orthophoniste avaient été nécessaires pour obtenir cette tessiture, certes rauque, mais encore féminine, et pour tout dire convenable. Pour couronner son rétablissement, elle avait repris son boulot d'opératrice téléphonique... Elle aussi avait dû se battre.

Nous sommes repartis soulagés. Et comme on ne se refait pas, là où cette femme adorable avait eu besoin de trois mois, j'avais en tête de réussir en moitié moins.

*

Un mois et demi, voilà qui m'amenait aux alentours du 20 avril, soit deux ou trois journées avant la fin du championnat, en espérant que l'équipe décrocherait une place en play-offs. Ça, c'était le challenge : être capable de parler distinctement, d'être entendu, redevenir un capitaine au long cours avant d'aborder l'assaut final

1. En obstruant le trachéostome au moment de l'expiration, l'air des poumons passe vers le haut de l'œsophage (et le pharynx), provoquant une vibration qui va permettre de sonoriser ce qui est en train d'être articulé (ce qui était autrefois le rôle des cordes vocales).

de la saison de basket. Je devais m'y mettre dès maintenant. « Du calme, garçon, du calme ! m'intimait ma petite voix. Va d'abord voir ton orthophoniste avant de courir comme un dératé. » Attendre lundi quand on est vendredi. Ces deux jours complets étaient comme un week-end coincé dans un ascenseur : intenable.

Lundi 11 mars 2013, 11 heures. Éric Leclercq est installé dans une petite rue montante de Boulogne-sur-Mer, à deux minutes à pied des fortifications médiévales du centre-ville. L'endroit est ordinaire : une cour intérieure sans charme, une volée de quatre marches qui donne accès à un cabinet sans clinquant, une salle d'attente tout de suite à gauche, passé le perron, avec des magazines écornés, cent fois feuilletés. J'étais dans les starting-blocks, prêt à pousser la chansonnette quand, l'orthophoniste m'a fait passer en face, dans son bureau. Atmosphère surannée, lumière tamisée, un divan freudien qui épouse un recoin, des étagères chargées de livres de médecine, de jeux pédagogiques pour enfants sourds ou dyslexiques, et un bureau dévoré par des dossiers... Bon, on commence, chef ? Du calme, chaque chose en son temps, mon garçon, moi qui ne songeais qu'à le devancer. Avant de me faire sortir un mot, d'abord entrer dans mon monde, le préparer, comme on prépare un mur avant de le peindre : faire place nette, protéger les sols, lessiver, rincer, reboucher, enduire, appliquer une sous-couche... Le spécialiste avait les bons outils. Pondéré, avenant, pédagogue, réceptif, sans esbroufe. La prise de contact avait eu le don de réfréner mes ardeurs précipitées. Et

de m'expliquer entre les lignes qui j'étais maintenant, comment j'allais me supporter, comment on allait y parvenir. « À chaque fois que vous ouvrirez la bouche, vous travaillerez. » Au boulot, doc, au boulot !

Son topo était au point, méthodique, mais empreint de psychologie. Non, ça ne se ferait pas en deux coups de cuillère à pot. D'abord prendre le temps, répartir la tâche sur les semaines à venir. Commencer avec trois rendez-vous d'une demi-heure par semaine, le temps nécessaire. Croquis à l'appui, il m'expliqua ensuite posément le fonctionnement de la prothèse, son utilité, son efficacité ; comment obtenir la bonne pression expiratoire à l'aide de mon doigt, tout en évitant une trop grande tension des muscles du cou ; comment nettoyer au quotidien le filtre situé derrière l'adhésif, ainsi que la collerette l'entourant, pour en chasser les mucosités ; comment remédier aux possibles fuites au niveau de l'embase du cou ; et j'apprendrais dès le prochain rendez-vous à corriger ma respiration... Nous avions d'ailleurs bouclé cette première séance avec un bref essai vocal. Un « A », un « I ». Je n'étais abonné qu'à deux voyelles, mais ce type m'inspirait confiance. « Vous pourrez vous exercer à la maison en dehors de nos séances », avait-il conclu en me serrant la main sur le pas de sa porte.

Voyelle, voyelle... Je l'avais pris au pied de la lettre.

Je voulais devancer, comme toujours. Après le déjeuner, j'avais mis Sandra au travail. La première institutrice de ma maternelle pour adultes. Je me redressais sur ma chaise, saisisais le rebord de la table, inspi-

rais profondément. Parler du ventre, d'accord. Allez, Sandra.

– Bon, je commence, Éric : essaie de dire un.

– ...

– Un...

– Chhh...

– Allez, essaie encore.

– Hhuu...

– Un, tu le tiens presque.

– Hhheunn...

– Oui, bien ! Encore une fois !

– Eunn...

– Pas mal !

J'étais exténué. À bout de souffle. J'étais allé chercher des bulles d'air qui stagnaient dans mon ventre ; et à mesure qu'elles remontaient dans mon conduit œsophagien, je tentais de leur imprimer une touche vocale.

– Allez, on recommence : un...

– ...

– Un...

– Han...

– Pas mal...

– Un...

– Ouiiii !

Alors que je récupérais, le téléphone fixe de la maison sonna. C'était la Sécurité sociale. Sandra, interloquée, mit le haut-parleur.

– ... Oui, madame, mais pour valider le dossier, j'ai besoin d'échanger avec M. Girard.

Consternant ! On ne savait plus s'il fallait en rire. Un « huu » ou un « haan » auraient-ils fait l'affaire ? Ou pouvait-on réfléchir à une option télépathie ? Sandra dut s'y reprendre à trois fois pour lui faire comprendre quand moi je bouillais...

Je ne pouvais jamais dépasser le quart d'heure d'exercices. J'ai dû mettre trois jours pour expulser successivement « un », puis « deux », puis « trois ». Deux de plus pour enchaîner les deux syllabes de « bonjour », conclusion d'une litanie de « bôô », « boj », « bjou », « bojor »...

Je n'avais jamais imaginé l'effort que pouvait réclamer une simple parole, la plus primitive fût-elle. J'en étais à compter jusqu'à trois au paroxysme de ma lutte personnelle. Un nouveau-né de quarante-neuf ans. J'entrevois maintenant le travail qui m'attendait : des mots de trois, de quatre syllabes ; des phrases de trois, six, treize mots ; deux, trois, cinq phrases de suite... Mais où aller chercher ce souffle, cette voix constante, moi qui ne produisais encore que trois borborygmes à la minute ?

*

J'ai mieux compris pourquoi on qualifiait de crabe le cancer¹. Cette capacité à régénérer un membre amputé,

1. Crabe et cancer ont la même racine latine – *cancer* – qui signifie aussi chancre. Hippocrate (460-377 avant J.-C.) avait même rapproché les deux, par analogie avec l'aspect d'une tumeur du sein. La tumeur est en effet centrée par une formation arrondie entourée de prolongements en rayons semblables aux pattes d'un crabe.

une pince arrachée, et, partant, cette force de recommencer quand tout paraît anéanti... Deux jours après ma visite chez l'orthophoniste – que je m'apprêtais à revoir rapidement –, j'ai à nouveau ressenti une gêne tenace dans ma gorge. La même, peu ou prou, que celle qui m'avait alerté : comme une inflammation, une douleur aiguë qui m'immobilisait sur-le-champ. Patatras. C'était quoi encore cette tuile ? Une patte du crabe qui se reconstituait ?

Cette fois, pas de temps perdu. Sandra appela le professeur Lefèbvre, qui me fixa un rendez-vous pour le lendemain après-midi. Désolé, monsieur Leclercq, mais on doit reporter notre deuxième rendez-vous ; désolé, Nico, mon frère, je ne pourrai pas te souhaiter par téléphone ton anniversaire. J'étais arrivé au stade de « un-deux-trois », voilà que je reculais de une-deux-trois cases. Désolé tout le monde, dévasté tout seul, j'étais tout ça.

J'étais bon pour une nouvelle série anesthésie générale, endoscopie, attente des résultats, avec un bonus à la clé : la pose d'une sonde. « Il faut que vos tissus cicatrisent. » Noooooon, c'est juste impossible, doc, pas la sonde ! Mais est-ce que quelqu'un ici peut entendre ma petite voix ? Pas cette saloperie qui va à nouveau déchiqueter ma narine, repousser mes séances chez l'orthophoniste, me stopper net en plein élan ! Combien de temps cette merde dans le nez ? Quoi ? QUOI ??? Quinze jours comme ça ? Mais vous plaisantez ? Mais vous êtes malade ? Quinze jours de baisés pour... pour quoi d'ailleurs ? Ah, une inflammation ? Des

tissus nécrosés au-dessus de l'implant phonatoire ? Rien d'anormal ou d'inquiétant, dites-vous ? Ça se produit chez certains patients, ah bon... Quinze jours, avez-vous dit ? Vous allez voir ce que je vais en faire de vos deux semaines...

Inutile de préciser que je n'étais pas vraiment le passager idéal dans la voiture que Sandra ramenait à la maison. J'étais tout à ma bougonnerie quand elle stoppa en chemin dans une station-service. Nous étions sur la quatre-voies qui nous rapprochait de notre maison de Wimereux, et il ne s'était pas passé trois minutes après avoir redémarré quand le moteur s'est mis à brouter. Je jetai un œil sur le tableau de bord, mais Sandra prit les devants.

– Je ne comprends pas, je viens de faire le plein.

Effectivement, l'aiguille de la jauge le confirmait. Mais la voiture fut prise de secousses avant de s'immobiliser sèchement sur la voie de droite.

– Mais tu le vois bien, Éric, il y a de l'essence !

De l'essence ? La réponse devait se lire dans mon regard. « Tu as mis du sans-plomb ? Pas du diesel ? »

C'est le propriétaire de la maison qu'on louait qui est gentiment venu nous récupérer, tout grelottants. Une dépanneuse viendrait chercher ma TDI... Bagnole foutue, foutue journée.

*

Huit jours. J'ai tenu huit jours avant de me débarasser de ce tuyau d'alimentation qui m'écorchait l'inté-

rieur du nez. Le professeur Lefèbvre, harcelé, on s'en doute, m'avait renvoyé chez moi avant le terme fixé. Je disposais de deux avantages qu'il n'ignorait pas : mon âge et ma vie saine. À cinquante ans, on passe pour un jeune homme dans le milieu médical, tout particulièrement auprès de celui qui procède à une désinsectisation en règle des organes infectés. Le corps avait bien réagi, et vite ; mes défenses immunitaires répondaient au quart de tour ; les tissus avaient cicatrisé. Je pouvais toquer à nouveau à la porte d'Éric Leclercq.

Avec le recul, je peux même ajouter : « à la bonne porte ». L'orthophoniste a le don de deviner très vite à qui il a affaire : un type en forme, sain, différent de la plupart de ses patients laryngectomisés dont les antécédents – « tabac+++ conjugué à l'alcool neuf fois sur dix » –, associés à un âge plus avancé, grevaient lourdement les progrès d'une rééducation vocale. Il avait dressé un constat sans illusions mais avait souligné mes points forts. « On va travailler votre voix dans les mêmes paramètres qu'avant parce que vos cavités de résonance n'ont pas été modifiées. » Avec lui, il y avait toujours un passage. Tant que l'air circulait, la vie était plus forte. Mon profil offrait une opportunité. « Ça vous est tombé dessus sans prévenir, sans signe précurseur ; on va d'abord intégrer cette notion, d'accord ? » D'accord.

Cet orthophoniste est, je l'ai dit, fin psychologue ; à la fois réaliste et optimiste. Pas de cadeau mais pas de fatalisme. Il ne soufflait pas le chaud et le froid

mais le tiède et le frais. Il m'expliqua sans ambages, dans une langue imagée, que la pose d'une prothèse permettait de préserver une voix classique. « Représentez-vous un couloir entre la trachée et la bouche. Quand on bloque le couloir avec son doigt, l'air passe alors par la prothèse qui crée un son, d'accord ? » Toujours d'accord.

Le spécialiste maniait les préambules avec tact, me donnant toujours le sentiment d'avoir le choix, un choix qui se réduisait pourtant à une seule question : il faut vous battre, d'accord ? Encore plus d'accord !

Il pouvait maintenant passer à la suite. La pose d'une prothèse n'était pas fréquente car contraignante ; la plupart des ORL de la région s'y refusaient, préférant imposer à leurs patients la voie œsophagienne. « Vous devez comprendre que ça va chambouler votre vie, professionnelle, sociale, affective, d'accord ? » Oui, oui, d'accord. « Votre vision de vous-même aussi, vous comprenez ? » Éric Leclercq ne me cacha rien des aléas que les médecins avaient expédiés d'un lapidaire : « Et après vous parlerez. » Je voulais bien les croire, mais comment, concrètement ? En me dévoilant ses tours de passe-passe, ce prestidigitateur m'attirait dans son chapeau. Après tout, il était le seul à me comprendre.

Les premières séances ont tourné autour de mon nombril. Apprendre à respirer. Je devais maîtriser une technique abdominale inspirée du yoga : poser les mains sur les dernières côtes de la cage thoracique, inspirer profondément, gonfler le ventre, puis expirer tout en contractant la sangle abdominale pour solli-

citer le diaphragme. « Il faut amorcer la pompe, la prise d'air se fera dans le temps suivant l'injection », m'encourageait-il. Avant de passer à la peinture, je devais préparer mon mur ; consolider les bases pour que la couche tienne. J'adhérais. Faire que le souffle devienne son, que le son devienne voix.

Éric Leclercq avait ainsi entre ses mains un bon élève, appliqué, réussissant les interros surprises, avide d'obtenir son diplôme. Dès la quatrième ou cinquième séance, j'étais lancé.

– Allez, dites un.

– Un...

– Deux.

– Deux...

– Un, deux, trois ?

– Un-deux-troiiiiis...

– Un, deux, trois, quatre, cinq ?

– Un-deux-trois-quatre-ci...

Cinq ! D'un trait, d'un souffle, je pouvais pratiquement compter jusqu'à cinq ! J'y étais, j'y étais !

– Bien, monsieur Girard. Et si on passait aux lettres, tiens...

Les lettres. Je le voyais venir maintenant. Plus question de me contenter des voyelles de bébé, mais de dominer les consonnes. Et pas n'importe lesquelles : les consonnes dites injectantes, comme « P », « T » ou « K ».

– Dites Hep pour voir ?

– Hep.

– Apa ?

– A-pa.

– Apape ?

– A-pa-peu.

– Apapa ?

– A-pa-pa.

– Apapate ?

Quel sal...

– A-pa-pa-teu.

– Bien, c'est bien tout ça. Et que diriez-vous de capucine ?

Je dirais qu'elle m'emmerde, la capucine. Que je vais la bouffer avec ses feuilles, la tige et tout le toutim.

– Ca-pu-ci-nn...

– Ne forcez pas votre voix. Ce n'est pas à vous que je vais demander de jouer sur la technique, celle de la pression expiratoire exercée par votre doigt...

– Ca-pu-ci-neu...

– Ah, c'est plus corsé, hein ? Et orthophoniste, vous en pensez quoi de l'orthophoniste ?

– Or-tho-pho-nisss...

– C'est bien ce qu'il me semblait : il vous emmerde encore, hein, l'orthophoniste ? Et si nous allions sur votre terrain ? Tenez, allons-y pour ESSM.

– Eu-esse-esse-eeee...

– Encore.

– Eu-esse-esse-euh...

– Vous savez pourquoi vous piochez ? Parce que les syllabes sont dissociées.

Syllabes de m... Enfin, non, ce sont celles du club...

– Bon, remarquez, vous pourriez dire Le Portel, on comprendrait tout autant...

– Le-por-tel.

Voilà à quoi ressemblaient nos parties de cache-cache.

Le coach Girard avait trouvé son coach Leclercq. Je redevais avec lui le joueur qui ne pensait qu'à progresser, augmenter son temps de jeu, intégrer le Cinq majeur. Pédagogie douce, patiente, au fil des rendez-vous. Il me parlait de progrès ? J'en voulais toujours plus. Il me parlait ensuite de sacrés progrès ? J'en voulais davantage. Il me disait n'avoir jamais eu un patient effectuant une rééducation aussi rapide ? Je connaissais le stratagème de l'entraîneur stimulant un joueur encore tendre, mais je marchais. À perdre haleine.

Toutefois, le constat de mes proches confortait le constat de l'orthophoniste. Mon frère Nicolas par exemple paraissait épaté. Il commençait nos conversations par un « La vache, c'est incroyable... » ; à quoi je répondais invariablement par un : « Ah bon, t'es sûr ? » Et le frangin n'était pas du genre à feindre.

Il en était sûr, ma mère et ma fille en étaient sûres, l'orthophoniste en était certain. « Parce que vous l'avez intégré immédiatement dans votre vie, parce que vous l'avez montré en public alors que les laryngectomisés se cachent ou se taisent le plus souvent », me répétait-il. Parce que l'école du sport avait forgé mon état d'esprit : ne jamais baisser les bras, ne jamais lâcher prise ; aller à fond, serrer les dents quand l'adversité fait couiner. Être volontaire. Être emmerdeur aussi, se cabrer sous le poids de la normalité, de l'habitude. Ne pas subir,

même quand tout y concourt. Dans le sport de haut niveau, cela se traduit par le refus inné de la prétendue loi du plus fort ; dans mon cas, c'était un pacte avec moi-même, une résistance permanente, parfois véhémente, quitte à remuer ciel, terre, et personnels médicaux.

Ces impératifs catégoriques avaient été renforcés par mon métier d'entraîneur. Élaborer sans cesse des stratégies, projeter des paliers de performances, faire en sorte que l'inaccessible devienne possible si tout le monde y met du sien. Bien sûr, les premiers temps, les premières semaines, mes « apapate de capucines d'orthophoniste à l'ESSM » ne rencontraient pas beaucoup d'écho dans mon environnement sportif.

À ma connaissance, aucun entraîneur d'aucune discipline sportive ne s'est trouvé dans ma situation. Que ce soit le long d'une pelouse de football, dans les gradins d'une piscine ou encore dans la voiture du directeur sportif d'une équipe cycliste, on a pu en voir certains un bras dans le plâtre, en appui sur une canne, ou bien le crâne bandé. Mais un confrère privé durablement de sa voix, en somme de son outil de travail, jamais.

Le 29 mars 2013, soit après trois séances avec Éric Leclercq, j'étais sur le bord du terrain pour la réception de Saint-Vallier. J'avais même repris le rôle public de l'entraîneur interviewé lors de la conférence de presse qui suit le match. L'attention des journalistes était maximale. À dire vrai, je n'avais jamais lâché les joueurs au cours des semaines d'entraînement écou-

lées et, passée leur stupéfaction, j'avais probablement vécu l'une de mes plus belles périodes d'entraîneur. Mon approche, mes interventions étaient sans doute moins anguleuses, moins empressées. Contraint de parler peu et à voix basse, j'obligeais inconsciemment l'effectif à se rapprocher de moi. Quand je stoppais une action pour rectifier un placement, le silence était immédiat. Pas un rebond de ballon sur le parquet, pas un chuchotis dans la salle. Il me suffisait d'un geste de la main pour capter tous les regards. *Idem* lors des séances vidéo, lorsque nous décryptions ensemble les temps faibles de la dernière rencontre, ou lors des briefings d'avant-match dans les vestiaires. J'ai rarement vu une équipe fixer avec une telle intensité les quelques mots clés inscrits sur le paperboard... Là où un entraîneur, excédé par le non-respect d'une consigne, va corriger vite et fort, proférant vingt-cinq consignes à la seconde, le fait de détacher mes mots et de ne sélectionner que deux ou trois points-clés captait l'attention de tous. Ce soir-là, l'ESSM s'était imposée de vingt-huit points.

Il ne restait plus dès lors que cinq matchs de saison régulière à disputer, mais notre participation aux play-offs était virtuellement acquise avant même la conclusion du championnat, fin avril. Jamais une équipe n'était montée aussi haut dans l'histoire du club, jamais elle n'avait vécu ensemble un mois de mai. L'aventure s'arrêta certes dès le premier tour, un quart de finale contre Évreux (deux victoires à une), mais c'était une première pierre posée sur notre mur collectif.

Ma vie d'entraîneur de basket prenait temporairement fin, jusqu'à la reprise de l'entraînement, prévue mi-août, avant le début du championnat en octobre. Celle de laryngectomisé ne faisait que commencer.

*

Je m'étais donné un mois et demi pour parvenir à former des phrases. Il m'a fallu quinze jours de plus. À raison de trois séances par semaine avec le magicien Éric Leclercq, j'ai acquis le niveau de la femme croisée dans les couloirs d'Oscar. Bien sûr, j'étais encore loin des standards d'une opératrice téléphonique, fonctionnant toujours à l'économie. Peu de mots superflus, pas de tirades enfiévrées, mais une endurance vocale qui se renforçait peu à peu. J'avançais comme on avance dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Un jour pas mal, le suivant un peu moins. Surtout, ne pas précipiter le mouvement, faire preuve de patience. Ne pas tenter de parler l'américain comme un *trader* texan, mais continuer de dissocier les syllabes, de découper les locutions. Je n'étais encore après tout qu'un ancien marathonien de la parole qui devait d'abord enfilez des tours de piste de quatre cents mètres pour acquérir la foulée (la fluidité) et le rythme (l'intensité) proches d'une voix laryngée, c'est-à-dire celle de Monsieur Tout-le-monde.

Ma façon de courir le quotidien s'en était forcément modifiée, et ce dès le lever depuis plus de trois ans désormais : retirer l'adhésif de la peau du cou, extir-

per le filtre fiché dans ma gorge, nettoyer scrupuleusement mon petit équipement, puis son logement par des mouvements rotatifs, et non d'avant en arrière, pour éviter que les mucosités ne s'agglutinent au fond. Ma deuxième trousse de toilette, qui m'accompagne désormais partout, comprend des adhésifs de secours, des filtres, un écouvillon et une lampe de poche (pour éclairer l'intérieur du trachéostome). L'opération me prenait – c'est toujours le cas – un petit quart d'heure, entre le brossage des dents et le rasage. Collé à la peau du cou par un adhésif qui doit être changé chaque jour, le filtre est composé de plusieurs épaisseurs de Tergal qui tamisent et réchauffent l'air ambiant. Elles retiennent aussi les mucosités autrefois évacuées par le nez ou la bouche. Ce n'est pas une précaution, c'est une nécessité.

Et les nécessités réclament de l'anticipation, comme d'avoir sous la main plusieurs jeux d'adhésifs : à la maison, dans la boîte à gants de la voiture, dans mon sac de sport, sur moi. Ils peuvent en effet se décoller sans prévenir en un instant. En pareil cas, un sifflement se fait entendre au niveau de la prise d'air, mais, surtout, le filtre peut changer légèrement de position. Qu'importe si la Sécurité sociale ne rembourse que l'équivalent d'un adhésif par jour, tant pis s'il tombe malencontreusement dans le lavabo, je passe commande auprès d'un fournisseur agréé, à ma charge car je peux me le permettre... J'en ai constamment une provision sous la main. J'en ai autant en réserve qu'une ménagère des packs d'eau. Le temps

d'un entraînement en effet, l'adhésif est *out...* Quant au filtre, compte-tenu de mon usage, j'en charge tous les deux jours, parfois moins.

Mais le spectre des manipulations s'élargit avec l'implant phonatoire... Plaqué entre deux parois de muqueuses, cette valve en plastique fait communiquer la trachée avec l'œsophage. Elle est dotée d'un clapet antiretour qui se soulève quand on parle et se referme quand on mange. Il faut imaginer une cheville de bricoleur enfoncée dans un pan de mur pour avoir une idée de ce qu'est la prothèse insérée dans le trachéostome, fixée par des collerettes sur les parois de la trachée et de l'œsophage. Mais une cheville bien plus large, d'une circonférence de deux centimètres et demi et d'un centimètre d'épaisseur. Simple comme bonjour. Mais comme avec tout mode d'emploi, les difficultés commencent quand on passe à la pratique.

Théoriquement, la prothèse est opérationnelle de six mois à un an selon l'usage. Cela, c'est écrit sur la première page du manuel. Mais comme je suis un incorrigible usager et que j'adore lire en diagonale, la mienne résiste environ trois mois avant qu'une fuite ne se manifeste, sans compter que la position allongée fait stagner la salive qui peut alors contrarier la respiration nocturne. Les raisons d'une fuite sont multiples, et pour chacune d'entre elles existe une parade à exécuter au plus vite. La voix est « gargouillée » ? Le mécanisme de déglutition n'est pas automatique : il faut vidanger le pharynx avant de parler en déglutissant à vide plusieurs fois ; les émissions sonores sont

courtes ? Il y a trop de tension : pratiquer dès lors des séries de voyelles allongées ; le clapet ne ferme plus hermétiquement ; la fistule autour de l'implant s'est élargie ? La prothèse est usée, en bout de course, il faut filer fissa à l'hôpital pour la remplacer. L'opération prend cinq minutes montre en main. Après quoi, il est recommandé de ne pas parler pendant une petite semaine, le temps que les tissus enserrant l'implant phonatoire cicatrisent.

Voilà, vous savez presque tout de la vie secrète d'un type qui presse un doigt sur sa gorge pour parler comme vous.

Pourtant, le laryngectomisé chemine à l'aveugle dans un labyrinthe. Par exemple, dans la journée, je dois éviter dans la mesure du possible les intérieurs trop secs, propres à déclencher des quintes de toux. Quand de tels désagréments surviennent, il existe heureusement un plan de sauvetage, efficace mais peu ragoûtant, et donc à pratiquer à l'abri des regards : inspirer profondément, boucher le trachéostome avec le doigt, expirer fortement en ôtant le doigt... *A contrario*, je bénéficie aussi de menus avantages inattendus, du genre dérisoire : je n'éternue plus, je ne me mouche plus, je ne ronfle plus, je ne m'enrhume plus. Je ne peux pas non plus souffler dans un alcootest...

Semaine après semaine, les vies d'après sont devenues ma réalité. Plus de thé, plus de café, plus de boissons pétillantes. Oublié le champagne des grandes victoires, je trinque avec une boisson mentholée. La veuve Clicquot devra se trouver un autre mari.

Mais quelles que soient les manifestations d'humeur et de convivialité se lit d'abord le regard des autres. À ma rencontre, il y a ceux qui fixent en premier lieu mon « troisième œil » avant de remonter les yeux jusqu'aux miens. Je devine parfois l'étonnement, parfois la gêne, parfois un effroi fugace. Je devine ce que doit encaisser un tétraplégique. Dans notre petit monde policé du sport où la déficience physique est un signe de faiblesse, un aveu de vulnérabilité, j'ai assumé ma différence sitôt sorti de l'opération. Col de chemise ouvert, posture publique, tête haute. Un chagrin tout de même : j'ai dû me débarrasser de mes soixante-dix cravates, que j'adorais porter.

Mais le plus harassant est ailleurs. Je veux parler de la commisération. Des interlocuteurs s'adressent à moi comme si nous étions enfermés dans un confessionnal, voix chuchotées, peur d'en dire trop, peur de ne pas en dire assez. Autre signe de ce malaise prégnant : on finit mes phrases. Cette spontanéité part d'un bon sentiment : on veut soulager mes efforts, abrégé mon « calvaire » en tentant de combler les espaces, mais c'est un mauvais service à me rendre. Le laryngectomisé peut progressivement renoncer à terminer une idée, se contenter d'opiner du chef, puis accepter cette facilité, ce relâchement, qui le marginaliseront pour de bon. Sandra a été la première à me considérer comme avant, sans modifier d'un iota son attitude à mon égard. Et si d'aventure, les mains occupées, je ne peux l'interroger ou lui répondre sur-le-champ, elle a instinctivement recours à un subterfuge : la lecture labiale. À force

d'exercices empiriques, Sandra lit désormais sur mes lèvres, répète ma question avant d'y répondre. Elle aussi avait des plans B en tête.

Et cela m'a donné une foule d'idées.

Lay up, dunk, and rock'n'roll !¹

C'est une petite communauté. 0,03 % de la population française. On en parle peu parce qu'ils parlent peu, forcément. Les laryngectomisés sont – nous sommes, mais je réproouve toujours l'idée de m'y incorporer – environ vingt mille en France et un petit millier de nouveaux cas se présente chaque année. Pas de quoi monter au plafond ; pas de quoi faire causer en haut lieu. Les tumeurs malignes des voies aéro-digestives supérieures représente pourtant 15 % du nombre total de cancers en France, mais leur propre condamnation au silence en réduit la portée. Et tout invite à ce que les laryngectomisés s'excluent d'eux-mêmes du champ de la parole. La plupart sont à la retraite et n'intéressent plus que les caisses d'assurance maladie. Ils sont cantonnés, c'est important de le répéter, au silence, à l'oubli, à la survie, déjà bien contents d'en être. On ne les entend plus, on ne les écoute plus. Comme la tribu oubliée des Yanomami

1. Le *lay up* est un panier inscrit au terme d'un double pas suivi d'un saut qui permet au joueur de déposer le ballon dans le cercle ; le *dunk*, rappelons-le, est l'équivalent du smash, terme tombé en désuétude. Et le rock'n'roll, c'est le rock'n'roll...

d'Amazonie ou les victimes de radiations nucléaires : pas de voix au chapitre.

Quant aux actifs dans la force de l'âge qui sont affectés, ils sont encouragés... à battre en retraite, je suis bien placé pour l'écrire : que ce soit lors de la première faucheuse qui s'est abattue sur moi en 2012 – radiothérapie pour un cancer de la corde vocale – ou de la seconde en 2013 – récurrence et ablation du larynx –, l'un des premiers gestes médicaux fut de me remettre un arrêt de travail. Le second de m'inviter à réclamer une carte d'invalidité.

Arrêt de travail ? Arrêt de mort plutôt. La vie au quotidien, la vie professionnelle, la vie de couple tendent suffisamment de pièges pour ne pas ajouter de traumatisme. Le soutien compassionnel peut paraître humaniste à première vue, il ne l'est plus sur la durée. La main secourable se révèle une forme d'assistance funeste qui, progressivement, accompagne l'infortuné vers une réclusion à perpétuité. Le marginal amène à l'isolé, qui rejoint l'inutile, qui finit en paria. Une descente vers l'abîme qui succède à une autre quand la sidération de la maladie fait place au déni, puis au vécu harassant, avant de converger vers un point sans retour : la capitulation. Combien de fois me suis-je trouvé au milieu de conversations dont j'aurais pu m'écarter par facilité ou découragement ? Bruit ambiant, flèches vocales fusant de partout, déficit de répartie et, insidieusement, des gens qui répondent bientôt à votre place... On peut intervenir une fois, contester deux fois, pour finir par lâcher la bride une fois, puis toutes les autres fois. L'antichambre du trépas.

Quelques semaines après mon opération, j'avais répondu à une invitation de la société Atos, qui me fournissait mes produits médicaux. Je m'étais rendu à Saint-Omer, à une cinquantaine de kilomètres de chez moi, pour assister à une réunion de laryngectomisés¹. Ils étaient une dizaine, accompagnés de leurs épouses, et j'étais manifestement le plus jeune. Et le plus mal à l'aise. Nous nous sommes retrouvés à échanger des mots feutrés sur nos expériences mutuelles, et j'ai réalisé bien vite que mon parcours n'avait pas grand-chose en commun avec celui des uns et des autres. J'écoutais leur dépression, leur affliction, leur détresse, voire leurs tendances suicidaires. Leur petit monde rapetissait, noircissait, s'éloignait. Je lisais surtout les sacrifices consentis dans les yeux des conjointes. La résignation comme la douleur les avaient brisées, elles étaient devenues des auxiliaires de vie et ne formaient plus couple. Non, pas question que Sandra devienne mon infirmière à domicile. Alors, d'arrêt de travail, jamais ! Ce monde frénétique est ainsi fait qu'il repousse les déficients, les hors des clous, les faibles, quoi que les messages hypocrites prétendent. Alors, les handicapés, pensez.

Carte d'invalidité ? Une nouvelle carte d'identité plutôt. Nom, âge, taille, handicap. J'aurais décliné mon pseudo-déclin ? Mais je n'étais ni tétraplégique, ni mutilé de guerre. Je remuais les jambes, les bras, la tête, les

1. Le cancer du larynx touche environ 90 % d'hommes.

yeux. Carte d'invalidité ? Mais je suis valide ! À 100 % ! Regardez-moi ! Ai-je la tête d'un autre ? Je n'en veux pas de votre carte, celle qu'on présente au contrôleur, ni du macaron glissé à l'embase du pare-brise pour une place de stationnement, celui qui s'excuse d'être là, pardon de déranger. Je veux payer ma redevance télé, je ne veux pas d'une place réservée ! D'accord, je ne peux toujours pas distinguer le fumet d'une truffe noire du Périgord de celui d'une truffe blanche d'Italie – comme l'avait joliment expliqué le gourmet professeur Lefèbvre lorsque Sandra lui avait demandé si j'allais perdre le goût –, mais je me sens parfaitement moi !

Moi, celui qui fait partie d'une catégorie à part, celle des « fautes à pas de chance », comme me le rappelait le professeur Lefèbvre. 90 % de ces cancers du larynx sont dus à une consommation importante de tabac et d'alcool. Je n'ai rien de Gainsbarre ni de Blondin. J'ai été puni pour une faute que je n'avais pas commise ? Ah oui, la faute à pas de chance. Mais d'où sort ce truc ? Montrez-moi les statistiques, montrez-moi pourquoi et gardez votre miséricorde pour ceux qui en ont vraiment besoin.

*

Au regard de notre budget¹, nous avons achevé la saison de basket 2012-2013 sur un bilan positif : septième au terme de la saison régulière, soit le meilleur résultat du club depuis son accession en Pro B, et une

1. Le neuvième budget des dix-huit équipes en lice en Pro B.

nouvelle participation aux play-offs. En bon professeur, j'aurais inscrit un pédagogique « Mention bien, et si on visait plus haut ? » sur le carnet de scolarité de l'équipe. Jamais content ? Disons jamais contenté. Du rendement collectif comme de moi-même. Il nous fallait monter d'un cran.

Au cœur de l'été, lors d'un rendez-vous à Oscar – qui devenait mon partenaire exclusif à force d'allers-retours –, j'avais intercepté une conversation qui piqua ma curiosité. On y parlait d'un laryngectomisé qui non seulement avait repris son activité professionnelle mais dispensait des conférences dans le milieu bancaire. Des conférences ? Donc un auditoire. Une secrétaire du service où je me rendais régulièrement me livra un indice. « Il utilise un micro-casque. Un micro sans fil si vous voulez. » Pas bête. Pas bête du tout. Oui, ça paraissait jouable.

Avant toute chose, j'avais dû faire le tour des salles de basket que nous squattions pour évaluer leur sonorisation, alors que les entraînements étaient sur le point de reprendre. Jusqu'à fin 2015, l'ESSM Le Portel a été ballottée d'un site à l'autre, pour un match, un practice. Un jour à la salle Carpentier de Le Portel, un autre à celle de Damrémont à Boulogne-sur-Mer, puis à Giraux-Sannier à Saint-Martin-Boulogne, à Calais ou à Berck pour les grandes occasions. Un club, une équipe, cinq branches d'une étoile filante. Dans les salles équipées de haut-parleurs surélevés, je n'avais qu'à relier par WiFi mon micro-casque aux enceintes. Mais comment faire dans les salles qui en étaient dépourvues ? J'ai poussé mes recherches.

Mi-août 2013, j'ai poussé la porte d'un magasin de HiFi à Boulogne-sur-Mer. Contre quelques centaines d'euros, j'en suis reparti avec une enceinte portative et un casque sans fil. Je réglais le son selon le tonus de ma voix, toujours fluctuante et sujette à des baisses de régime.

Les entraînements, posés, séquencés, étaient une chose ; les matchs amicaux, dits de pré-saison, en étaient une autre. Il fallait mettre en pratique ce qui avait été travaillé, se frotter à une opposition, procéder à des réglages, tester : la cohésion de l'équipe ainsi que mon appareillage connecté, sans me cacher des spectateurs et des instances. Avant les coups d'envoi, je m'équipais du micro-casque, je glissais mon enceinte portative sous le banc dévolu aux entraîneurs et je pouvais ainsi intervenir pendant les temps morts. Au cœur de l'action, le système fonctionnait. Je m'en étonnais presque.

Pour être honnête, je redoutais qu'un ponté des instances sportives ne me signifie une irrégularité dans la procédure machin de la convention bidule. En clair, que mon dispositif n'était pas légal. Après tout, je pouvais très bien l'utiliser pour houspiller un arbitre situé à l'opposé du terrain ou pour m'en prendre à un officiel assis à la table de marque, face au terrain. Ainsi équipé, j'avais le potentiel d'un délégué cégétiste haranguant la foule du haut d'un escabeau ou d'un camelot de supermarché, rayon produit miracle pour fonds de casseroles ! Toute la salle aurait pu m'entendre si j'avais poussé les feux des réglages ! Mais personne n'a moufté. Pas la plus petite récrimination, pas la moindre raillerie. Pas aisé, il est

vrai, pour un « valide », de dénigrer un type qui pouvait ne pas être considéré comme tel... Depuis lors, je balade mon enceinte dans le coffre de ma voiture. Mais je ne l'utilise plus que pour les séances d'entraînement. Branchement, réglages, larsen... C'était pesant à la longue. À l'usage, j'ai décidé d'agir sans cette « prothèse » ; celle de ma gorge suffisait bien comme ça.

L'orthophoniste avait réalisé des miracles. Six mois après l'opération, ma voix avait gagné en amplitude. Mais qu'en était-il de son endurance ? Oui, je la travaillais régulièrement, au cabinet d'Éric Leclercq qui ne me lâchait plus depuis février, à coups de consonnes pétaradantes, à la maison avec Sandra, plus sensible aux voyelles, ou parfois seul devant un miroir, avec un échantillon de syllabes. La salle de bains était ma loge. J'étirais mes lèvres, j'allongeais les phrases, je repoussais le moment de reprendre mon souffle, j'allais explorer la moindre poche d'air encore bombée, mais les conditions étaient optimales : je pouvais rectifier, recommencer, comme s'il s'agissait de l'enregistrement d'un programme de divertissement télévisé. Or, un test grandeur nature approchait. Et en direct s'il vous plaît. C'était l'occasion d'y entendre plus clair.

Comme lors de chaque début de saison, l'équipe – renouvelée – était présentée en septembre aux partenaires du club, ceux qui mettent la main à la poche, actionnaires ou sponsors, souvent les deux à la fois. Le rituel avait lieu cette fois au club house du golf d'Har-delot, petite cité balnéaire cossue située à mi-distance entre Boulogne-sur-Mer et Le Touquet. J'étais monté sur

l'estrade pour présenter les joueurs un à un, évoquer les objectifs sportifs, divulguer les dernières informations. Pour prendre la parole en public. « Allez, montre-nous maintenant où tu en es, de quoi tu es capable, me titillait ma petite voix intérieure. Montre-leur ce que sont devenus tes “apapate” et tes capucines, prouve que le coach est à la baguette, qu'il a repris du poil de la bête, que la bête rugit toujours... » L'exercice dure habituellement trente minutes avant d'être prolongé par des échanges en petits comités autour d'un buffet. J'ai tenu un quart d'heure avant de céder, à bout de souffle, le micro au manager du club, Pascal Jullien. Plus d'oxygène dans le coffre, d'accord, mais quinze minutes tout de même. Quinze minutes à discourir micro en main, un doigt sur le trachéostome ! Qu'elles étaient belles mes capucines !

On pouvait partir au feu. Il y avait d'ailleurs urgence : le club était sans salle attitrée. La montée de Boulogne-sur-Mer en Pro A – le temps d'une saison – nous avait bloqué l'accès de la salle Damrémont que nous partagions depuis plusieurs années. Prière de quitter les lieux. Des carabistouilles politico-clochemerlesques nous avaient poussés dehors. Le temps d'un été, il avait fallu prospecter, sonner aux portes, jusqu'à ce qu'une mairie bienveillante accepte de nous abriter à demeure. La petite ville de Saint-Martin-Boulogne, accolée à cette sous-préfecture du Pas-de-Calais, nous proposait sa salle Giroux-Sannier, le gymnase du lycée éponyme. Ouah, un gymnase de lycée qui portait le nom d'un architecte local du XVIII^e siècle... La municipalité, les dirigeants et l'équipe des bénévoles

se retroussèrent les manches comme un seul homme : on posa un parquet, on monta les éclairages, on installa les panneaux d'affichage, les tentes d'accueil... Giroux-Sannier aurait apprécié cette main-d'œuvre. Voilà, nous avons été tout près de la ligne jaune, et désormais tout prêts à partir.

*

Nous en sommes revenus huit mois plus tard, pratiquement au même point. La campagne avait été musclée mais nous avons tenu mieux que notre rang : cinquièmes du championnat – nouveau record du club dans la hiérarchie du basket professionnel – une qualification à la clé pour les play-offs, sortis là encore en quart de finale, et toujours par Évreux... De mon côté, j'avais progressé. De rendez-vous en consultations, mon timbre de voix avait pris de la consistance. Un an plus tard, j'étais même en mesure de varier les tons. Pas de quoi succéder à Pavarotti dans *La Traviata* mais à des années-lumière de ce filet rauque et monocorde qui habitait le fond de ma gorge. Je m'étais souvent efforcé de parler le plus longtemps possible. Mais j'étais un apnéiste qui s'enfonçait dans les abysses sans savoir où se trouvait le fond. Personne n'était capable de me soumettre une « échelle de Richter » sonore sur laquelle je pourrais me situer. 2, 5, 8 ? Combien y avait-il de barreaux ? Comment parlais-je : pas terrible, pas mal, bien ? Je plongeais dans l'inconnu.

Ces mois de rab m'avaient également permis de surmonter les impondérables. Notamment ces fuites

qui affectaient la prothèse ou même le clapet qu'elle enserrait, comme un joint de lavabo qui lâche sans prévenir. L'alerte était donnée par ces gouttes d'eau qui chutaient sur mes poumons, provoquant instantanément une toux irrépressible, saccadée et douloureuse. L'écoulement appelait un changement de prothèse immédiat mais il m'est arrivé d'attendre deux jours pour un rendez-vous. Et donc deux jours sans boire. J'apprenais.

Je devais également prévoir ce changement de prothèse – tous les trois mois et demi environ – en vue des échéances à venir puisque après l'intervention médicale, il était préférable de ne pas parler pendant une petite semaine. C'est long, une semaine sans l'ouvrir. J'apprenais.

Quand l'équipe de l'ESSM s'est engagée dans la saison 2014-2015, rien ne laissait présager qu'elle pouvait être différente d'une autre, si ce n'est l'exigence jamais assouvie qu'on remet sur le tapis. Sur la ligne de départ, des têtes avaient changé d'air, d'autres étaient arrivées. Parmi elles, la barbe taillée de Jacky Périgois. Notre première rencontre remontait, lui seul s'en souvenait, à... 1984, à La Pommeraye, dans le Maine-et-Loire. Jacky était alors joueur et moi entraîneur (déjà) lors d'un camp d'entraînement. De six ans mon cadet, il avait mis ses pas dans les miens à Cholet où il fut joueur puis l'un de mes deux assistants coachs pendant cinq ans. De 1996 à 2001, nous avons partagé de belles et grandes années, ponctuées de deux victoires en Coupe de France (1997 et 1998), d'une demi-finale en Coupe d'Europe (Korać)

et même d'une saison en Euroleague, la plus prestigieuse des coupes européennes. Jacky est un loyal, un fidèle, un homme de première ligne.

Jacky, c'est le genre d'homme en qui l'on peut mettre sa confiance. C'est capital quand on passe plus de temps ensemble qu'avec nos propres compagnes... Un entraîneur et son assistant forment un couple qui vit ensemble plusieurs années, et même plus, quand les connexions, les automatismes, l'approche du jeu et de la vie sont à l'unisson. Ce qui n'avait jamais été totalement le cas avec l'assistant dont j'avais hérité à mon arrivée au club. J'avais pris le train en marche, composé avec lui, qui n'avait pourtant aucune expérience de joueur et d'entraîneur à ce niveau. J'avais même fait renouveler son contrat l'année précédente. Mais lorsqu'il endossa mes habits de coach par intérim dès que j'eus un genou au sol, son attitude fut vite discutable. Mon second s'était vu, je crois, premier pour de bon, et il semblait avoir mal vécu mon retour aux affaires.

Jacky, lui, avait le bon profil : expérience, humilité, travail, jovialité. Ce qu'il ne savait pas encore vraiment lorsqu'il est arrivé en août 2014, c'est qu'il allait devenir mon porte-parole. Au sens premier du terme.

Comme à chaque début de saison désormais, les analyses des médias spécialisés nous promettaient un parcours méritant, dans le groupe de tête de la Pro B, mais sans possibilité de nous détacher. Rouler dans le peloton de tête, c'est honorable, mais sans possibilité de s'échapper, de « placer une mine », comme disent les

cyclistes. Les oracles n'avaient pas tort sur ce point : nous avons bouclé le championnat dans la première moitié du classement – en dépit d'une baisse de budget de l'ordre de 20 % en raison de la capacité réduite de la salle où nous évoluions – avec une nouvelle qualification obtenue à l'arraché pour les play-offs. À ceci près que le club accédait pour la première fois au stade des demi-finales, battu sur le fil en trois manches (2-1) par Antibes, futur vainqueur, qui allait grimper en Pro A. Acquérir un statut de demi-finaliste revenait à prendre de la hauteur, tout en restant à la porte qui ouvre sur la cour des grands. C'était mieux, mais le meilleur se nichait ailleurs.

*

Aurait-on imaginé pareille saga en nous rendant en minibus au palais des sports d'Alfortville à la mi-septembre 2014, pour le compte des trente-deuxièmes de finale de la Coupe de France, alors que notre championnat n'avait pas encore débuté ? Là-bas, dans cette banlieue de l'Est parisien, l'équipe s'était fait les dents en étrillant notre hôte (54-96), alors pensionnaire de Nationale 3, le cinquième niveau national. Aurait-on rêvé plus fort, quinze jours plus tard, en accueillant cette fois une pointure, le MSB, l'équipe du Mans Sarthe Basket ? En l'espace d'une qualification pour les seizièmes de finale, nous avons grimpé cinq barreaux. Pourtant, sur le papier, sur le parquet, les marches semblaient trop grandes, l'escalier trop raide. Le MSB appartenait depuis des lustres

au gotha des clubs français et pareille réception méritait une délocalisation au palais des sports de Berck. À deux minutes de la fin du match, l'ESSM était distancée de sept points (60-67), un écart pas loin d'être irrémédiable. Pourtant, une minute plus tard et nous revenions à hauteur ; trente secondes plus loin et un tir quasi désespéré de notre arrière Gary Chathuant enfonçait le clou (69-68). Un point, minuscule, pour un exploit majuscule ! Jamais Le Portel n'avait battu un club de l'élite en quatre-vingt-quinze ans d'histoire...

La Coupe de France est un voyage à kilométrage variable, une aventure avec un, trois ou six cols à escalader, au gré des embûches et selon son âme de baroudeur. Les joueurs grimpaient, formaient une cordée, solide sur ses bases, tendue vers les cimes. Prochaine montagne de Pro A à soulever, Le Havre, de l'autre côté de la saison, à la mi-janvier 2015. On y croyait, bien sûr, avec notre cœur, nos armes, nos piolets. Notre filet de sécurité aussi : une défense de plomb (23 balles perdues et 52 % de réussite à l'intérieur pour les Normands, les puristes apprécieront), un rideau de fer et une rage incandescente pour agripper chaque aspérité arête après arête, mousqueton après mousqueton. Au bout de quarante minutes d'ascension, un nouveau drapeau planté au sommet (82-75). Un nouvel exploit. Le voyage se poursuivait.

Nous nous sommes retrouvés deux mois plus tard pour un quart de finale face à l'ASVEL. Villeurbanne... Le club d'Alain Gilles, celui du poster de ma chambre d'ado ; le club du président Tony Parker ; le plus titré

du basket national (17) ; le plus gros budget français ; la « *green team* » qui s'avancait dans des roulements de tambour avec, rappelez-vous, les Meacham, Andersen, Nivins, Acker, Lighty... Et nous, tout petits nous dans notre toute petite salle de Giraux-Sannier.

Plus question en effet de disputer un match de gala comme si ce devait être le dernier. Plus question de reculer. Cette rencontre allait se disputer chez nous, ou tout près, dans le gymnase du lycée Giraux-Sannier à Saint-Martin-Boulogne, 599 places assises, et un bon millier debout. Au milieu, douze guerriers ; à la fin, deux points d'avance (88-86) après huit égalités et vingt et un changements de leader ; en bonus, le troisième scalp d'un club de Pro A. La liesse se propagea dans toute la ville, jusqu'à pas d'heure. Et voilà qu'arrivait deux semaines plus tard la demi-finale, début avril, contre Limoges. Le monde était petit, notre envie énorme, la salle comble.

Tout joueur, tout entraîneur, tout dirigeant, et même tout supporteur, espèrent un jour croiser la fortune, celle qui enrichit un palmarès, une histoire commune, un souvenir indélébile. Celle qui resserre les rangs et délie les langues. La venue du CSP Limoges, ce Limoges dont le président m'avait viré sans ambages quatre ans plus tôt, annonçait un autre impossible. L'effet de surprise n'avait plus cours. Et Limoges, le champion de France en titre, c'était du mastoc. C'était trop gros. Ou alors il fallait être traité de Gaulois. Et on aime plutôt ça par ici.

La guéguerre entamée par le président de Limoges Frédéric Forte quelques jours avant la confrontation, prévue le 2 avril, n'avait pas adouci le climat. Nous

avons demandé de reporter le match de quelques jours : pour le championnat, nous jouions en effet à Monaco le 31 mars et à Hyères-Toulon le 4 avril, d'où notre requête pour éviter de nous déplacer deux fois tout en bas de la carte, juste avant puis juste après cette demi-finale. Refus tout net de Frédéric Forte. Imaginez la moustache des Gaulois en apprenant ça...

Ce soir-là, le gymnase Giroux-Sannier était chauffé à blanc. Pas loin de deux mille personnes entassées jusqu'aux cintres, des gamins accroupis sur le bord des lignes du terrain, la *banda* des Musicos trompetant à s'en faire exploser les joues, des chants ininterrompus, une banderole géante scotchée sur un mur avec des propos peu flatteurs à l'égard du président du CSP Limoges... qui ne s'était d'ailleurs pas déplacé –, des tireuses à bière actionnées à plein piston, un public¹ chaviré, grimé comme au plus foldingue des carnivals... un délire indescriptible, le bordel à Le Portel, un enfer ! Un bonheur.

Ce soir-là, ils ont tous été des héros de Goscinny et Uderzo. Les lecteurs-spectateurs, les personnages-acteurs aussi : Jakim Donaldson, le racé Ricain de Pennsylvanie, Tom Foucault, le meneur sarthois, Martin Ngaloro, le Grenoblois si courtois, Benoît Mangin, le chef d'orchestre de Clamart, Jimmy Djimrabaye, la tour centrafricaine de Bangui, Gary Chathuant, le Guadeloupéen bondissant, Mathieu Wojciechowski, la perle du Calaisis, Mehdi Cheriet, l'adroit Franco-Algérien... tous étaient ce soir-là des Gaulois pure souche, buveurs de cervoise, livreurs de

1. Désigné comme le meilleur public du championnat de France de Pro B en 2006.

menhirs et la bande des Portelix s'est mise à emplâtrer du plastron romain et à empiler des sangliers au miel... 88-81 au coup de sifflet, et surtout pas un hold-up ! Habitué à bâtir des abbayes ou des églises, notre bon Giroux-Sannier aurait-il cru un jour abriter un banquet de païens surexcités ?...

Ce soir-là, les tablées furent encore plus festives qu'à l'habitude. Au salon VIP, dans l'antre de *Chez Michel* où l'on chantait de vieux tubes autour du bar, sur des tréteaux improvisés aux coins des rues, on se gorgeait d'images repassées à l'envi, on s'embrassait à qui mieux-mieux, on trinquait sous les lumignons. L'héroïsme d'une équipe avait embrasé un sentiment d'appartenance, tous étaient le petit qui terrasse le gros, le besogneux qui nique l'ordinaire du destin, le Gaulois qui baffe une légion romaine. J'étais heureux de voir des gens heureux. Jamais je n'avais fait la bise à des hommes jusqu'à mon arrivée dans le Nord ; jamais je n'avais vu mon père donner la main à ma mère ; jamais je n'avais pu dire « je t'aime » à ma mère... J'ai compris tout ça ici.

*

J'avais retrouvé cette rage propre aux guerriers, ceux de mon « *gang of New York*¹ », que j'avais recruté en son temps et avec lequel nous avons décroché le titre de champion de France avec Strasbourg en 2005 ; j'avais trouvé une fraternité qui dépassait le périmètre de la

1. Les frères Ricardo et Jeff Greer, John McCord et Sharif Fajardo.

raquette, cette zone du terrain située sous chaque panier. Et nul besoin de ma voix, de toute façon inaudible, couverte par les hurlements de joie. Les visages expliquaient tout. Et ça, oui, cette émotion en partage, cet état de grâce tribal et jouissif sont les plus beaux cadeaux qu'un entraîneur peut recevoir après en avoir rêvé.

Nous avons perdu à Monaco deux jours avant la réception de Limoges ; nous avons perdu à Hyères-Toulon deux jours après, mais tout le monde s'en fichait éperdument. Une semaine plus tard et la ville en parlait encore. Une semaine plus tard et Forte virait (encore) un entraîneur. La finale de la Coupe de France nous attendait à la salle Carpentier. Pas celle de Le Portel sur le boulevard du Maréchal-Lyautey, celle de Paris sur le boulevard du Maréchal-Masséna. Et à moi, coach silencieux, de porter l'étendard.

C'est dans cette fureur de vivre, ce vacarme ambiant, que je me tenais droit. Mais de côté. L'entente avec Jacky était telle que je l'avais espérée et notre complémentarité était bien huilée. Lors des entraînements, je dispensais les grandes lignes de nos systèmes de jeu, à charge pour Jacky de les rectifier au besoin sur le parquet, dans l'instant ; *idem* pour les briefings d'avant-match : je lançais les mots clés, Jacky reprenait les consignes en détail. Quant aux matchs, je lui cétais les temps morts après nous être concertés sur le banc. Il pigeait, devinait ou devançait mes scénarios ; je recourais parfois à la plaquette codée en hiéroglyphes qu'il était seul à pouvoir déchiffrer, et notre duo se retrouvait en pilotage automatique.

Le Portel, ce gros bourg de la Côte d'Opale, avait tamponné son nom en rouge sur la carte d'état-major du basket, et même du sport français. Dans les jours précédant la finale, les médias nationaux s'étaient pris d'intérêt pour cette drôle d'épopée, pour ce drôle d'entraîneur qui parlait en appuyant sur un bouton comme on presse une sonnette d'appartement. *L'Équipe*, *Libération*, *La Croix*, *L'Équipe 21*, « *Stade 2* », France 3 Régions, *La Voix du Nord*, la presse spécialisée... Alors, monsieur Girard, ça sonne la revanche tout ça, hein, avouez-vous ?

Dans ces cas, tous les entraîneurs pensent au fond la même chose. Une revanche pour le rétrogradé en Pro B, qui a rendu la monnaie de sa pièce, qui est toujours bel et bien vivant, ambitieux, compétitif au plus haut niveau ? Oui, probablement, parce qu'on n'oublie rien. Mais l'essentiel était ailleurs, dans la succession de défis qui s'offrait à nous. C'était l'état d'esprit qui m'habitait. Qui m'habite toujours. Porter mon regard vers la paroi restant à grimper plutôt que contempler ce qu'on a sous les pieds. J'avais abordé la maladie de la même manière. Une décomposition analytique, une organisation en paliers avec des objectifs tangibles. Fixer ces objectifs droit devant comme l'alpiniste jauge un escarpement au-dessus de lui. Remporter la Coupe de France n'est rationnellement pas réalisable pour un club de Pro B qui ne s'est jamais mélangé à l'élite ; remporter un bras de fer avec le crabe n'est pas gagné d'avance si l'effroi tétanise. Oui, je m'étais assigné un challenge personnel en m'appuyant sur la compétition sportive ; oui, le cancer vous esquinte plus encore et vous détruit de l'intérieur

si vous ne lui faites pas face. Oui, les toubibs ne vous affirment jamais que le cheminement va être éprouvant ; oui, on en bave, on désespère, on s'humilie, et pourtant... Je me fixais des limites hautes aux yeux du corps médical mais raisonnables aux miens. J'y croyais. Mes joueurs devaient y croire : le corps a les limites que la tête lui impose, du registre de l'inimaginable au premier abord. On ne se connaît qu'après des événements.

Durant cette période euphorisante, tout à leur liesse et à leur détermination contagieuse, les joueurs ne me voyaient pas serrer les dents dans l'intimité, mais devinaient certainement ce que j'endurais. Je n'étais pas avec eux pour gémir mais pour les sublimer, bivouac après bivouac ; pour qu'ils se hissent là où ils n'avaient jamais posé les pieds. Ils se sont cramponnés, se sont pris au jeu du dépassement de soi, à sonder cet état d'apesanteur où l'air se fait rare, l'organisme harassé, mais où survient pourtant l'extase d'un aboutissement. Le sport recèle de ces moments de vertige.

Ma mésaventure avait probablement contribué à cette lévitation collective puisque les exploits relèvent souvent d'une convergence de circonstances, d'un alignement de planètes. Bien souvent, je me posais la question : comment le vivaient-ils au-delà du respect qu'ils me vouaient ? Certains devaient sûrement s'en taper le coquillard, d'autres refouler leurs attentions. Plus tard, bien plus tard, j'ai appris que le fer de lance de l'équipe, Jakim Donaldson, notre artilleur de Pittsburgh qui avait bourlingué en Israël, en Espagne, avait déjà connu un coach singulier. C'était au temps de ses jeunes années à l'université de

Pennsylvanie. Cet entraîneur était un personnage très âgé, porteur d'un sonotone, qui n'entendait rien mais savait se faire comprendre. Jakim s'était adapté, avait grandi en maturité, en tolérance. Ma condition ne l'avait pas ému mais poussé à accepter plus de l'autre et de lui-même.

Et quand ce n'était pas un joueur, ce pouvait être ce public. Lorsque le cancer m'avait rejeté hors des murs d'un complexe sportif, à me ronger les doigts dans une salle d'attente, à couiner sur mon lit d'hôpital, mon nom était scandé dans les gradins. Comment répondre à ça ? Où pouvait-on l'entendre ailleurs ?

Et quand ce n'était pas le public, ce pouvait être le « Prêze » : dans quelle mesure le cancer de la langue mal diagnostiqué de son père avait-il pesé dans sa décision de prolonger mon contrat ? De me pousser vers la bonne porte quand cet homme avait plongé dans le vide un an et demi plus tôt ? Nous avons tous des ressources insoupçonnées, des ressorts intimes, des valeurs nobles à porter. J'ai trouvé tout ça ici.

L'équipe portait une foi céleste en elle mais il fallait garder les pieds sur terre. Stimuler mais canaliser. Modérer l'ardeur pour qu'elle ne soit pas furie. Jouer à la fois de la pédale d'accélérateur et de celle de l'embrayage. Devant nous se dressait une dernière forteresse : Strasbourg, communément appelé la SIG¹, que j'avais quitté en 2008, dirigé maintenant par Vincent Collet, également entraîneur de l'équipe de France. Nous avons d'ailleurs été tous les deux derrière une même ligne de départ quand

1. Pour Strasbourg-Illkirch-Graffenstaden.

la Fédération française avait cherché un nouveau sélectionneur pour succéder à Michel Gomez, fin 2008. J'avais à l'époque été auditionné par Jean-Pierre de Vincenzi, alors directeur technique fédéral, et finalement le nom de Vincent Collet était sorti du chapeau. C'était de l'histoire ancienne ; la nouvelle se jouait à Paris, sur un match sec. Pile, on gagne ; face, on ne perdra pas la face.

Un millier de supporters de Le Portel avaient submergé de vert la salle Carpentier. Au panneau d'affichage de la ferveur des fans, il n'y a pas eu photo. Sur le terrain, l'équipe a tenu bon pendant trois quarts-temps, répondant du tac au tac, avant que les rotations d'un banc alsacien plus profond nous fassent lâcher prise. 74-87, le score final n'était pas infamant. Dragée haute, têtes hautes, même si le Petit Poucet avait rêvé de troquer ses petits cailloux contre une pierre précieuse.

Extra time

Je n'aime pas ma voix. Plutôt ce qui me sert de voix. Le docteur Sophie El Bedoui, qui assure avec soin mon suivi ORL chez Oscar, a beau m'affirmer que ma tessiture est pratiquement identique à l'originale, je ne me retrouve pas dans ce débit haché, lent, caverneux. Je ne peux m'enlever de l'esprit qu'un corps étranger assure le vibrato. Qu'un bout de plastique dans ma gorge nivelle mes émotions d'un ton égal. Je n'aime pas cette voix atrophiée, étouffée, malingre, que j'entends quand repassent mes interviews à la télévision ou à la radio. On me dit que j'ai retrouvé mes graves, la belle affaire. Cette voix ne me ressemble pas. Elle ne me dit rien. D'un bout à l'autre d'une phrase, j'expire une parole syncopée, lestée de souffles sourds, sans tonicité. Je n'aime pas cette voix qui parle pour moi, quand j'étais tout en rires, en colère, en expressions. Voilà plus de trois ans que je la regarde de travers.

Certes, j'ai la chance d'en avoir encore une, comme s'envole un oisillon rescapé d'une volière, mais blessé aux ailes. Je ne me demande plus si elle est chaude, ronde ou enrobée. J'ai perdu ma signature vocale à tout

jamais, voilà tout, ne nous racontons pas d'histoire. Pour tout vous dire, j'en ai longtemps conservé un témoin, comme on garde des cheveux d'enfant dans un coffret à bijoux : le message d'accueil de mon téléphone portable. Mais je ne l'ai jamais réécouté. Jeté aux orties, le coffret.

N'être pas certain de gagner n'empêche pas de livrer bataille. La maladie m'a frappé en plein vol, dans la force de l'âge. On m'a expliqué que 5 à 10 % des laryngectomisés sont dans mon cas, qu'on en ignore les causes, qu'on en est toujours aux hypothèses. Fumeuses.

J'aurais pu y rester, je n'ai pas cessé de bouger. De secouer ma tête, secouer le cocotier, secouer les puces de ceux qui m'entouraient. Sophie El Bedoui l'a bien compris. Le premier remède est endogène, il est ce magma qui remonte jusqu'au cratère. Ne pas rester sur son île volcanique à attendre qu'un bateau passe au large mais nager jusqu'au continent. Pour paraphraser Michel Audiard, un intellectuel assis va moins loin qu'une brute qui marche... L'école buissonnière du sport m'a appris ce qu'une salle de classe ne dispense pas forcément. J'ai appliqué les mêmes préceptes, les mêmes principes. Ce médecin, qui a bien cerné ma personnalité, m'a laissé la bride sur le cou. Il avait compris que mon exigence naturelle ne pouvait se satisfaire d'un résultat mitigé, ordinaire, juste convenable. Pourquoi attendre, pourquoi se contenter de si peu ? « Plus on parle, plus on se rééduque », me répétait-elle. Alors, j'ai parlé, papoté, soliloqué, quitte à faire exploser mes adhésifs, à remplacer plus que de raison ma prothèse phonatoire.

Au rythme des progrès technologiques, j'ai même testé un procédé qui ne s'adresse pas qu'aux piétons ou aux conducteurs : la prothèse mains libres. Parler sans avoir à presser d'un doigt le filtre de ma gorge ; parler tout en disposant de mes deux bras, de mes deux mains ! Distribuer deux fois plus de consignes, d'attentions, de messages ! Le système était fiable et dès que j'ai appris que je pouvais l'utiliser, au sortir de mon opération, j'ai voulu en porter une. Il fallait en théorie attendre un an afin de constater le bon fonctionnement de cet implant. Trois mois et demi plus tard, j'en étais équipé.

Le dispositif est simple : à l'image d'une trappe de cheminée, le filtre apposé à l'adhésif comporte un minuscule clapet, de la taille d'une pointe de crayon, qui se soulève au passage de l'air et se referme derrière lui. Enfantin, ingénieux, et j'étais enfin libre de mes mouvements ! Une obligation toutefois : l'expiration doit être deux fois plus puissante que la normale pour que le clapet soit opérationnel. Beaucoup de laryngectomisés n'y parviennent pas, déchantent. J'ai essayé à mon tour : l'appareil fonctionnait comme une horloge suisse ! Mais l'adhésif collé au cou, soumis à la soufflerie, ne résistait pas plus d'une vingtaine de minutes... À chaque fois, le résultat était le même. Tout ça à cause de ce foutu adhésif. J'en ai alors testé de toutes sortes, je me suis mis au footing pour calibrer ma respiration, mais rien à faire. En utilisant des adhésifs plus puissants, je prenais même le risque d'enflammer ma peau à chaque remplacement.

Parfois, tout de même, je ressorts le dispositif de sa boîte lors d'occasions particulières, pour démontrer que le

nouveau Girard a plus d'un tour dans son sac, qu'il peut parler sans lever sa main à hauteur de son cou. Mais la dernière expérience m'a échaudé : lors d'une interview réalisée face à une caméra de télévision, l'adhésif a lâché au bout de deux minutes, ne laissant plus entendre que la fuite d'un souffle, pareil à un pneu éclaté qui roule encore sur le bitume...

Si j'éprouve encore des regrets, c'est à l'égard de l'homme qui m'a probablement sauvé la vie, en décelant la récidive que son confrère n'avait su détecter en dépit de mes inquiétudes. J'aurais dès lors pu remettre mon sort entre les mains de Freddy Carré, mais tous les spécialistes ne juraient que par le centre régional Oscar-Lambret. Un Oscar que Freddy Carré aurait mérité tout autant.

J'ai donc marché menton levé, col ouvert, laissant apparaître l'adhésif qui recouvrait ma prothèse. C'était une première victoire, me rappelait Sophie El Bedoui, tant le souci de son image – et de son reflet dans le regard des autres – peut freiner l'envie d'avancer. D'accord, le costard se portait désormais sans cravate, mais qu'était-ce donc comparé à un pantalon qui n'a qu'une jambe, à une chemise qui n'a qu'une manche, à un visage qui n'a qu'un œil ou à une pensée qui n'a plus d'élan ?...

La prothèse, je vis avec. Elle vit en moi. J'ai dépassé l'inquiétude psychologique, esthétique, qu'elle impose dans le renvoi d'un miroir, d'une baie vitrée, d'un rétroviseur. J'aime prendre soin de moi, bel habit, tenue soignée, mais je porterai toujours ce pansement comme une tache sur une chemise blanche. Je ne peux pas l'oublier, personne

d'ailleurs ne peut l'oublier, visible comme un nez au milieu de la figure puisque j'ai pris très vite le parti de l'exposer. On m'avait expliqué que je devrais l'appivoiser, j'ai assumé pour m'en libérer.

Reste que ma prothèse m'a modelé plus que je ne l'aurais imaginé. Elle a sans doute aiguisé également la vaillance de mes joueurs pendant leur parcours jusqu'à la finale de la Coupe de France au printemps 2015. Je comprends surtout qu'elle a définitivement déterminé ma manière d'être. Pas tant dans ma vie personnelle, puisque j'aspire à la quiétude une fois sorti du brouhaha des salles de basket, puisque, si je me lève toujours au milieu de la nuit pour regarder une vidéo de match, je sais maintenant me recoucher. Pour être franc, j'ai comme l'impression d'avoir développé une nouvelle relation au travail. Une forme de sérénité, un recul sur les événements, un regard différent. Dans mon boulot d'entraîneur, le cabot n'est jamais bien loin quand on s'agite sur le bord du terrain, quand on sort de sa boîte comme un diabolotin. Lors d'actions avortées ou litigieuses, on joue, on sur-joue parfois pour fouetter les sangs d'un joueur, pour s'opposer à une décision arbitrale prise sans discernement, pour emmener le public avec soi. Aujourd'hui, chacun de mes mots est pesé. Je simplifie ma communication. Je n'ai ni le temps ni la possibilité de me livrer à des tirades intempestives, surchargées de points d'exclamation. Désormais, quand j'exprime une idée, un conseil, un reproche, mon argumentaire doit être précis, concis. Finalement, il est plus en phase avec ma recherche permanente de l'efficacité, avec l'intransigeance

que j'exige et qui est connue de mes joueurs, de mon environnement professionnel.

Mieux encore, avec le recul, j'estime avoir une clé supplémentaire à mon trousseau de coach. Un regard appuyé est tout aussi percutant qu'un coup de gueule, si ce n'est plus. Et ce qui aurait dû constituer un obstacle a révélé d'autres viatiques. Ma volonté de réintégration a activé mes facultés d'adaptation, les a même sublimées. Tenez, prenons les temps morts, ces arrêts de jeu d'une minute dont un entraîneur dispose dans le feu des matchs. Une minute, c'est bien peu quand on s'éparpille en consignes d'un joueur à l'autre tout en agitant sa plaquette de coach. En fait, c'est bien assez pour remettre son équipe sur les rails. Aujourd'hui, je me tiens volontairement à l'écart des regroupements. Mon angle de vision est différent de celui de l'entraîneur assis au milieu d'une forêt de jambes et de bras. J'observe l'attitude de mes joueurs – leur niveau de stress, de concentration ; j'observe l'adversaire – son agitation, sa gestuelle ; je me donne aussi un moment de réflexion supplémentaire pendant que Jacky met en musique la stratégie préalablement convenue et traduite sur la plaquette de coach en quelques traits énigmatiques. Oui, pas sûr que ce soit un handicap. En fait, ma voix d'avant ne me manque qu'avec les arbitres, quand les moins sûrs d'entre eux évitent votre regard. Ceux qui acceptent l'échange sont souvent les plus respectueux, les plus fins, les plus performants dans leur lecture du jeu.

Mon coauteur, qui m'a suivi pas à pas pendant plus d'une semaine, m'a rapporté quelques avis glanés ici et

là sur celui que j'étais à l'époque où je réussissais au plus haut niveau national. Certains m'ont renvoyé l'image d'un type plutôt arrogant, très sûr de lui, sitôt happé par l'univers du basket. J'ai d'abord balayé ces médisances d'un revers de main. Mon coauteur a évidemment insisté. Sûr de moi, oui, c'est certain, le doute dans notre métier d'entraîneur étant rédhibitoire. Arrogant... Si l'on veut dire « ambitieux », oui également. Mais Sandra elle-même n'était pas loin de le penser, employant toutefois bien des circonlocutions pour enrober la critique. Combien de fois m'a-t-elle rappelé à l'ordre quand je m'emportais, quand je restais cloîtré dans un bureau un soir de défaite, quand je sautais un dîner alors que nos amis, nos familles avaient fait le déplacement ? Alors, peut-être que oui.

Ce qui est certain, c'est que, désormais, j'accepte plus volontiers la contradiction. Je me sens beaucoup plus abordable, j'ai découvert la relativité des choses, l'humilité qui en découle, sans être cependant devenu l'abbé Pierre. Je profite mieux des petits plaisirs de la vie, des instants dérisoires et pourtant si indispensables. L'épreuve terrible de la maladie révèle des vertus si on en sort. Oui, je peux dire aujourd'hui que le cancer, ses angoisses, ses emmerdements m'ont sans doute rendu meilleur. Meilleur à vivre, meilleur dans mon boulot. J'en veux pour exemple le parcours de l'ESSM Le Portel depuis mon arrivée : maintien en Pro B en mai 2012 ; septième et quart de finale des play-offs en 2013 ; cinquième et quart de finale des play-offs en 2014 ; finale de Coupe de France et demi-finale des play-offs en 2015. Ils avancent, j'avance, on avance.

D'ailleurs, depuis l'automne 2015, le club s'est doté d'une nouvelle maison : une salle de 3 500 places, sur deux niveaux, des tribunes à la verticale achevant de fusionner l'équipe avec son public, l'impression de n'y vivre que des finales. Son nom ? Le Chaudron. Sa localisation ? Le Chaudron. Un peu comme le Père Noël dont l'adresse postale est « Route du ciel en suivant la Voie lactée ». On n'oublie pas pour autant le gymnase Giroux-Sannier. Sa ferveur a été déménagée.

Tenez, arrêtons-nous un instant sur ce qu'on appelle ici le match-carnaval. La célèbre tradition processionnelle des Géants, ces mannequins de légendes locales faits d'osier et de bois, est une institution dans le nord de la France. Plus d'une trentaine de villes, de petites communes, de bourgs s'ébrouent dans une liesse ripailleuse et colorée. Tout est prétexte à la célébration, la fête des asperges, des harengs, de l'andouille, de la courge, de la patate, qu'elle soit appelée ducasse, kermesse ou bien carnaval.

Celui de Le Portel coïncide chaque mois de février avec un match de l'ESSM à domicile. La rencontre se joue à guichets fermés, les derniers billets partent une semaine avant les festivités. Le match à ne pas rater ; et pour nous aussi, tant qu'à faire... La célébration commence dehors trois heures avant, la fête continue dedans une heure après, se prolonge en ville où les bars sont pris d'assaut par une bande de Vikings, de marins, d'Égyptiens, d'Indiens, de Martiens... L'ambiance est indescriptible ! Une heure avant le coup d'envoi, c'est un défilé de chars, de chants, de costumes, de maquillages qui s'exhibe jusqu'au dernier rang tandis que les joueurs

s'échauffent sur le parquet en espérant, par Toutatis, que le ciel ne leur tombe pas sur la tête. Question couvre-chefs, on croise des casques de Gaulois, des crêtes d'Iroquois, des bicornes napoléoniens, des bonnets phrygiens, des couronnes impériales, des calottes de cardinal, des bérets, des chapeaux à plumes, des cornettes de bonnes sœurs, des canotiers, des chapkas, des sombreros... Un patchwork, une tambouille, un chaudron, on vous dit ! Et quand le match se termine, mes guerriers s'en vont fondre une deuxième fois dans la masse portée à ébullition. Aurais-je pu imaginer qu'en février 2016, après notre victoire sur Nantes, pourtant mal engagée, notre Ricain Jakim Donaldson, d'ordinaire si calme, fendrait la foule, y saisirait un casque de Gaulois avant de s'emparer du micro pour chanter du Joe Dassin à gosier béant tout en agitant un drapeau aux couleurs du club...

Je ne suis pas le seul migrant à avoir été adopté, entraîné dans une aventure collective spontanée, éruptive, exaltée. Je pense avoir apporté quelque chose au club, à ses supporters. Ils n'ont pas été ingrats en retour. J'ai même pris une leçon de savoir-vivre à les côtoyer jour après jour, saison après saison. Je leur devrai toujours quelque chose. L'ESSM est leur bien, leur famille, leur vie. Tous ont un père, un oncle, un neveu qui a porté le maillot vert et blanc. La victoire est une exaltation, la défaite un aléa comme l'est un accident domestique, une mauvaise note à l'école. Combien viennent me serrer la main, me chuchoter des remerciements à l'oreille, me tendre un mot... Comment ne pas se sentir gaulois à mon tour ?

Au printemps 2012, à mon arrivée au club, ma venue avait été précédée de nombreux commentaires. Quoi, un entraîneur de Pro A qui avait été champion de France allait débarquer à Le Portel ? Oui, bon, il était encore un peu patraque après la radiothérapie, ce n'était pas Michael Jordan ou Tony Parker, mais c'était tout comme dans les yeux que je croisais. Un jour, à la salle Giraux-Sannier, un jeune garçon s'est approché timidement. Il s'appelait Florian, devait avoir une douzaine d'années, évoluait avec l'équipe des benjamins, était bourré de cortisone. Florian allait prochainement entamer sa première séance de chimiothérapie. Un cancer du système lymphatique s'était déclaré et ce n'était pas gagné. J'ai entretenu une correspondance régulière avec lui. Le petit bonhomme s'est battu avec ses armes, et il faut croire qu'elles étaient tranchantes : quand je l'ai revu dernièrement, il m'a annoncé qu'il entrait dans sa troisième année de rémission. Il joue aujourd'hui avec l'équipe des cadets. Accroche-toi, Florian : les cadets ont été sacrés champions de France en 2014.

*

C'était au cœur de l'été 2015. La France d'août sortait en tongs, je m'enfermais en survêtement. Les entraînements étaient sur le point de reprendre, et avec eux, la saison. En prévision des prises de contact avec de nouveaux joueurs ou tout simplement de changements nécessitant un recours plus fréquent à la parole, j'avais pris mes précautions et décidé de changer ma prothèse.

Elle aurait pu tenir quelques jours de plus mais je préférerais assurer. Avec plus de trois ans d'expérience, j'avais pris mes repères, tant avec l'équipe qu'avec ma voix. Je suis arrivé tranquille comme Baptiste à Oscar, le 10 août. Le temps tournait au ralenti, le parking était vide, le personnel semblait moins nombreux qu'à l'habitude. D'ailleurs, le docteur El Bedoui était en congé. « Allez-y, monsieur Girard, son remplaçant vous attend. »

À raison d'un rendez-vous de ce type tous les trois à quatre mois, l'intervention de quelques minutes était devenue presque routinière. Ôter l'adhésif, puis le filtre accolé, retirer la prothèse avec une petite pince et en reloger une nouvelle à sa place. Clic-clac, merci, bonjour chez vous et à la prochaine. Mais pendant qu'il l'extrayait, les sourcils de l'ORL se sont froncés.

– Ouh là...

Comment ça, ouh là ? Je le questionnai d'un coup de menton.

– J'ai comme l'impression que votre paroi est vraiment fine.

Le médecin a dû lire alors dans mes yeux une avalanche de points d'interrogation. La paroi ? Celle sur laquelle repose la prothèse ? Fine ? Comment ça, fine ? Trop fine ? Et ça veut dire quoi ? Que fait-on maintenant ? J'ouvrais mes bras, paumes ouvertes, en signe de question.

– Ce serait bien que vous envisagiez de recourir à la voix œsophagienne.

Je restai interloqué. Rassemblant mes esprits, j'essayai de décrypter, les conséquences surtout. Selon lui, la paroi trachéale s'était amincie. Ce qui signifiait qu'elle

ne supporterait plus très longtemps l'implant. Or, sans implant, plus de voix, donc plus de boulot. Mais qu'est-ce qui me tombait encore dessus ?

En sortant de son cabinet, j'ai demandé à voir la chef de service pour un deuxième avis. Mais en août, le deuxième avis serait donné en septembre. Je suis donc resté un mois à l'attendre. Un mois pendant lequel je n'ai fait que palper ma gorge, qu'entretenir le pire des scénarios, m'imaginer revenir en arrière, repartir de zéro. *Ground zero*. Comme si je devais être laryngectomisé une seconde fois.

La voix œsophagienne, je pensais bien l'avoir évitée. Quand le corps médical aborde le sujet, la méthode semble formidable, elle s'apprend en six mois, ses résultats sont probants et elle se pratiquerait presque dans la joie ! À se demander pourquoi certains chirurgiens s'obstinent à poser des implants phonatoires. Comme toujours, la réalité est moins ragoûtante. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas me faire à cette idée, évoquée avant mon opération, rejetée tout aussitôt, puisque je devais être opérationnel le plus rapidement possible.

En temps normal, la parole est rendue sonore par la vibration des cordes vocales. En mon temps moins normal, c'est la prothèse qui remplissait maintenant cette fonction. Et je venais d'apprendre que la péremption approchait, qu'elle était touchée par une forme d'obsolescence programmée, comme un grille-pain ou une imprimante. Kaput la prothèse, veuillez désormais suivre une autre voie pour la voix, suivez le guide, prenez garde aux marches en descendant.

Le nouveau rôle serait en effet tenu par la bouche œsophagienne. Il ne s'agissait plus d'utiliser l'air qui remonte par la trachée mais d'emprunter le canal de l'œsophage, ce morceau de tuyau aplati de deux centimètres de diamètre qui sert au passage des aliments, de l'utiliser comme réservoir d'air. Il ne s'agissait plus de jouer les rossignols haut perchés mais de dégringoler au sous-sol, dans les gargouillis de ma cuisine, ou du moins jusqu'à sa porte d'entrée. Bouche œsophagienne, c'est tout joli comme nom ; c'est moins coquet quand on sait qu'elle est la porte de l'estomac ; que la joliette récupère tout en bas l'air insufflé, le renvoie aussitôt, accompagné d'une modulation sonore. Et que cette modulation s'appelle éructation. Qu'on peut traduire par rot. Alors quoi, il faudrait que je parle en rotant ? Ou plutôt que je rote pour parler ? Un rot pour un mot ? Et puis après, ce sera quoi ? Ce sera quoi le plan D, le plan E que vous cachez sous votre blouse blanche et que vous n'osez pas me montrer ? Lâcher des vents dans une contrebasse, pisser dans un scaphandre ? jusqu'où voulez-vous me faire tomber ?

Oui, je comprenais mieux pourquoi le personnel médical prenait des pincettes quand je le questionnais sur le comment de la chose. À les entendre, le procédé ressemblait presque à une envolée orchestrale au festival de Bayreuth. Je ne mettrai jamais les pieds à Bayreuth.

Un mois à cogiter, à ressasser, à faire pourtant comme à l'habitude à mesure que les matchs amicaux de pré-saison s'enchaînaient. Je retrouvai Oscar le 15 septembre 2015 pour la deuxième consultation réclamée. Examen,

palpation, essais vocaux... puis le compte rendu par voie postale. Deux pages qui commençaient ainsi : « M. Girard possède une voix prothétique d'excellente qualité, très fluide et très rapide... » Bon, ça part toujours bien, les comptes rendus médicaux, mais la suite ? « Le patient s'inquiète de savoir si les modifications tissulaires ne vont pas l'obliger à un moment donné à retirer cette prothèse... » Oui, oui, je sais tout ça, merci. « À l'examen ce jour, on retrouve une amygdale gauche un peu cryptique, l'entonnoir pharyngé n'est pas très large mais bien souple. Le trachéostome est propre et le tissu trachéal est de bonne qualité. Lors de... » D'accord, d'accord, et bla-bla-bla... Je lis alors le haut de la deuxième page : « Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun élément inquiétant qui pourrait faire penser qu'une ablation prochaine de la prothèse sera nécessaire. Si cette ablation devait avoir lieu, compte tenu de la qualité de sa voix actuellement, il n'aurait aucun problème pour se rééduquer en voix œsophagienne. » Un diagnostic que me confirma le docteur El Bedoui lors de ma visite de contrôle...

Tiens, un *smash in your face*¹, la voix œsophagienne ! Va écouter ailleurs si tu m'y entends ! Je garde ma prothèse, mon taf, mon moral ! Quant à ce médecin remplaçant, *mamma mia*, je lui suggère de changer les piles de sa lampe de poche et ses verres optiques.

Voilà, je pouvais poursuivre mon bonhomme de chemin, c'était une fausse alerte. Pousser des rots, moi, non mais

1. Expression américaine reprise par nombre d'ados français, qui signifie peu ou prou : « Prends ça dans ta gueule... »

je vous jure... Glousser comme une gélinotte, à d'autres... Et puis d'abord, une prothèse phonatoire peut durer des dizaines d'années quand le patient n'a pas d'antécédents, m'a-t-on dit ; quand son état de santé est déclaré sain, ce qui est mon cas. Ensuite, un amincissement de la paroi, d'où sortait-elle, cette lubie ? Certes, objectivement, ce risque existait : la radiothérapie, l'opération, le corps étranger qu'est la prothèse pouvaient altérer les tissus à la longue ; le passage des aliments à l'arrière de la prothèse, de la salive à l'avant, charriait des microparticules ; elles pouvaient infecter, et même surinfecter, la muqueuse et, de fait, la fragiliser, l'amincir, elle dont l'épaisseur ne dépasse pas les trois millimètres. Mais bon, voilà, c'était une fausse alerte. Voilà, voilà... Fausse sur toute la ligne, l'alerte. Mais une alerte tout de même.

Quinze jours plus tard, je me retrouvais dans le cabinet d'Éric Leclercq.

*

J'avais accepté le plan B, qui s'avérait être un plan C. J'avais accepté de m'y coller. J'avais la tête du type qui reprenait une nouvelle re-rééducation, qui la digérait à peine. Mais voilà, j'avais en face de moi Éric Leclercq. L'orthophoniste, que je n'avais jamais vraiment quitté des yeux depuis trois ans, avait l'art de déminer le terrain. Il me parla de bulles d'air renvoyées par le ventre comme s'il s'agissait de bulles de champagne remontant au goulot. Avec lui, je n'étais plus un plongeur en mer noire mais un apnéiste dans la mer des Caraïbes. Il me

parla également de l'indépendance des souffles – celui provenant des poumons pour respirer, celui venant du ventre pour parler – et je me devinais cornemuse. Le glauque s'estompa très vite, dès les premiers exercices, consistant à contrôler ma prise d'air, mon souffle, afin d'optimiser ma production vocale tout en ne parasitant pas la parole.

Et c'était reparti pour les décomptes – « 1-2-3-4-5... » chaque lundi à partir de 14 h 30. Je retrouvais mes consonnes injectantes – « p », « t », « k » –, mes « apapate », mes jardinières de capucines, plus question de les faire passer par la prothèse mais par un autre centre vibratoire, la néoglote, le sphincter supérieur de l'œsophage, situé à l'arrière du cou. J'ai instinctivement compris la méthode de prise d'air, de son éjection. En l'espace de trois séances, j'étais capable d'expulser quatre syllabes de rang, et même les prénoms de tous mes joueurs. Quatre mois plus tard, en février 2016, je parvenais à formuler des phrases, tout en évitant les pièges du chuchotage et du grenouillage¹.

Avec Éric Leclercq, j'avais travaillé les hypothèses, ouvert une porte de secours. Nous avons pris le pli de nous revoir une fois par semaine, d'allonger la durée de l'apprentissage, de gommer les interférences buccales, les sifflements, les parasites. Au bout de cinq mois,

1. Le chuchotage résulte d'un forçage raté du mouvement articulatoire dans le but d'en augmenter le bruit. Le grenouillage – défaut plus redoutable – résulte de bruits de bouche surajoutés dans l'utilisation de la parole. Il apparaît lorsqu'on cherche trop tôt à parler à voix haute au lieu de se contenter d'abord d'une voix chuchotée.

Éric Leclercq estimait que ma voix œsophagienne était quasi identique à ma voix avec prothèse. Je le croyais à demi, mais le demi de la bouteille à moitié pleine. Nous avons convenu de stopper nos rendez-vous là-dessus. Mon implant phonatoire donnait satisfaction, la fameuse paroi tenait debout, je pouvais dès lors repartir comme j'étais venu. Si un pépin devait survenir, s'il prenait l'envie à un médecin de garde de jouer le catastrophé, ce serait comme reprendre le vélo à l'âge adulte.

Mon monde est ouaté. Je ne peux plus chanter, ni crier. Je ne peux plus interpeller, ni rire à gorge déployée. Quand je suis gagné par une émotion, quand elle monte en moi sans que je puisse la refouler, je bloque, disparaîs un temps. Je ne devrais pas non plus pouvoir nager mais je nage, et même sous l'eau. Pour cela, je bricole mon bouchon dédié à la douche, par lequel je respire, en plaquant une rondelle de mastic à son extrémité ; j'inspire alors au plus profond, plaque le bouchon sur le trachéostome, pique une tête, émerge quelques coulées plus tard, puis le retire pour happer de l'air. Ça me permet de travailler le souffle, les neurones, la sagacité ; ça me fait surtout un bien fou, mon *Grand Bleu* personnel : retrouver le plaisir de la nage en immersion...

Quand on me dit que je ne peux pas, je pense : « Je pourrais peut-être » ; voyez, je peux. Tenter de modifier l'impossible en plausible, l'invraisemblable en probable. Je ne chante plus ? Je fredonne. Je ne crie plus ? On ne m'en écoute que mieux. Je n'ai plus un rire sonore ? Je me régale plus que jamais des facéties, des boutades,

des vanes de loustics, des reparties, du comique de situation. Mes organes vitaux tournent à plein régime, le cœur palpite, le cerveau répond du tac au tac, l'énergie se diffuse, je la transmets, les traits de mon visage épousent les émotions qui me viennent. Je ne capte plus l'odeur des truffes de Bourgogne ? J'ai l'appétit féroce de toutes les bonnes choses qui se mangent, se boivent, se partagent, se retrouvent dans les yeux de l'autre. Je vis, je bouge, j'attrape, j'apprécie tout ce qui passe, une balade en forêt avec Sandra, un dîner aux chandelles, une visite, un week-end à la mer, un voyage, les petits bonheurs simples qui gigotent à portée de main comme la queue du Mickey dans un manège d'antan. Alors, dansons la capucine maintenant, et même enfilons-nous les trois couplets de cette ronde enfantine bourrée de consonnes injectantes : je peux tenir une heure et demie de conférence aujourd'hui.

Je suis resté le même, devenu un autre, que Sandra regarde tout autant. La boue des affres du cancer s'est solidifiée en ciment. Nos murs ont tenu dans les intempéries. Il en viendra d'autres, sûrement, peut-être autant que les lettres de l'alphabet, les plans H ou V, que nous n'avons pas utilisés. La fin de l'abécédaire, je ne la vois pas venir. Il n'y a qu'en enfourchant ma moto, dans la brise de la Côte d'Opale, que je repense à mes virages en épingle, aux raidillons granuleux, aux vents contraires, qui me poussent à accélérer. Je roule au hasard des croisements comme l'autodidacte que j'ai toujours été. Au doigt levé pour deviner le sens du bon, ouvrir grand les yeux, et pénétrer dans un autre territoire.

Sandra lit maintenant sur mes lèvres, on se parle ses yeux dans mes yeux. Et dans ma tête trottent des idées : communiquer autrement, posséder un autre mode d'échange, enfoncer le clou maintenant que je suis à la croisée des mondes. Un film – *La Famille Bélier* – et son actrice principale – Louane – avaient piqué ma curiosité¹. Apprendre la langue des signes. Apprendre à donner vie aux mots par les doigts comme on apprend à les poser sous le ballon avant le déclenchement d'un tir, correspondre avec mon assistant Jacky, avoir notre propre langage, se frayer une nouvelle voie, explorer d'autres champs du possible, dépasser le mur du son. Cette idée me démange, me met l'eau à la bouche, me procure des fourmis dans les mains. Alors, mon Jacky, ça te dirait de parler d'une seule et même voix ?

1. Fille entendants de parents sourds, une adolescente est l'interprète de toute la famille mais se découvre un talent de chanteuse. Film d'Éric Lartigau sorti en 2014, avec Louane Emera, François Damiens, Karin Viard, Éric Elmosnino.

Éric Girard en bref

Né le 7 juillet 1964 à Cholet (Maine-et-Loire).

Joueur :

- Meneur de jeu en Pro A et Pro B de 1985 à 1992 (à Cholet, Salon-de-Provence, Cognac, Toulouse).
- Champion de France Nationale 2 en 1986 (Cholet).

Palmarès d'entraîneur :

- Cinq clubs, trois titres, sept finales.
- Entraîneur à Cholet (1996-2001), Le Havre (2001-2004), Strasbourg (2004-2008), Limoges (2008-2011), Le Portel (depuis 2012).
- Champion de France en 2005 (Strasbourg) ; élu entraîneur de l'année 2005 (Strasbourg).
- Vainqueur de la Coupe de France en 1998-1999 (Cholet) ; plus jeune entraîneur à l'avoir remportée (34 ans).
- Finaliste de la Coupe de France en 2015 (Le Portel).
- Finaliste de la Semaine des As (actuelle Leaders Cup) en 2003 (Le Havre).
- Finaliste du championnat de France de Pro B en 2009-2010 (Limoges).

- Accession à la Pro A en 2010 (Limoges).
- Parcours européens : demi-finaliste de la Coupe Korac (1998), quart de finaliste de la Coupe ULEB (2007), deux participations à l'Euroleague (1999-2000 et 2005-2006).
- Matches coachés : près de 400 matchs de Pro A, 120 matchs de Coupe d'Europe, 200 matchs de Pro B.
- Champion de France cadets en 1993 et 1994 (Cholet).
- Finaliste du championnat de France minimes en 1987 (Cholet).
- Assistant coach et responsable de la formation à Cholet de 1992 à 1996.

Remerciements

Ce livre est l'occasion de remercier chaudement ceux et celles qui ont énormément compté pour moi dans ma vie d'entraîneur, dans ma vie de malade du cancer, mais aussi dans ma vie tout simplement.

À maman, une femme admirable, un exemple pour moi ; je lui dois énormément, je l'aime tellement...

À Xavier, son ancien compagnon, mon second père en quelque sorte, qui n'a malheureusement pas pu gagner son match. La vie est injuste.

À mon père, qui m'a donné sa passion du basket, parti dans une solitude et une tristesse qu'on ne souhaite à personne... J'aurais tant aimé qu'il soit là, qu'il me voie ; il serait sans doute si fier. Sait-on jamais, de là-haut...

À Sandra, ma compagne, celle qui partage ma vie, mes doutes, mes bonheurs, qui fut mon prof quand je ne pouvais même pas compter jusqu'à trois. Celle qui a toujours cru en moi, même lorsque j'avais un genou à terre. Elle m'a boosté, coaché, engueulé, aimé... Beaucoup

seraient partis devant le « chantier ». Elle m'a redonné l'espoir, la vie, l'amour. Je t'aime à tout jamais, Sand'...

À Marine, ma fille chérie, mon bien le plus précieux, ma belle Marine qui grandit si bien dans la vie.

À Nico, mon frère que je « retrouve » après bien des années, égoïste que j'étais sans doute. Pardonne-moi, petit frère : on ne rattrapera jamais complètement le temps perdu, mais un peu quand même...

À mon pote GG, le compagnon de toutes mes aventures depuis vingt ans, le seul à tout partager avec moi. Merci d'avoir été là, d'y être encore.

À Bubu, *alias* Franck Butter, mon fidèle compagnon des soirées limougeaudes quand tout n'était pas rose, sauf quand on se retrouvait.

À Bernard Ibanes, mon ancien président de Salon-de-Provence et mon sage.

À Thierry Liaud, celui qui m'a montré l'exemple de ne jamais abandonner.

À Anne Bitz, mon amie strasbourgeoise.

Au professeur Jean-Louis Lefèbvre, qui m'a redonné la parole alors que tout semblait presque fini.

Au docteur Sophie El Bedoui et à Caroline, pour leur suivi, leur compétence et leur patience à mon égard.

À Éric Leclercq, mon orthophoniste boulonnais à l'âme porteloise... Un magicien.

Au docteur Freddy Carré, l'ORL qui m'a sauvé la vie. Juste ça !

À Tom Becker, mon mentor, qui m'a tant appris sur le métier, sur les hommes qui le composent.

À Laurent Buffard, le premier qui m'a donné ma chance comme entraîneur professionnel.

À Aymeric Jeanneau, un joueur talentueux, un homme de valeur, un capitaine exemplaire, mon relais, ma voix d'avant.

À Jérôme Navier, mon ancien assistant à Cholet, Le Havre, Strasbourg. Plus de 300 matchs, 300 briefings... et le titre suprême !

À tous mes anciens joueurs, tous, qui m'ont « supporté », suivi, écouté, appris, fait gagner. Avec vous, après plus de 745 matchs professionnels, ma passion de coacher est intacte.

À tous les supporters de Jallais, La Jubaudière, Cholet, Salon-de-Provence, Cognac, Toulouse, Le Havre, Strasbourg, Limoges qui m'ont accompagné, soutenu lors de toutes nos croisades.

Aux anonymes de Facebook qui m'ont encouragé d'un mot, d'une phrase, d'une maxime, d'une photo lors de mon combat. Vous méritez un bout de cette victoire. Vos messages m'ont touché, ému, requinqué.

À Marie Leroy, responsable des Éditions de La Martinière Littérature, qui a été touchée par mon histoire, m'a fait confiance, et m'a donné la chance de témoigner.

À Marc Grinsztajn, qui a supervisé l'ouvrage avec intelligence et tact. Le Portel parle encore du costume « casino » qu'il portait lors du match-carnaval de février 2016...

À Pierre Ballester, mon coauteur. Je ne pensais pas trouver quelqu'un d'aussi intransigeant que moi. Merci, Pierre, de m'avoir poussé à ce point et d'avoir mis ton immense talent à mon service.

À tous mes adversaires, mes détracteurs... Merci de m'avoir combattu, critiqué. Vous m'avez entraîné à être dur et appris à lutter chaque seconde. Grâce à vous, j'ai gagné ce combat contre la maladie et bien d'autres encore...

Enfin, je ne peux conclure ces remerciements sans une pensée émue pour tous les habitants de Le Portel qui m'ont accueilli et soutenu jour après jour depuis mon arrivée dans cette petite ville de « Gaulois » du Pas-de-Calais.

Et tout d'abord pour mon Président, Yann Rivoal, qui non seulement m'a fait confiance quand j'étais au plus mal, mais m'a aidé à me reconstruire. Peu de mots peuvent exprimer le respect que je lui voue. Si chaque coach pouvait avoir la chance d'avoir un tel Président.

Pour Olivier Barbarin, le maire de Le Portel, qui ne se contente pas d'être présent à chaque match joué à domicile, avec son épouse, mais met tout en œuvre avec son équipe pour que le club s'épanouisse au plus haut niveau.

Pour Jacky, mon ami, mon fidèle assistant, ma seconde voix. Un pilier dévoué à notre essor. Notre prochain titre arrivera avec toi.

Pour mon équipe actuelle, pour les capitaines Benoît et Jakim. Si rien n'est impossible, tout est possible non ?

Pour mes staffs, ceux d'hier, celui d'aujourd'hui.

Pour tous les supporters, les amateurs de l'ESSM, ma seconde famille.

*

Le coauteur remercie vivement le maire de Le Portel Olivier Barbarin, mais aussi Éric Bodart, Franck Butter, le docteur Sophie El Bedoui, le docteur Jean-Pierre de Mondenard, Jakim Donaldson, Annie, Marine et Nicolas Girard, Éric Leclercq, le professeur Jean-Louis Lefèbvre, Benoît Mangin, Jacky Périgois, Yann Rivoal, Sandra Schumacher, Xavier Séverin et Liliane Trévisan pour leur concours à l'ouvrage. Leur regard ou leur expertise ont été d'un grand secours pour la rédaction de ces pages.

Le coauteur tient également à saluer l'équipe éditoriale des Éditions de La Martinière, autour d'Hervé de La Martinière, Marie Leroy et Marc Grinsztajn, qui ont piloté la réalisation de ce livre.

<i>Money Time</i>	7
1. Entre-deux	13
2. Défense de zone	29
3. Rebond offensif	63
4. <i>Injured list</i>	79
5. Monter au contre	125
6. <i>Lay up, dunk, and rock'n'roll!</i>	163
7. <i>Extra time</i>	185
<i>Éric Girard en bref</i>	205
<i>Remerciements</i>	207

« Ce devait être un coup fatal. Tumeur d'une corde vocale : le cancer du fumeur, moi qui n'ai jamais fumé. Un premier combat puis la récidive. Quatre mois à vivre. Ablation du larynx, parole en charpie, sortie de piste annoncée.

Pour un entraîneur professionnel de basket-ball, c'est la mort du métier.

Je me suis rebellé une fois. Je me suis rebellé deux fois. Et avec moi les joueurs, le club de Le Portel, cette petite ville du Pas-de-Calais qui a la même rage de résister, de vivre.

Je vais vous raconter un combat pied à pied, une mobilisation générale qui dépasse la saga sportive. Tous rassemblés autour d'une seule voix. Ma voix retrouvée. »

Éric Girard

Éric Girard, 51 ans, est entraîneur professionnel de basket-ball. Il a dirigé quelques-unes des plus grandes équipes françaises – Cholet, Strasbourg, Limoges – et a remporté notamment le titre de champion de France et deux Coupes de France. Élu coach de l'année 2005, Éric Girard est aujourd'hui l'entraîneur de Le Portel, avec lequel il réalise des miracles...

Pierre Ballester, journaliste de sport et d'investigation, est l'auteur de nombreux livres à succès, notamment *Rugby à charges* (La Martinière, 2015).



Couverture : © Jean-Philippe Carlier

ISBN : 978-2-7324-7785-5

Prix : 19,90 €

www.editionsdelamartiniere.fr